
ALLI





THÉATRE

DE

NOËL LE BRETON,

SIEUR

DE HAUTEROCHE.

TOME PREMIER.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

LA Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.
La Veuve BARROIS, Quai des Auguſtins.
AUMONT, Quai des Quatre-Nations.
HOCHEREAU, Quai de Conti.
DURAND, rue Galande, à l'Hôtel de Leſſeville.
DE LALAIN, rue & près de la Comédie Françoiſe.
BAILLY, Quai des Auguſtins.
LEJAY, rue Saint-Jacques.
VENTE, au bas de la Montagne Sainte-Genevieve.

THÉATRE

DE

NOËL LE BRETON,

SIEUR

DE HAUTEROCHE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée.

TOME PREMIER.

Prix, 9 liv. les trois Volumes, reliés.



A PARIS,

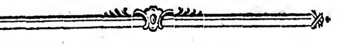
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

L'AMANT
QUI NE FLATTE POINT,
COMÉDIE;

Jouée pour la premiere fois au commencement de Juillet 1668.



AU LECTEUR.

JE n'aurois jamais fait repréſenter cette Comédie, ſans la ſollicitation de mes Camarades. Les raiſons que je leur alléguois pour m'en diſpenſer, étoient que je ne la trouvois pas fort divertiſſante ; que d'ailleurs je n'y trouvois pas ces agrémens qui d'ordinaire attirent l'approbation de ceux qui aiment les Ouvrages de Théâtre. J'ajoûtois encore qu'il y avoit quelque Acte où je ne voyois pas beaucoup de chaleur, & que l'action y languiſſoit, par la néceſſité d'inſtruire le Spectateur de quelque circonſtance. Bien qu'ils y reconnuſſent tous ces défauts, ils ne laiſſerent pas de témoigner de l'empreſſement pour ſa repréſentation, & de me la demander avec inſtance. J'avoue que je me laiſſai facilement perſuader, & que je crus être obligé de répondre aux bontés qu'ils montroient avoir pour moi. Je l'avois condamnée, dès ſa naiſſance, à demeurer dans

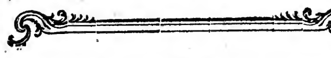
mon cabinet, pour m'en divertir avec mes amis; car, à dire le vrai, j'avois plutôt fait cette Piece pour me tâter sur ce genre de Poésie, que pour la faire représenter. On trouvera ici plus de cent Vers de satyre & de morale qui n'ont point été récités, à cause qu'ils y sont un peu hors d'œuvre, mais que j'ai jugé assez beaux pour ne pas déplaire à la lecture : il y en a pour le moins soixante dans la scene des beaux-freres, au quatrieme Acte, & les autres sont dispersés en divers endroits. J'aurois pu les faire paroître sur le Théâtre aussi-bien que dans l'impression; mais je n'ai pas voulu m'y hazarder, quoiqu'Horace nous dise :

Interdùm speciosa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sinè pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliùsque moratur,
Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ.

Quelques-uns ont voulu dire que le principal Personnage ne soutient point son caractere dans toute la Piece, comme il fait au premier & au second acte. A cela je réponds seulement qu'ils ne l'ont pas bien examiné,

t que par-tout il a le même génie. Il eſt vrai ue les affaires de la Scene s'y trouvant différentes, & que les occurences n'y étant pas i favorables, cette maniere de ne point flatter n'y regne pas ſi puiſſamment que dans les deux premiers : mais il ne ſe dément point pour cela ; au contraire, on y voit toujours paroître ſon humeur bruſque & franche ; & quoiqu'il agiſſe ſuivant les occaſions qui ſe préſentent, c'eſt toujours dans le même eſprit, c'eſt-à-dire, en Amant libre, & qui ne flatte point.

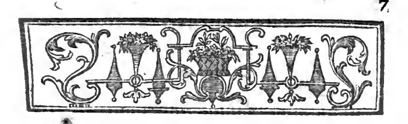




ACTEURS.

ANSELME, Pere de Lucrece.
LUCRECE, Fille d'Anſelme.
FLORENCE, Servante de Lucrece.
GÉRASTE, promis à Lucrece en mariage.
ARISTE, Amant de Lucrece.
KERLONTE.
FLORAME, Oncle de Lucrece.
LISIDAN, Pere d'Ariſte.
LICASTE, Valet de Géraſte.
PHILIPIN, Valet d'Ariſte.

La Scene eſt à Paris.



L'AMANT QUI NE FLATTE POINT,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FLORENCE, PHILIPIN.

PHILIPIN *frappe à la porte d'Anselme.*

FLORENCE, *ouvrant la porte.*

EST-CE toi, Philipin? hé! qui t'amene ici?

PHILIPIN.

J'y viens pour apporter le billet que voici.

FLORENCE.

A qui s'adresse-t-il?

PHILIPIN.

On l'envoye à Lucrece.

FLORENCE.

D'où vient-il ?

PHILIPIN.

De mon Maître.

FLORENCE.

Et c'eſt ?

PHILIPIN.

Pour ta Maitreſſe.

FLORENCE.

Je croyois que ce fût un billet de ta part
Pour moi.

PHILIPIN.

Je ferois donc comme Monſieur Gaulard,
Qui lui-même porta ſa lettre au ſieur Alphonſe,
Puis fut à ſon logis attendre la réponſe.
A ton compte, il faudroit que j'en uſaſſe ainſi.
Mais fais-moi donc parler....

FLORENCE.

Elle n'eſt pas ici.

PHILIPIN.

Tout de bon ?

FLORENCE.

Tout de bon.

PHILIPIN.

Tiens, rends-lui donc toi-même;
Je reviendrai tantôt.

FLORENCE.

Eſt-ce là comme on aime ?

PHILIPIN.

Va, je t'aime toujours. Adieu.

FLORENCE.

Quoi! Philipin;
Tu me quittes ainſi?

PHILIPIN.

C'eſt que je ſuis chagrin.
Depuis un tems, mon Maître eſt ſi peu ſupportable;
Qu'enfin dans tout Paris il n'a point ſon ſemblable:
Il me fait enrager, & la nuit, & le jour.
Ma foi, j'ai grand deſſein de lui jouer d'un tour.

FLORENCE.

Et quel tour?

PHILIPIN.

Le quitter.

FLORENCE.

Le quitter!

PHILIPIN.

Hé! qu'importe?
On quitte ſans regret un Maître de la ſorte;
Un bourru, qui toujours veut aſſommer les gens;
Qui murmure, grimace, & parle entre ſes dents;
Qui prône qu'à ſon mal il n'eſt point de remede;
Qui fait croire, à l'ouïr, qu'un diable le poſſede;
Qui m'ordonne, en jurant, cent choſes à la fois;
Qui veut & ne veut point; qui ſe ronge les doigts;
Qui toujours trouve en moi quelque choſe à redire;
Qui peut, dans ſa fureur, m'écharper ou m'occire;
Ou bien par un tranſport, quand je n'y ſonge pas,
Me caſſer, ſans raiſon, les jambes & les bras.
L'autre jour, le voyant dedans ſa frénéſie,
J'oſai lui demander ſi c'étoit jalouſie:

Mais il me répondit d'un si grand coup de pied,
Que je croyois, parbleu! qu'il m'eût estropié.
Belle façon d'agir! Patience, j'espere
Que dans peu nous verrons son bon-homme de pere;
Du gain de son procès il revient tout joyeux;
Nous verrons s'il sera toujours si furieux.

FLORENCE.

Il faut, si tu dis vrai, que ce soit quelque chose.

PHILIPIN.

D'accord; mais jusqu'ici j'en ignore la cause.

FLORENCE.

Je devine à-peu-près d'où peut venir son mal.

PHILIPIN.

N'est-ce point que Lucrece aime quelque rival?

FLORENCE.

Non pas tout-à-fait; mais....

PHILIPIN.

Ah! dis-moi, je te prie,
Ce qui peut de mon Maître exciter la furie,
Mignonne.

FLORENCE.

Une autre fois, car je n'ai pas le tems.

PHILIPIN.

Tu me refuses?

FLORENCE.

Non.

PHILIPIN.

Parle donc, je t'entends.

FLORENCE.

›prends qu'un nommé Sbroct, riche Bourgeois de
Nantes,
ui possede du moins sept mille écus de rentes,
t de tout tems d'Anselme un des meilleurs amis:
bien que, se voyant & sans fille & sans fils,
ı, depuis un mois, fait écrire une lettre,
u'entre les mains d'Anselme on a pris soin de mettre;
›rès un long discours sur leur vieille amitié,
ui contient de la lettre à-peu-près la moitié,
›ur un de ses neveux il demande Lucrece,
›uhaite avec ardeur cet hymen, & le presse;
, pour les voir unis d'un conjugal lien,
donne à ce neveu les deux tiers de son bien.
nselme, satisfait d'un si grand avantage,
ıns trop nous consulter, conclut ce mariage.

PHILIPIN.

ıcrece pour mon Maître à cela ne dit rien?

FLORENCE.

omment parler pour lui, puisqu'il n'a point de bien?

PHILIPIN.

›int de bien! Et le gain du procès de son pere?

FLORENCE.

vant qu'il fût vuidé, Sbroct a parlé d'affaire;
)ue pouvoit-elle dire?

PHILIPIN.

A d'autres! Franchement,
'e n'est que le bien seul qu'elle cherche en aimant.

FLORENCE.

on cœur a pour ton Maître une tendresse extrême;
lais elle craint son pere.

FLORENCE.

'otre Maître eſt allé pour le bien recevoir;
;ar il vient d'arriver, à ce qu'il a fait dire.
lais je les vois là-bas. Adieu, je me retire.

SCENE II.

ANSELME, GÉRASTE.

GÉRASTE.

V Otre logis eſt loin.

ANSELME.

Quittez votre ſouci;
n'eſt pas maintenant à deux cents pas d'ici.
llons.

GÉRASTE.

Souffrez au moins que je reprenne haleine.

ANSELME.

chemin, quoique long, ne m'a point fait de peine;
uant à moi, chaque jour j'en fais ſix fois autant.
ais venez.

GÉRASTE.

Hé! du-moins attendez un inſtant:
ſuis tout eſſouflé; vous courez comme un diable.
ı! qu'un vieillard coureur me ſemble inſupportable!
ous marchez dans la rue ainſi que fait un fou,
ı du-moins comme on doit s'enfuir du loup-garou.
e vous ſuis jamais, je veux bien qu'on m'aſſomme;

ANSELME.

'ous pourriez en laisser quelques-uns en arriere.

GÉRASTE.

i vous ne les avez, il ne s'en faut donc guere.

ANSELME.

: pourrois en compter plus de seize au-dessous.

GÉRASTE.

arbleu, si la plupart des vieillards ne sont fous!
'un, qui pour jeune encor veut passer dans le monde;
ouvre ses cheveux gris d'une perruque blonde,
: fait raser de près & remettre des dents,
uit toujours ses pareils, & suit les jeunes gens,
t, prenant un grand soin d'imiter leur grimace,
eint d'être tout de feu, quand il est tout de glace;
oit, saute, danse, rit, fait l'Amant goguenard;
t cela, pour montrer qu'il n'a rien du vieillard.
'autre, qui, sans raison, veut passer pour agile,
it qu'il fait chaque jour tout le tour de la ville;
)u'à soixante-cinq ans il se trouve encor vert,
t c'est pour mettre enfin la dizaine à couvert.
elui qui ne veut plus se piquer de jeunesse,
ous assure qu'il touche à l'extrême vieillesse:
ajoute à ses jours au moins douze ou quinze ans;
vu ce qui jamais n'arriva de son tems;
t faisant des récits qu'il tient de feu son pere,
roit par de tels discours que chacun le révere.
Pourquoi, sans aucun fruit, cacher la vérité?
our moi, j'agis toujours avec sincérité;
t si j'avois cent ans, je le dirois de même.
ar enfin n'est-ce pas une folie extrême,
'affecter à toute heure un soin mystérieux,
'u pour paroître jeune, ou pour paroître vieux?
ıns doute vous direz, mon prétendu beau-pere,

Que ma façon d'agir n'eſt pas fort ordinaire ;
Que, ſans conſidérer, je parle librement :
Pour moi, je dis toujours les choſes franchement ;
Et ſuis perſuadé qu'une telle franchiſe
Peut tirer quelquefois les gens de leur ſottiſe ;
Car, comme enfin j'abhorre un eſprit médiſant,
Auſſi je n'aime point celui d'un complaiſant.
Toujours avec douceur, ſans médiſance aucune,
Je dis mon ſentiment à chacun & chacune :
C'eſt ainſi que j'agis ; s'en choque qui voudra,
Et malheur ſur le chef de qui s'en choquera !

ANSELME.

Mais, Monſieur, quelquefois un peu de complaiſance
Oblige plus....

GÉRASTE.

Ma foi, c'eſt pure extravagance,
De croire, quand les gens nous celent nos défauts,
Que nous en ayons moins, que nous ſoyons moins ſots.
Si l'on en trouve en moi, loin qu'on me déſoblige,
Quand on m'en avertit, d'abord je m'en corrige ;
Et ſans vouloir du mal à qui m'en fait leçon,
Je reçois ſes avis de la bonne façon.
Voilà comme chacun, à mon ſens, devroit faire :
Nous nous corrigerions comme de frere à frere ;
Et poſſible, après tout, qu'un pareil entretien
Pourroit contribuer à nous porter au bien.

ANSELME.

Oui, j'approuverois fort cette belle maxime,
Si tous pour la vertu nous avions même eſtime :
Mais, chacun déférant à ſes opinions,
On prête peu l'oreille à des corrections.
A parler franchement, nous ſouffrons avec peine

Qu'on cite nos défauts, & que l'on nous reprenne :
Si quelqu'un prend plaisir de les peindre avec soin,
Nous ne manquons jamais de riposte au besoin ;
L'ardeur de nous venger aussi-tôt nous éveille :
D'un esprit plein d'aigreur on lui rend la pareille ;
Nous censurons en lui toutes ses actions ;
Nous cherchons avec soin ses imperfections ;
Nous chargeons ses défauts, &, sans trop de scrupule ;
Nous le faisons passer pour un vrai ridicule ;
Et dans ce contretems, le plus souvent je voi
Blâmer en son prochain ce qu'on approuve en soi.

GÉRASTE.

Tant pis ; car c'est montrer une folie extrême,
De blâmer en autrui ce qu'on souffre en soi-même ;
Ce trait ne peut sortir que d'un esprit mal fait.

ANSELME.

Mais des corrections c'est l'ordinaire effet.
Sur ce chapitre-là, l'homme le plus tranquile
A peine bien souvent à retenir sa bile :
Quoiqu'il semble approuver les choses qu'on lui dit,
Il en ressent dans l'ame un chagrinant dépit ;
Il feint d'être obligé de telles remontrances,
Et couvre ce dépit de vaines apparences :
Mais il n'est rien si vrai, que, dès ce même instant,
Il cherche les moyens de nous en faire autant.
S'accommoder à tout, est un trait de prudence ;
Ne censurer aucun, est de la bienséance.
Pour dire sa pensée un peu trop librement,
Quelquefois on s'attire un fâcheux compliment ;
Souvent, sans y songer, on se fait une affaire,
Et l'on peut d'un brutal ressentir la colere.

GÉRASTE.

J'en demeure d'accord. Mais vous pensez, je crois ;

Que j'aille corriger tous les fous que je vois.
C'est pour certaines gens qu'un tel penchant m'entraîne;
Que les autres soient sots, je n'en suis pas en peine.
Quand un fat à mes yeux vient prôner sa vertu,
Et que sur ce chapitre il n'est point combattu,
Que ses meilleurs amis, bien-loin de le reprendre,
Témoignent recevoir du plaisir à l'entendre;
Alors d'eux & de lui je ris de tout mon cœur,
Et me raille du fat & de l'adulateur.
Mais à tous mes amis je dis ce que je pense;
Je n'ai pour leur folie aucune complaisance;
Je ne puis auprès d'eux faire le patelin,
Et mes intentions ont une bonne fin.
S'ils s'en fâchent, tant pis; je n'en suis point blâmable:
Envers moi leur colere est toujours condamnable:
Lorsque j'agis ainsi, ce n'est que pour leur bien;
Et qui fait ce qu'il doit, ne se reproche rien.
Mais quittons ce discours; peut-être il vous chagrine;
Et voyons, s'il vous plaît, celle qu'on me destine.

SCENE III.

LUCRECE, FLORENCE, ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

JE l'apperçois qui sort, & qui vient droit à nous.
(*allant au-devant de Lucrece.*)
Ma fille, saluez Géraste, votre époux;
C'est en lui que je mets l'espoir de ma famille.
(*à Géraste.*)
Monsieur, vous la voyez.

GÉRASTE.

Quoi! c'eſt-là votre fille?

ANSELME.

Oui, c'eſt elle, Monſieur.

GÉRASTE.

Où diable a-t-elle pris
Ces yeux doux & brillans qui d'abord m'ont ſurpris?

ANSELME.

En elle vous voyez le portrait de ſa mere.

GÉRASTE.

On ne diroit jamais que vous fuſſiez ſon pere;
Car, à n'en point mentir, je vois peu que ſes traits
Approchent de votre air, ni de loin, ni de près.

ANSELME.

Elle eſt pourtant ma fille, & je puis en répondre.

GÉRASTE.

On doit parler ainſi, de peur de ſe confondre,
Et croire que ſa femme a toujours bien vécu.
On peut, en cherchant trop, ſe trouver convaincu;
Et ſouvent, quand on veut pénétrer ce myſtere,
On ſe voit des enfans dont on n'eſt pas le pere.
Mais, ce que je dis là, ne fait rien contre vous;
La theſe eſt générale, & nous regarde tous.

ANSELME.

Je ne m'en fâche point.

GÉRASTE.

C'eſt bien prendre les choſes.
Que ſon teint a d'éclat! ce n'eſt que lys & roſes.
N'eſt-elle point fardée?

ANSELME.

Ah! c'est lui faire tort;
Elle est sans aucun fard.

GÉRASTE.

Je suis comme la mort
Ces femmes qui, voulant avoir un teint d'albâtre,
Masquent le naturel d'un visage de plâtre.
Ah, le méchant ragoût! Aimez-vous cela?

ANSELME.

Non.

GÉRASTE.

Je m'en vais lui parler, si vous le trouvez bon.

ANSELME.

Vous pouvez tout ici. Là, ma fille.

GÉRASTE, *à Lucrece.*

Madame,
Puisque dans peu l'hymen vous doit rendre ma femme,
Je veux donc entre nous bannir le sérieux.
Je ne devrois ici parler que de vos yeux,
De soupirs & d'ardeur, d'amour & de tendresse;
Mais de ces sots amans c'est la commune adresse.
Comme j'agis beaucoup, je parle aussi fort peu,
Et sais d'autres moyens de vous prouver mon feu.

FLORENCE.

Ce début me plaît fort.

LUCRECE.

Il est incomparable.

ANSELME.

Il est assez nouveau.

LUCRECE.

Je le trouve admirable.
Monsieur a l'humeur franche, il est sans compliment;
Et, sans rien déguiser, il dit son sentiment.

GÉRASTE.

Mon humeur, je l'avoue, est très-particuliere;
Je ne sais point flatter, & suis homme sincere.
Trahir ses sentimens, est une lâcheté;
Je ne puis rien souffrir contre la vérité.
A ceux dont je fais cas, je leur dis ma pensée.
La complaisance vient d'une ame intéressée,
D'un flatteur qui toujours adoucit nos défauts,
Qui trouve sur le champ un remede à nos maux;
Et qui, de mots fardés vous dorant la pilule,
Fait croire qu'il dit vrai, quand il nous dissimule.
Je hais plus que la mort cette sorte de gens:
(*à Lucrece.*)
Et vous?

LUCRECE.

Moi? je les fuis.

GÉRASTE.

C'est agir de bon sens.
Ne vous étonnez pas de me voir de la sorte:
Je ne suis point un fou qui de rubans s'escorte,
Qui charge de galans la manche du pourpoint:
Pour moi, j'aime un habit qui ne me gêne point.

LUCRECE.

En habit, en amour, chacun a sa méthode.

GÉRASTE.

Vous avez de l'esprit, & vous êtes commode.
Dites-moi, s'il vous plaît, quel âge avez-vous bien?
Dites.

LUCRECE.

En vérité, Monſieur, je n'en ſais rien.

ANSELME.

Elle eut vingt & trois ans à la Saint-Jean derniere.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

La fille, à mon avis, n'eſt pas fort printaniere:
N'importe, elle me plaît, j'y vois de la ſanté.
(*à Lucrece.*)
Aurez-vous des enfans en grande quantité?
Parlez.

ANSELME, *à Géraſte.*

Sur ce ſujet, quelle réponſe faire?

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Elle peut ſe régler ſur ſa défunte mere.

ANSELME.

Le Ciel, en dix-huit ans, m'en donna vingt & deux.

GÉRASTE.

Morbleu! je n'aime point un tel préſent des Cieux.
La quantité d'enfans met l'eſprit à la gêne.
C'eſt un rare tréſor, qu'une femme bréhaigne;
Et quand, par un bonheur, on la rencontre ainſi,
Que celui qui l'épouſe, eſt exemt de ſouci!
Mais alors qu'on a pris femme un peu trop féconde,
On doit, comme un reclus, ſe retirer du monde,
Vivre en homme réglé, retrancher ſes plaiſirs,
Ménager ſa dépenſe, & borner ſes deſirs;
Et c'eſt ce que je crains beaucoup plus que la peſte.

ANSELME.

Mais d'un nombre ſi grand elle ſeule me reſte.
Pourquoi ſe chagriner & ſe mettre en courroux?

Le Ciel pourra répandre un tel bonheur sur vous.

GÉRASTE.

S'il faut s'en rapporter à Madame Nature,
Je puis bien me flatter d'une telle aventure;
Car tous vos enfans morts n'étoient pas des plus sains;
Et l'on tient fort souvent de Messieurs ses germains.

ANSELME.

Mais, Monsieur, dites-moi, ma fille vous plait-elle?

GÉRASTE.

Oui; mais je ne sais quoi lui brouille la cervelle:
Je vois qu'elle est chagrine, & rêve incessamment;
J'ai lieu de présumer que c'est pour quelque Amant.

ANSELME.

Monsieur, sur ce sujet n'ayez aucun caprice;
Car ma fille, en amour, est tout-à-fait novice:
Elle n'aima jamais.

GÉRASTE.

Hé bien donc! dès demain,
Il faut que, sans façon, nous nous donnions la main:
Je suis impatient de la voir mon épouse.
Mais, à vous dire vrai, j'ai l'ame un peu jalouse.
Lucrece, au moins sachez que je hais l'entretien
De Messieurs les blondins, ces grands diseurs de rien;
Ces muguets à perruque, aiguillons de coquettes,
Conteurs de sots discours que l'on nomme fleurettes.
En un mot, je prétends être maître du cœur,
Et même aussi du corps unique possesseur.

ANSELME.

Mettez-vous en repos, car ma fille est fort sage.

GÉRASTE.

Je le crois; mais, sur-tout, je hais le cocuage.

L'entretien de ces gens eſt toujours dangereux,
Et ſouvent la vertu ſe corrompt avec eux:
Telle qui de tout tems fit gloire d'être prude,
En perd, à les ouïr, aiſément l'habitude:
Le plaiſir qu'elle prend d'entendre une douceur,
Eſt un charme ſecret qui lui gagne le cœur;
Et ſi des ſoupirans elle écoute la plainte,
A l'honneur du mari 'eſt ſans doute une atteinte:
Bien qu'en un tel projet elle n'ait point de part,
Sa réputation court toujours grand hazard;
Puis on dit de l'époux, par un commun proverbe,
Que, s'il n'eſt pas cocu, du-moins il l'eſt en herbe.
Je ne veux point chez moi voir aucun ſoupirant,
Et de ſon procédé je veux être garant.
Ces Meſſieurs du bel air, ces blondines figures
Font naître chez les gens d'étranges aventures:
Je craindrois d'avoir lieu de douter de ſa foi,
Et que tous mes enfans ne fuſſent pas à moi.

LUCRECE.

Mais ces ſortes de gens ne ſont pas tant à craindre,

GÉRASTE.

Ils n'obligent que trop les maris à ſe plaindre.
Ce ſont filoux d'honneur, des fourbes, en un mot,
Qui ne ſongent jamais qu'à faire un homme ſot,
Qu'à ſurprendre la blonde & corrompre la brune,
Et ſe vanter après de leur bonne fortune;
Conter tout le détail des ſecrets rendez-vous,
Et de la Belle enfin montrer les billets-doux.
Sont-ils las de la Dame: ils en diſent la peſte;
De tout ce qu'elle cache ils font un manifeſte:
Voilà le procédé de ces godelureaux.
Non, non, point de commerce avec ces jouvençaux;
Ils cauſent du déſordre en toutes les familles,
Et font tort à l'honneur des plus honnêtes filles.

LUCRECE,

LUCRECE.

Je crains peu ces Messieurs.

GÉRASTE.

Et pour moi, je les crains;
Ils pourroient me causer mille & mille chagrins.

FLORENCE *rit.*

GÉRASTE, *à Florence.*

Hé quoi! vous riez donc?

ANSELME.

C'est une impertinente;
Excusez-la, Monsieur.

GÉRASTE *à Anselme.*

Est-ce votre servante?

ANSELME.

Oui.

GÉRASTE.

Si je ne me trompe, elle a le minois fin;
Et porte la façon d'un esprit fort malin.
(*à Florence.*)
Donc sur ces beaux Messieurs vous blâmez mon scrupule,
Et, selon votre avis, je suis un ridicule?
Là, dites en riant ce que vous en pensez.

FLORENCE.

Si je ris....

GÉRASTE.

Hé bien?

FLORENCE.

C'est....

GÉRASTE.

Quoi ?

ANSELME, *à Géraste.*

Vous l'embarraſſez.

GÉRASTE.

Elle a bien l'encolure, en faiſant la rieuſe,
De conduire à ſa fin une intrigue amoureuſe ;
Et la mine, ſur-tout, de gliſſer le poulet,
Et de faire un bon tour avec quelque valet.

ANSELME.

Monſieur, je la connois par dix ans de ſervice,
Et puis vous aſſurer qu'elle eſt ſans artifice.

GÉRASTE.

Quoi donc ! ſans héſiter, vous prenez ſon parti,
Tout prêt à me donner, pour elle, un démenti !
Si j'en fais bien juger, entre nous deux, je gage
Que vous la mitonnez depuis votre veuvage.

ANSELME, *en ſouriant.*

Ah ! point.

GÉRASTE.

Cela vous plaît, & je m'en réjouis.

ANSELME.

Ne croyez pas que....

GÉRASTE.

Non, mais.... Entrons au logis.

ANSELME.

Je le veux.

GÉRASTE.

A propos, j'oubliois une lettre

Que mon oncle en vos mains m'a chargé de remettre.

ANSELME.

Voyons ce qu'il m'écrit.

GÉRASTE.

Faites donc promptement.

ANSELME.

Entrez, je l'aurai lue en un petit moment.

SCENE IV.

ANSELME, *seul, lit la lettre.*

« ANSELME, mon très-cher ami,

» Je vous envoie Géraste mon neveu, pour épou» ser Lucrece votre fille. Vous savez assez pour ce sujet » les avantages que je lui fais, sans qu'il soit besoin de » vous les réitérer. Mais, comme vous ne le connoissez » point, je vous en dirai deux mots en passant. Il a de » l'esprit, de la franchise, & dit trop librement sa » pensée. Il est un peu bizarre, mais il a un bon fond » d'ame. Voilà, en peu de paroles, son véritable por» trait. Je ne puis assez vous exprimer la joie que j'ai de cette alliance. Il y a deux raisons qui m'y obligent: la premiere, notre ancienne amitié; & la seconde est que mon neveu avoit ici quelques engagemens dont je n'étois pas fort content. Si je n'étois accablé de gouttes aux pieds & aux mains, je n'aurois pas manqué de me rendre à Paris, pour être aux noces de ma niece, votre fille; car je l'appelle

» déja ainſi : je vous prie de l'aſſurer de mes civilités, » & de croire que je ſuis tout à vous. SBROCT.

» L'écrivain de la lettre, qui eſt compere de Géraſte, votre gendre, vous ſalue humblement, ſans » oublier votre fille, ſa commere future ».

Cet ami peut-il mieux témoigner ſa tendreſſe ?
J'en vais, ſans différer, faire part à Lucrece.
Il nous dit cependant l'humeur de ſon neveu,
Et je lui ſais bon gré d'un ſi loyal aveu.
Mais entrons au logis, ſans tarder davantage,
Et, ſur-tout, achevons dans peu ce mariage;
J'y trouve pour Lucrece un bonheur aſſuré,
Cinq mille écus par an ſeront fort à ſon gré.
Si dans ce gendre on voit quelque défaut bizarre;
Un revenu ſi bon aiſément le répare.
Le bien fait excuſer quantité de défauts,
Et nous fait diſtinguer toujours d'avec les ſots.
La vertu d'à-préſent conſiſte en la richeſſe.
Mais allons faire voir cette lettre à Lucrece.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(La scene est dans la chambre d'Ariste.)

ARISTE, PHILIPIN.

ARISTE, *sortant d'une profonde rêverie.*

TU rêves, Philipin, & tu ne me dis mot.

PHILIPIN.

e vous parler, Monsieur, je ne suis pas si sot;
 sais comme il m'en cuit: cent coups sur mes épaules,
e pincettes, de pieds, & de poings, & de gaules,
l'avertissent assez que je ne parle pas.
ne vous restoit plus qu'à me casser les bras,
t puis, après cela m'envoyer en galere.
ous verrez ce que c'est que d'être si colere.

ARISTE.

ardonne, Philipin, aux transports d'un amant
ui, depuis quelques jours, souffre un cruel tourment.
 tu savois mon mal....

PHILIPIN.

Hé! je le sais de reste;
ans l'ame, comme vous, j'en murmure, j'en peste;

Mais mon ſort, pour cela, n'en devient pas plus doux.
Si vous perdez, Monſieur, je perds autant que vous;
Et c'eſt-là ce qui fait toute ma rêverie.

ARISTE.

Tu railles, Philipin?

PHILIPIN.

Ce n'eſt point raillerie;
J'ai ſu tout ce détail.

ARISTE.

Qui te l'auroit appris;
Puiſque Lucrece enfin n'étoit point au logis?

PHILIPIN.

Sa Suivante, qui m'a....

ARISTE.

Sa Suivante?

PHILIPIN.

Oui; Florence
M'a conté le ſujet de votre extravagance;
Que Lucrece à l'hymen ſonge à ſe diſpoſer,
Et qu'un certain Nantois venoit pour l'épouſer.
Mais, comme ſur ce point j'écoutois la Suivante;
J'ai vu paroître Anſelme & ce Monſieur de Nante.

ARISTE.

Il eſt en cette ville? Hé! comment l'as-tu ſu?

PHILIPIN.

Hé! ne vous dis-je pas, Monſieur, que je l'ai vu;
Que le beau-pere étoit avec ce futur gendre?

ARISTE.

Anſelme?

PHILIPIN.

Oui.

ARISTE.

Quel malheur !

PHILIPIN, *à part.*

Sa fureur le va prendre ;

Fuyons vîte.

ARISTE.

Où vas-tu ?

PHILIPIN.

Moi ? je ne bouge pas.

ARISTE.

Ce malheur est, pour moi, pire que le trépas.
Quoi ! tu fors ?

PHILIPIN.

Non, Monsieur.

ARISTE.

Pourquoi gagner la porte ?

PHILIPIN.

Je crains qu'à m'assommer ce malheur ne vous porte ;
Car, pour bien moins, cent fois j'ai ressenti vos coups.

ARISTE.

Vas, mon cher Philipin, ne crains plus mon courroux ;
Et pense bien plutôt à quelque prompt remede,
Pour tâcher à guérir le mal qui me possede.

PHILIPIN.

Ma foi, vous abusez de mon trop de bonté.

ARISTE.

Je suis au désespoir de t'avoir maltraité.

PHILIPIN.

Pourquoi m'avoir caché votre douleur extrême ?

ARISTE.

Sait-on bien ce qu'on fait, quand on perd ce qu'on aime ?
Ah ! l'on n'est guere à soi dans un tel désespoir,
Et la raison alors a bien peu de pouvoir.

PHILIPIN.

Mais, pourtant, aujourd'hui je vous trouvois moins triste ;
Et je croyois en vous revoir un autre Ariste.

ARISTE.

Le retour de mon pere & le gain d'un procès
Sembloient flatter mes vœux de quelque heureux succès ;
Cependant, tu le vois, je perds toute espérance,
Géraste est arrivé.

SCENE II.

FLORENCE, ARISTE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

MONSIEUR, voici Florence.

ARISTE.

Hé bien ? viens-tu, Florence, augmenter mon ennui ?

Me dire que Géraste est avec Anselme ?

FLORENCE.

Oui.

ARISTE.

Que Lucrece aussi....

FLORENCE.

Non ; mais lisez cette lettre :
Vous verrez quel espoir elle peut vous permettre.

ARISTE *lit.*

« VOUS me mandez que votre pere doit arriver » dans peu ; & moi, je vous avertis que Géraste est » arrivé, qu'il presse fort notre mariage, & veut, » dit-il, qu'il se fasse demain : c'est à vous à chercher » quelque obstacle pour le reculer : en voici un, que » Florence & moi avons imaginé, & dont vous pour- » rez aisément vous servir. Vous savez que mon pere » n'a nulle connoissance de votre amour, & qu'il ne » vous a jamais vu ; ainsi je vous conseille de venir » au logis, sous le nom de Géraste, & de soutenir que » c'est un imposteur qui prend votre nom pour nous » abuser : comme mon pere ne l'a vu de sa vie qu'au- » jourd'hui, il me semble qu'il vous sera facile de » réussir ; &, par-là, vous aurez aisément les huit » jours que vous me demandez encore. Je vous en- » voie la lettre que Géraste a apportée à mon pere, » avec trois autres de Sbroct, afin que, si vous vous » résolvez de passer pour lui, vous preniez plus sûre- » ment vos mesures, & que vous ayez quelque con- » noissance de sa famille. LUCRECE. »

FLORENCE.

Votre esprit à-présent est-il un peu remis ?

Ce conseil vous plaît-il?

ARISTE.

Ah dieu! l'heureux avis!
Que je suis redevable à ta belle Maitresse!

FLORENCE.

Auriez-vous pu trouver une meilleure adresse?

ARISTE.

Je n'eusse jamais pu. Vas, dis-lui, de ma part,
Que je serai chez vous dans une heure au plus tard;
Que, quand Anselme aussi devroit me reconnoître,
Sous le nom de Gérasté il me verra paroître;
Que j'espere par-là si bien l'embarrasser,
Qu'à presser son hymen il n'osera penser.
Montre-moi cette lettre; elle pourra m'instruire.
Il faut bien concerter tout ce que je dois dire.

FLORENCE.

Je dois la reporter; copiez-la.

ARISTE.

D'accord;
Je l'aurai fait dans peu.

FLORENCE.

Rien ne presse si fort.

ARISTE.

Les autres ....

FLORENCE.

Gardez-les.

ARISTE, *à Philipin, après avoir lu bas la lettre de Sbroft à Anselme.*

La fin de cette lettre;

Dans ce que j'entreprends, semble tout me promettre.

(*Il lit.*)

« Si je n'étois accablé de gouttes aux pieds & aux » mains, je n'aurois pas manqué de me rendre à Pa- » ris, pour être aux noces de ma niece, votre fille.

» L'écrivain de la lettre, qui est compere de Gé- » raste, votre gendre, vous salue humblement, sans » oublier votre fille, sa commere future ».

Qu'en dis-tu, Philipin?

PHILIPIN.

Que vous avez raison.

ARISTE.

Par ce moyen, Gérafte est pris comme un oison;
Car Sbroct n'écrivant point, ainsi son caractere
N'aidera pas Anselme à percer le mystere.

PHILIPIN.

Mais s'il en a plusieurs de cette même main,
Comment vous en parer?

FLORENCE.

Tu t'alarmes en vain:
Depuis qu'il est goutteux, ses lettres, je vous jure,
Se trouvent rarement de la même écriture.

ARISTE.

Je vais prendre le soin d'imiter celle-ci.

FLORENCE.

C'est en vain là-dessus vous donner du souci.

ARISTE, *s'en allant dans son cabinet.*

La chose en ira mieux.

PHILIPIN, *à Ariste.*

Et sera plus faisable.

SCENE III.

FLORENCE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

POUR contrefaire un seing, il est adroit en diable:
Cent fois, pour son plaisir, il a fait de tels tours;
Et, par-là, bien souvent a servi ses amours.
Mais raisonnons ensemble. Or çà, dis-moi, Florence,
De pouvoir réussir vois-tu quelque apparence?
Crois-tu qu'Anselme ainsi donne dans le panneau?
Qu'il se laisse attrapper comme un jeune étourneau?

FLORENCE.

Il ne connoît pas plus Géraste que ton maître.

PHILIPIN.

Mais s'il découvroit tout, & nous envoyoit paître,
Que ferions nous alors?

FLORENCE.

Ah! tu raisonnes trop.

PHILIPIN.

L'homme sage en amour ne va point le galop;
Car il doit en tout tems prévoir la fin des choses;

Y raisonner à fond, en connoître les causes;
Consulter son esprit sur ce qu'il entreprend,
Avoir en ce qu'il fait la raison pour garant,
Se défier de tout, craindre que la Fortune
Ne nous fasse beau jeu, pour nous en donner d'une.

FLORENCE.

Hé! qui diantre, dis-moi, t'en a tant inspiré?

PHILIPIN.

A raisonner pourtant je suis peu préparé;
Mais lorsqu'en raisonnant un esprit raisonnable....

FLORENCE, *en riant.*

Ta raison est fort bonne.

PHILIPIN.

Et même profitable.
Crains que nous ne perdions notre tems & nos pas.

FLORENCE.

Il arrive souvent ce qu'on ne pense pas.
Quand on aime, l'on doit braver tous les obstacles;
Et croire que l'Amour est prodigue en miracles.

PHILIPIN.

Mais s'il nous prodiguoit quelques coups de bâton?
Hem?

FLORENCE.

Tu n'as rien à craindre.

PHILIPIN.

Hé morbleu! que sait-on?
Si ce Monsieur Gérafte a l'humeur un peu fiere,
Et nous frotte d'abord d'une brusque maniere;
Plaît-il?

FLORENCE.

Hé quoi ! toujours dans le raisonnement !
En cette occasion, est-ce agir en Amant ?
Je vois trop qu'à-présent Philipin m'abandonne ;
Loin de me cajoler, je l'entends qui raisonne.
Patience, à mon tour, je saurai raisonner;
Nous verrons....

PHILIPIN.

Mais de quoi te vas-tu chagriner ?

FLORENCE.

De rien.

PHILIPIN.

Tu n'as pas lieu de douter de ma flamme.

FLORENCE.

Non....

PHILIPIN, *la voulant caresser.*

Tu me fais tort ; car....

FLORENCE.

Ah ! tu fais la bonne ame.
Pourquoi tant de raisons qu'on ne demande pas ?

PHILIPIN.

C'est que je veux sur-tout éviter l'embarras,
Et rendre, par mes soins, la chose plus croyable ;
Car je t'aime toujours, ou je me donne au diable.

FLORENCE.

Sans mentir ?

PHILIPIN.

Sans mentir.

FLORENCE.

Le dis-tu de bon cœur ?

PHILIPIN.

En veux-tu quelque preuve ?

FLORENCE.

Oui.

PHILIPIN, *la prenant par la main.*

Viens.

FLORENCE *le repousse.*

PHILIPIN.

Te fais-je peur ?

FLORENCE.

Que veux-tu ?

PHILIPIN.

Te baiser.

FLORENCE.

La preuve est un peu forte.

PHILIPIN.

Dans les occasions, ventrebleu ! je m'emporte.

FLORENCE.

Treve d'emportemens ; il suffit, je te crois.

PHILIPIN.

Dans toute cette intrigue, hé ! que ferai-je, moi ?
Car j'y dois, ce me semble, avoir un personnage.

FLORENCE.

Le valet de Géraste.

Crois que, jusqu'au tombeau, je te ferai fidelle,
Que d'être ta moitié je fais tous mes souhaits.

PHILIPIN.

Dois-je bien me fier à ce que tu me promets?
Quand ton sexe avec soin nous baise, nous caresse,
C'est pour mieux préparer quelque tour de souplesse,
Et prévenir alors, par de fausses douceurs,
Le soupçon qui pourroit s'emparer de nos cœurs.
Vois-tu bien? entre nous, je sais beaucoup de femmes
Qui, sur certains sujets, sont de méchantes lames:
Elles donnent toujours le dehors au mari;
Et le dedans, bon soir, c'est pour le favori.
Celle qui veut tromper, a toujours sa défaite.

SCENE IV.

ARISTE, FLORENCE, PHILIPIN.

ARISTE, *revenant.*

Florence?

FLORENCE.

Monsieur.

ARISTE, *lui montrant sa copie.*

Tiens, vois; ma copie est faite:
Que t'en semble? dis-moi.

FLORENCE.

Rien ne ressemble mieux;
Et, pour les distinguer, il faudroit de bons yeux.

PHILIPIN, *regardant aussi la lettre.*

Le Maître qui cet art fut si bien vous apprendre,
Vous apprit le secret....

ARISTE.

Quel?

PHILIPIN.

De vous faire pendre.

FLORENCE.

N'oubliez rien d'ailleurs.

ARISTE.

Va, j'y saurai pourvoir.
Prépare ta Maitresse à nous bien recevoir.
Il faut, pour être mieux ce Monsieur de Bretagne,
Me vêtir, ce me semble, en habit de campagne.

FLORENCE.

C'est fort bien aviser.

ARISTE.

Viens, suis-moi, Philipin.

PHILIPIN.

Ciel, à ce grand projet donne une heureuse fin!

(*) FLORENCE.

Va, ne crains rien, & crois qu'il nous sera propice.
Mais, pourtant, si quelqu'un découvroit l'artifice,
Cela nous causeroit un étrange embarras:
Géraste.... Il vient, fuyons, qu'il ne nous voye pas.

(*) *La Scene suivante devant se passer dans l'appartement d'Anselme, ou à la porte de sa maison, il me semble que l'on devroit retrancher les quatre derniers vers de cette Scene; car il n'est pas vraisemblable que Florence, chez Ariste, craigne d'être surprise par Anselme.*

SCENE V.

(*La Scene est chez Anselme.*)

GÉRASTE, ANSELME.

ANSELME *reconduit Géraste, & lui fait des civilités.*

GÉRASTE.

DEMEUREZ.

ANSELME.

Je sais trop....

GÉRASTE.

Hé ! sans cérémonie.
Morbleu ! que la contrainte entre nous soit bannie ;
Laissons les complimens.

ANSELME.

Mais la civilité....

GÉRASTE.

De ces sottes façons être encore infecté,
A votre âge ! & les ans....

ANSELME.

Quoi donc ! toujours mon âge !

GÉRASTE.

Mais aussi là-dessus vous devez être sage,
Quitter tous ces discours : « Je ne vous quitte point ;

» Je ſais trop mon devoir, pour manquer à ce point;
» J'aurai perdu le ſens, avant que j'y renonce ».
A ces beaux complimens on veut faire réponſe;
Puis de ces grands propos ſe forme un entretien
Qui fatigue les gens, & qui ne ſert à rien.

ANSELME.

J'approuve vos raiſons; mais, au ſiecle où nous ſommes,
On doit faire, je crois, comme les autres hommes.
Pour être trop ſincere, on eſt ſouvent blâmé;
Et celui qui reprend, n'eſt pas le plus aimé.

GÉRASTE.

Je vous ai déja dit que les cenſures nôtres
Sont pour tous mes amis, & non pas pour les autres;
Que je me ris de ceux qui s'eſtiment au point,
Que les plus beaux eſprits ne les égalent point;
Que, loin de leur ôter cette folle croyance,
Je les laiſſe croupir dans leur impertinence;
Que je me divertis de tous ces beaux Meſſieurs,
Et qu'enfin je me mets du côté des railleurs.
Mais ſouffrir ſes amis dans leur extravagance,
C'eſt les rendre achevés, par trop de complaiſance;
Et, pour les applaudir toujours dans leurs défauts,
Ils deviennent ſouvent ridicules & ſots.
Les louer fauſſement juſqu'en la moindre choſe,
Des ſottiſes qu'ils font n'eſt-ce pas être cauſe?
Et n'eſt-ce pas en nous peu de ſincérité,
Que d'agir, en louant, contre la vérité?

ANSELME.

La vérité ſouvent nous attire leur haîne.

GÉRASTE.

De leurs inimitiés je ne ſuis guere en peine.
Quand on fait ce qu'on doit en véritable ami,

L'on ne reprend jamais leurs défauts à demi :
Je les vois se fâcher, sans que je m'en soucie.
Après, il vient un tems où l'on me justifie ;
Et, loin d'avoir pour moi l'esprit envenimé,
On se blâme, à la fin, de m'avoir trop blâmé.
Mais laissons tout cela, parlons de nos affaires.
Songez à donner ordre aux choses nécessaires,
Et je prendrai le soin d'y travailler aussi.

ANSELME.

Je me charge de tout, n'ayez aucun souci.

GÉRASTE.

Mais je dois, ce me semble....

ANSELME.

Ah ! que rien ne vous gêne ;
Je ferai ce qu'il faut, n'en soyez point en peine.

SCENE VI.

LICASTE, ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

Mais que veut ce garçon ?

LICASTE, *à Géraste.*

Je vous cherche, Monsieur.

GÉRASTE.

Pourquoi. Dis donc ?

LICASTE.

*Ma foi, je ſuis tout en ſueur.
Un homme un peu fantaſque, & de taille aſſez grande,
Dans notre hôtellerie avec ſoin vous demande.

GÉRASTE.

Que dis-tu?

LICASTE.

C'eſt un homme.

GÉRASTE.

Hé! comment a-t-il nom?

LICASTE.

Quand j'ai voulu l'apprendre, il a changé de ton,
Et m'a dit bruſquement, d'un air un peu colere,
Qu'il vouloit voir Géraſte, & Monſieur ſon beau-pere.

GÉRASTE.

Ne le connois-tu point?

LICASTE.

Non.

GÉRASTE.

Non?

LICASTE.

Non, par ma foi.

GÉRASTE.

Te connoît-il?

LICASTE.

Non plus.

GÉRASTE.

Pour s'adreſſer à toi,

Comment a-t-il donc fait?

LICASTE.

J'étois dans la cuisine;
Où déja je vuidois la cinquieme chopine,
Quand il a demandé, d'un ton fort peu courtois,
Si l'on connoissoit bien un Géraste Nantois.
Le Maître a dit que non : aussi-tôt la Servante
A dit que je servois un brave homme de Nante,
Arrivé d'aujourd'hui. Voilà comme il a su
Ce que vous demandez.

GÉRASTE.

Comment est-il vêtu?

LICASTE.

Il est vêtu, je pense, en habit de campagne.

GÉRASTE.

Est-il seul?

LICASTE.

Je ne sais si quelqu'un l'accompagne;
Mais je n'ai vu que lui.

GÉRASTE.

Mais comment est-il fait?

LICASTE.

Il est grand, assez grêle, & même un peu maigret.

GÉRASTE.

Il loge?

LICASTE.

Au même lieu.

GÉRASTE.

Bon; il m'est plus facile

De le trouver. Allons.

LICASTE.

Monſieur, il eſt en ville.

ANSELME.

Puiſqu'il nous demandoit, tu devois l'amener.

LICASTE.

Je n'avois pas encore achevé de dîner.

GÉRASTE.

Tu n'avois pas mal bu.

LICASTE.

Ma foi, tout d'une haleine;
J'ai paſſé, ſans chagrin, à la demi-douzaine.

ANSELME.

Trois pintes à dîner! Il ne boit pas trop mal.

LICASTE, *à Anſelme.*

Pour boire ſans tricher, on voit peu mon égal.
Quand je ſerai chez vous, je veux trinquer ſans ceſſe;
Vous verrez ſi quelqu'un....

ANSELME, *à Licaſte.*

Alte à cetteproueſſe;
Car boire inceſſamment peut troubler la raiſon,
Et cauſer du malheur dedans une maiſon.

LICASTE.

Monſieur, ſur ce ſujet, que rien ne vous étonne.
Pour mon Maître, il ſait boire auſſi-bien qu'il raiſonne.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Il eſt plus raiſonnable, étant de ſens raſſis;

Mais

Mais il faut excuſer le vice du pays:
D'ailleurs il ſert fort bien.

ANSELME.

Il eſt drôle, ou je meure;
Son viſage me plaît.

GÉRASTE.

Je vais à ma demeure,
Pour attendre celui qui veut parler à moi.

ANSELME.

C'eſt un de vos amis, ſans doute.

GÉRASTE.

Je le crois.

LICASTE, *à Géraſte.*

S'il n'eſt pas revenu, Monſieur?

GÉRASTE.

Il ne m'importe;
Il reviendra, poſſible, avant que l'on en ſorte.
(*à Anſelme.*)
Sans adieu.

ANSELME.

Mais, au-moins, tenez-vous aſſuré
Que votre appartement chez nous eſt préparé.

GÉRASTE.

Je vous ſuis obligé; mais ſouffrez, je vous prie,
Qu'aujourd'hui je demeure en mon hotellerie.

ANSELME.

Mais vous ne ſongez pas que c'eſt me faire tort.

GÉRASTE.

Ce n'eſt que cette nuit.

ANSELME.

Pour cette nuit, d'accord;
Sur-tout, gardez-vous bien d'y rester davantage.

GÉRASTE.

Non; demain je prends jour pour notre mariage.
Adieu.

LICASTE.

Que ce jour-là je boirai comme il faut!

ANSELME, *à Licaste.*

Veux-tu boire à-présent?

LICASTE.

Remettons à tantôt.

SCENE VII.

ANSELME, *seul.*

Mon gendre a de l'esprit; mais il est trop critique;
Et croit que ce qu'il dit, doit être sans replique.
A le combattre aussi je dois peu m'arrêter;
Et le meilleur sera de ne point contester.
Son oncle, en son jeune âge, avoit tant de franchise;
Qu'en son pere il n'eût pu souffrir une sottise:
Mais il crut mes conseils, & je vois qu'il prétend
Que pour son cher neveu nous en fassions autant.
Sachons adroitement ce que Lucrece en pense.
Hò, ma fille!

SCENE VIII.

LUCRECE, FLORENCE, ANSELME.

LUCRECE.

MON pere !

ANSELME.

Approchez, & Florence.

FLORENCE.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

ANSELME.

Çà, parlons entre nous.
Quant à moi, franchement, j'aime assez votre époux:
Il est un peu censeur, & sait peu se contraindre;
Mais ce sont des chaleurs qui se pourront éteindre;
Le tems appaisera cette demangeaison,
Et pourra doucement le mettre à la raison.
Quand vous serez sa femme, il vous croira peut-être;
Il le faut, jusques-là, laisser agir en maître:
Combattre son humeur, c'est mal prendre son tems.
Outre que sa critique est assez de bon sens,
En Province ils ont tous cette maudite mode;
Mais chacun, à Paris, veut suivre sa méthode.
Le meilleur est, je crois, de ne point critiquer;
Et c'est ce que toujours on m'a vu pratiquer.
A ce point il faudra tâcher de le réduire.
Or sus, qu'en dites-vous ?

LUCRECE.

Moi, je n'ai rien à dire:

Il vous plaît, il me plaît.

ANSELME.

Mais, me dites-vous vrai ?

LUCRECE.

Sans doute.

ANSELME.

L'aimez-vous ?

LUCRECE.

Je ne l'aime, ni hais.

ANSELME.

Mais vous pourrez l'aimer ?

LUCRECE.

Soyez en assurance ;
Je ferai mon devoir.

ANSELME.

Toi, qu'en dis-tu, Florence ?

FLORENCE.

Ma foi, Monsieur Gérafte est un homme d'esprit :
Quand il parle, pour moi, j'admire ce qu'il dit.
Je ne hais pas en lui cette grande franchise :
Mais encore à l'aimer ce qui plus autorise,
C'est ce grand revenu de quinze mille francs,
Dont Lucrece sera maitresse tous les ans.

ANSELME.

Elle a le goût fort bon, & sa raison est forte ;
Et j'aime beaucoup mieux un homme de sa sorte,
Que tous ces fanfarons qui font les yeux mourans ;
Qui, près de chaque objet, sont toujours soupirans ;

Qui montrent dans leurs mœurs beaucoup d'extravagance ;
Qui, plus haut que leur bien, font monter la dépense ;
Et qui, pour une Iris, ou dans quelque brelan,
Dissipent en huit jours le revenu d'un an.
Ma fille, celui-ci n'en fera pas de même :
En lui l'on voit régner une candeur extrême ;
Il n'affecte en ses mœurs aucun déguisement,
Et dans tout ce qu'il fait, il agit franchement.

FLORENCE, *à Lucrece.*

Avec un tel époux, que vous serez heureuse !
Vous pourrez bien jurer de n'être jamais gueuse.

ANSELME.

Je m'en vais voir ton oncle, afin de l'avertir
Que Géraste est ici. Toi, vas te divertir.



SCENE IX.

LUCRECE, FLORENCE.

FLORENCE.

HÉ BIEN! qu'en dites-vous? n'êtes-vous pas contente ?
Tout femble apparemment répondre à notre attente.
Anfelme eft fort content de notre procédé ;
De votre obéiffance il eft perfuadé ;
Il croit que cet époux, par fa grande richeffe,
Pourra facilement gagner votre tendreffe.
Mais je l'ai fatisfait encor bien mieux que vous,
Par le foin que j'ai pris de vanter cet époux :
A louer ce magot, je me fuis furpaffée ;
Ainfi, peut-il jamais concevoir la penfée
Que nous foyons d'accord avecque votre Amant ;
Et que nous ayons part à fon déguifement ?

LUCRECE.

Non pas ; mais cependant je fuis peu fatisfaite.
Je tremble, je frémis, & fuis toute inquiete ;
J'ai peur de me jetter dans un grand embarras,
Et crains qu'Arifte enfin ne réuffiffe pas.

FLORENCE.

Madame, fur ce point, que rien ne vous chagrine.
Songez à vous ôter l'époux qu'on vous deftine ;
Et, pour vous épargner un éternel ennui,
Faites tous vos efforts pour n'être point à lui.

LUCRECE.

Cet avis à mon mal peut être salutaire ;
Mais j'aime mon devoir, & j'honore mon pere :
A les trahir enfin rien ne peut m'émouvoir.

FLORENCE.

Je ne prétends en rien choquer votre devoir.
Quand je parle d'efforts, ce sont efforts d'adresse ;
Où le devoir s'accorde avec quelque finesse.
Il est plusieurs moyens, sans blesser la raison,
D'éviter un hymen plus dur qu'une prison :
Car épouser Géraste, est, puisqu'il faut tout dire,
Epouser un fantasque, un jaloux, un satyre,
Un critique, un fâcheux, enfin un campagnard,
Près de qui vos beaux jours courent bien du hazard.
Il vous enfermera dedans quelque chaumiere ;
Car de ces campagnards c'est assez la maniere :
Souvent, quand ils ont pris une femme à Paris,
Mille soupçons jaloux occupent leurs esprits :
Ils pensent qu'en ce lieu tout est plein d'artifice ;
Que les femmes y sont fécondes en malice ;
Qu'elles ont cent détours pour tromper un mari,
Et que Monsieur l'époux n'est pas le plus chéri.

LUCRECE.

Laissons tous ces discours. Voyons comment Ariste....

FLORENCE.

L'Amour, sans qu'on y pense, au besoin nous assiste ;
Il fait naître souvent ce qu'on ne prévoit pas,
Et tire quelquefois les amans d'embarras.

LUCRECE.

Mais si Géraste aussi presse notre hyménée ;
Et qu'Ariste....

FLORENCE.

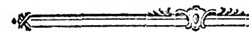
Eſpérons une autre deſtinée ;
Le Ciel peut vous donner un ſort moins rigoureux.
Mais rentrons, pour rêver aux moyens....

LUCRECE.

Je le veux.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GÉRASTE, LICASTE.

GÉRASTE.

Vas, retourne à l'auberge, & sur-tout qu'on attende
Cet homme qui, dis-tu, me cherche & me demande:
Mais dis-lui de ma part, avec civilité,
Qu'exprès là, pour le voir, je m'étois transporté;
Que, ne le trouvant point, & que, las de l'attendre,
Il peut te dire un mot de ce qu'il veut m'apprendre;
Ou, si de me parler il a demangeaison,
Tu pourras l'amener dedans cette maison:
C'est où demeure Anselme.

LICASTE.

Ah! j'aime ce beau-pere:
Il a bien la façon de n'être point févere,
D'être un vieillard aisé, de boire un petit coup,
Et de ne point chez lui faire le loup-garou.

GÉRASTE.

C'est assez son humeur.

LICASTE.

La meilleure méthode

Eſt de laiſſer, ma foi, chacun vivre à ſa mode.
Je veux boire avec lui, m'en dût-il coûter pot,
Et trinquer tête-à-tête en tire-larigot.

GÉRASTE.

On ne fait pas ici comme en notre province.

LICASTE.

En Bretagne, un Valet boiroit avec un prince;
Et cela, bien ſouvent, ſans ſe faire prier.

GÉRASTE.

Il eſt vrai; mais ici l'on eſt moins familier.
Vas donc vîte au logis.... J'apperçois mon beau-pere.
Mais n'en ſors point, ſur-tout.

LICASTE.

Monſieur, laiſſez-moi faire.

SCENE II.

ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

HÉ bien? avez-vous vu cet homme?

GÉRASTE.

Non.

ANSELME.

D'où vient?

GÉRASTE.

Il n'eſt point revenu.

SCENE III.

GÉRASTE, ANSELME, LICASTE.

GÉRASTE.

Mais Licaste revient.

(*à Licaste.*)
Qu'eft-ce ?

LICASTE, *à Géraste.*

Si ce Monfieur ne me vouloit rien dire;
Ni venir en ce lieu ?

GÉRASTE.

Dis-lui qu'il peut m'écrire.

LICASTE.

Mais s'il n'écrivoit point ? Cela peut arriver.

GÉRASTE.

Tu diras qu'il m'attende, & je l'irai trouver.

LICASTE.

S'il ne veut point attendre ?

GÉRASTE.

Hé bien, qu'il aille au diable.

LICASTE.

Bon, c'eft affez; j'y cours.

ANSELME.

Il fera plus traitable.

Licaste, prends le soin de l'amener ici.

LICASTE.

J'y ferai mon pouvoir ; n'ayez aucun souci ;
Je vais, par mes raisons, l'obliger à s'y rendre.

SCENE IV.

ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

En attendant qu'il vienne, allez chez moi l'attendre.

GÉRASTE.

J'y vais.

SCENE V.

ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

ARISTE, *bas à Philipin.*

Vois-tu bien l'homme ?

PHILIPIN, *bas à Ariste.*

Oui, Monsieur, je le vois.

ARISTE, *haut à Philipin.*

Cherche Anselme en ce lieu.

ANSELME, *à Philipin.*

Que lui veux-tu ? c'est moi.

PHILIPIN, *à Anselme.*

Bon. On veut lui parler.

ANSELME.

Et qui ?

PHILIPIN, *montrant Ariste.*

Ce Gentilhomme.

ARISTE, *saluant Anselme.*

Monsieur....

ANSELME, *à Ariste.*

Que vous plaît-il ?

ARISTE.

Sachez que l'on me nomme Géraste.

ANSELME.

Votre nom est ?

ARISTE.

Géraste.

ANSELME.

Comment ?

ARISTE.

Géraste ?

ANSELME.

Géraste !

ARISTE.

Oui, Géraste.

ANSELME.

Aſſurément ?

ARISTE.

Aſſurément.

ANSELME.

Votre oncle eſt ?

ARISTE.

Sbroſt.

ANSELME.

Et d'où ?

ARISTE.

De Nante ;

D'où j'arrive à-préſent.

ANSELME.

La choſe eſt ſurprenante.

Quoi! votre nom ſeroit ?...

ARISTE.

Géraſte.

ANSELME.

Eſt-il bien ſûr ?

ARISTE.

Oui, Géraſte eſt mon nom, votre gendre futur.

ANSELME.

Plaît-il ?

PHILIPIN, *à Ariſte.*

Criez bien fort; Monſieur eſt ſourd, ſans doute.

ANSELME.

Hé! je ne ſuis pas ſourd, puiſque je vous écoute.

PHILIPIN, *à Anſelme.*

Oui-dà, vous écoutez; mais vous n'entendez pas.

ANSELME.

Hem!

ARISTE.

Tais-toi.

PHILIPIN, *à Ariſte.*

Mais auſſi, pourquoi tous ces débats?
Faut-il tant répéter, pour lui faire comprendre
Que vous êtes Géraſte, ainſi ſon futur gendre,
Et que votre oncle eſt Sbroct?

ARISTE, *à Anſelme, lui donnant une lettre.*

Monſieur, il vous écrit:
Tenez.

ANSELME.

Voici de quoi m'embarraſſer l'eſprit.

ARISTE.

Liſez.

ANSELME, *après avoir lu bas.*

Cette lettre eſt toute ſemblable à l'autre.
L'un de ces deux Meſſieurs eſt un malin apôtre;
Il eſt fourbe, trompeur, & me veut affronter.
Hò, Florence!



SCENE VI.

FLORENCE, ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

FLORENCE.

Monsieur!

ANSELME.

Qu'on me faſſe apporter
La lettre que tantôt j'ai donnée à ma fille.

SCENE VII.

ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

ANSELME, *à part, regardant la lettre.*

Rien n'y manque, & j'y vois juſques à l'apoſtille.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Nous avons, ce me ſemble, aſſez bien commencé.

ARISTE, *bas à Philipin.*

Oui, fort bien.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Le bon-homme eſt fort embarraſſé.

SCENE VIII.

FLORENCE, ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

FLORENCE, *donnant une lettre à Anſelme.*

LA voilà.

SCENE IX.

ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

ANSELME, *comparant les deux lettres.*

ÇA, voyons. Ah ! rien n'eſt ſi ſemblable.
Il faut, pour cette fourbe, être fauſſaire en diable.
(*à Ariſte.*)
Monſieur, pour m'expliquer avec vous ſans façon,
Un autre en mon logis prend votre même nom,
Ou vous prenez le ſien.

ARISTE.

Vous me faites injure.

ANSELME.

L'autre en peut dire autant.

ARISTE.

Oui ; mais fauſſeté pure ;

C'eſt un fourbe.

ANSELME.

Je vais l'amener devant vous;
Mettez-vous à l'écart.

(*Il va à la porte de ſa maiſon appeller Géraſte.*)

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Monſieur, point de courroux;
Car....

ARISTE.

Tais-toi; les voici.

SCENE X.

ANSELME, GÉRASTE, ARISTE, PHILIPIN.

GÉRASTE, *ſortant de la maiſon d'Anſelme.*

QU'EST-CE?

ANSELME, *à Géraſte.*

Êtes-vous Geraſte

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Oui.

ANSELME.

Le neveu?...

GÉRASTE.

De Sbroſt.

ANSELME.

Et le fils ?...

GÉRASTE.

De Kerguaſte.

ANSELME.

Un autre, comme vous, ſe dit Géraſte auſſi.

GÉRASTE.

Qu'il le diſe, s'il veut, j'en prends peu de ſouci.

ANSELME.

Cependant, un des deux fait une fourberie.

GÉRASTE.

Eſt-ce à deſſein, bon-homme, ou bien par raillerie ;
Que vous me demandez, & ma race, & mon nom ?

ANSELME.

Non, ce n'eſt point un jeu ; je parle tout de bon.

GÉRASTE.

Vous voulez me donner ici d'un ſtratagême.

ANSELME.

Je dis ce qu'il m'a dit, & le voici lui-même.

GÉRASTE, *à Ariſte.*

Quoi ! vous êtes Géraſte ?

ARISTE, *à Géraſte.*

Oui, Monſieur, je le ſuis.

GÉRASTE.

Et moi, qui ſuis-je donc, Monſieur, à votre avis ?
Hé ?

ARISTE.

Je ne ſais.

GÉRASTE.

Non ?

ARISTE.

Non.

GÉRASTE.

Hé bien, allez l'apprendre.

ARISTE.

Cela m'importe peu.

ANSELME.

Qui des deux eſt mon gendre ?
Eſt-ce vous ? eſt-ce vous ?

GÉRASTE, *à Anſelme.*

C'eſt Géraſte.

ARISTE.

Oui.

ANSELME.

Fort bien :
Mais qui de vous deux l'eſt ? Pour moi, je n'en ſais rien.

GÉRASTE.

Vous ne le ſavez pas ?

ANSELME.

Je l'ignore, ou je meure.

GÉRASTE.

Hé bien, il vous en faut éclaircir tout-à-l'heure.
(*à Ariſte.*)
Monſieur, expliquons-nous, & parlons tout de bon.
Vous nomme-t-on Géraſte ?

ARISTE.

Oui, Gérafte eft mon nom,
Je fuis neveu de Sbroct, & Kerguafte eft mon pere.

GÉRASTE.

Mais encor, comme quoi, cela fe peut-il faire?
Votre pere vit-il?

ARISTE.

Pourquoi? non, il eft mort.

PHILIPIN, *bas à Arifte.*

Que diable favez-vous? Vous vous hazardez fort.

ARISTE, *bas à Philipin.*

Oui; mais il faut répondre.

ANSELME, *à Arifte.*

Hé! pour nous fatisfaire;
Apprenez-nous encor le nom de votre mere.

ARISTE, *à Anfelme.*

Et croyez-vous, par-là, me déforienter?

ANSELME.

Oh! non.

PHILIPIN, *à part.*

Non!

ARISTE.

Sur ce point je veux vous contenter.
Son furnom eft La Roche, & fon nom propre, Hortenfe.

PHILIPIN, *bas à Arifte.*

De qui le tenez-vous?

ARISTE, *bas à Philipin.*

Des lettres que Florence....

PHILIPIN, *bas à Ariste.*

J'entends, suffit.

ANSELME, *à Géraste.*

Hé bien?

GÉRASTE, *à Ariste, après avoir un peu rêvé.*

Quel est votre parrain?

ARISTE, *à Géraste.*

Il en faudroit ainsi nommer jusqu'à demain.

ANSELME.

Il a raison.

PHILIPIN, *bas.*

Bon, bon.

GÉRASTE.

Vous arrivez de Nantes?

ARISTE.

Oui.

ANSELME.

Ses réponses sont tout-à-fait convaincantes.

GÉRASTE, *à Anselme.*

Quoi! bon-homme, déjà vous prenez son parti?

ANSELME.

Non pas; mais je vois bien qu'un de vous a menti.

GÉRASTE.

Ce n'est point moi.

ARISTE.

Ni moi.

ANSELME.

Soit; mais, dans cette cauſe,
Vous dites juſtement tous deux la même choſe.
Les lettres & le lieu, les noms & les parens,
Cauſent mon embarras, & font vos différens.

GÉRASTE.

Comment! les lettres!

ANSELME, *lui donnant les deux lettres.*

Oui; tenez.

GÉRASTE, *ouvrant celle d'Ariſte.*

Voici la mienne.

ANSELME, *regardant la lettre.*

La vôtre?

GÉRASTE.

Aſſurément.

ANSELME.

Point du tout; c'eſt la ſienne.

GÉRASTE.

La ſienne?

ANSELME.

Oui, la ſienne, oui; j'en ſuis fort aſſuré;
Et je la reconnois par le papier doré.
Mais voyez l'autre. Hé bien?

GÉRASTE.

Je n'y puis rien comprendre.

ANSELME.

Si vous vous méprenez, je puis bien me méprendre.
Jugez ſi j'ai ſujet d'être dans l'embarras.
Entendez-vous ceci?

GÉRASTE, *conſidérant les deux lettres.*

Non, je ne l'entends pas.
Je ne me vis jamais ſurpris de telle ſorte.

ARISTE, *à Géraſte.*

Mais à prendre mon nom, quel intérêt vous porte?
Vous êtes quelque fourbe, ou bien de ces filoux
Qui, pour tromper les gens....

GÉRASTE, *à Ariſte.*

Monſieur, allons tout doux;
Car....

ARISTE.

Plaît-il?

GÉRASTE.

Rien. Le temps....

ARISTE.

Quoi?

ANSELME.

Meſſieurs, ſans colere:
Un peu de temps pourra débrouiller ce myſtere,
Et rendre, aux yeux de tous, l'un des deux confondus.

GÉRASTE.

Oui; mais, pour l'impoſteur, il faut qu'il ſoit pendu.

ARISTE.

J'en demeure d'accord.

PHILIPIN.

PHILIPIN.

Ah! treve de potence, Monsieur, au-moins; car....

ARISTE, *à Philipin.*

Paix.

ANSELME, *appellant sa fille & sa servante.*

Hò, Lucrece & Florence, Venez.

SCENE XI.

LUCRECE, FLORENCE, ANSELME, ARISTE, GÉRASTE, PHILIPIN.

LUCRECE.

Que vous plaît-il?

ANSELME.

Ma fille, croirez-vous
Que j'aye trop d'un gendre; & vous, trop d'un époux?
Vous les donner tous deux, j'y vois peu d'apparence.

(*Il parle bas à sa fille.*)

PHILIPIN, *à part.*

Elle en pourroit, par-là, faire la différence,
Et savoir qui des deux seroit mieux à son point.

LUCRECE, *riotant.*

Vous vous raillez de nous.

ANSELME.

Non, je ne raille point;
Ce Monſieur que tu vois, ſe dit auſſi Géraſte.

LUCRECE.

Ah! c'en eſt trop de deux: encore, pour un, baſte.

ANSELME.

Lequel, à ton avis, choiſirois-tu des deux?

LUCRECE.

Celui que vous voudrez, eſt celui que je veux.
Je n'ai point à choiſir où vous êtes, mon pere;
Celui qui vous plaira, ſera ſûr de me plaire.

ANSELME.

Mais, de ces deux Meſſieurs, Géraſte ſeul me plaît.

LUCRECE.

Et moi, pour l'autre auſſi je ſens peu d'intérêt.

ANSELME.

Meſſieurs, vous voyez bien que je n'ai qu'une fille;
Que je ne puis donner qu'un gendre à ma famille.
Otez-moi de ſouci; car tous vos différens
Pourront être éclaircis avant qu'il ſoit long-tems.

GÉRASTE.

Je ſuis Géraſte.

ARISTE.

Et moi, c'eſt ainſi qu'on me nomme.

ANSELME.

Moi, je crois qu'un de vous eſt un très-méchant homme;
Car il n'eſt qu'un Géraſte.

ARISTE.

Oui, c'eſt la vérité.

GÉRASTE.

Il eſt vrai.

ANSELME.

Maugrebleu de la duplicité !

SCENE XII.

KERLONTE, LICASTE, ANSELME, GÉRASTE, ARISTE, LUCRECE, FLORENCE, PHILIPIN.

LICASTE, *à Kerlonte.*

Monsieur, voici mon Maître, & Monſieur ſon beau-pere.

KERLONTE, *à Anſelme, après avoir ſalué négligemment.*

Monſieur, en peu de mots, une importante affaire
Me fait venir ici.

ANSELME, *à Kerlonte.*

Pour l'apprendre de vous,
Dois-je, dans ce moment, les faire éloigner tous ?

KERLONTE.

Il n'en eſt pas beſoin. Pour vous ôter de peine,
Sachez, auparavant, que Géraſte m'amene,
Que j'arrive de Nante, & qu'enfin aujourd'hui

KERLONTE.

Sur ce chapitre-là, j'ai de quoi le confondre :
Qu'il parle.

ANSELME, *à Géraste & à Ariste.*

Là, parlez.

KERLONTE.

Que peut-il m'objecter ?

PHILIPIN, *bas à Ariste.*

Répondez donc, Monsieur.

ARISTE, *bas à Philipin.*

Non, je veux écouter.

ANSELME, *à Géraste & à Ariste.*

Quoi ! sans rien repliquer, souffrir qu'on vous opprime ?

KERLONTE.

Vous voyez, son silence est l'aveu de son crime ;
Il ne répondra point, il est trop interdit,
Et ce silence enfin prouve ce que j'ai dit.

ANSELME, *à Kerlonte.*

Ce que vous nous contez, est une étrange affaire :
Mais, Monsieur, aidez-nous à percer un mystere.
Vous êtes de Nante ?

KERLONTE.

Oui.

ANSELME.

Sbroct vous est-il connu ?

KERLONTE.

Oui.

Il nous faut maintenant expliquer face à face.

KERLONTE.

Quoi ! deux Géraſtes ?

ANSELME, *à Kerlonte.*

Oui ; c'eſt ce qui m'embarraſſe.
Vous cherchez un Géraſte, & vous en trouvez deux.
Pour moi, ce que j'y trouve encor de plus fâcheux,
Eſt que tous leurs diſcours ont tant de vraiſemblance,
Que je ne ſais pour qui montrer plus de croyance.

KERLONTE.

Il s'en faut éclaircir.

ANSELME, *parlant à eux.*

Quoi ! vous êtes muets ?
Soutenez, pour le moins, ici vos intérêts.
Répondez à Monſieur.

GÉRASTE.

C'eſt un pur ſtratagème ;
Que tout ce qu'il vous conte.

ANSELME.

Et vous ?

ARISTE.

J'en dis de même ;
Tout ce qu'a dit Monſieur, n'eſt qu'un conte inventé.

KERLONTE.

Et moi, je vous ſoutiens que c'eſt la vérité.
Lorſque je connoîtrai le traître qui m'amene,
Nous verrons s'il voudra mettre fin à ma peine ;
Ou, s'il veut ſoutenir ſa noire trahiſon,
Je ſaurai le forcer à m'en faire raiſon.

ANSELME, *à Kerlonte.*

Vous aurez, comme nous, un peu de patience.

KERLONTE.

Je ne dois point en l'air hazarder ma vengeance.
Je veux apprendre au vrai lequel eſt l'impoſteur,
Afin qu'en ſûreté je venge mon honneur.
J'en veux au vrai Géraſte.

ANSELME.

Et moi, j'en veux à l'autre.

*PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Monſieur, ſongez à vous; cette affaire eſt la vôtre.

KERLONTE, *après avoir parlé bas à Anſelme.*

Adieu. Pour le connoître, appliquez tous vos ſoins;
Et moi, de mon côté, je n'en ferai pas moins.

ANSELME, *à Kerlonte, qui s'en va.*

Le tems nous en pourra donner quelque lumiere.



SCENE XIII.

ANSELME, LUCRECE, FLORENCE, GÉRASTE, ARISTE, LICASTE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *bas à Ariste.*

JE vous vois engagé dans une étrange affaire.

ARISTE, *bas à Philipin.*

J'en ſaurai bien ſortir.

ANSELME, *à tous deux.*

Çà, parlons franchement.
Ce que cet homme dit a bien du fondement;
Par vos lettres, j'y vois beaucoup de certitude.

(*Il lit.*)

« Je ne puis vous exprimer la joie que je reſſens » de cette alliance. Il y a deux raiſons qui m'y obli» gent : la premiere eſt notre ancienne amitié; & la » ſeconde eſt que mon neveu avoit ici quelques enga» gemens dont je n'étois pas fort content ».

Hé?

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Cela ne me cauſe aucune inquiétude.

ARISTE, *à Anſelme.*

Pour moi, je ne crains rien; le tems vous l'apprendra.

ANSELME.

Nous verrons, à la fin, comment la chofe ira.
Cependant l'un de vous me fait une impofture.

GÉRASTE.

Pour moi, je fuis Géraſte, & je vous en affure;
Il fuffit.

ARISTE.

Je foutiens que ce nom eft à moi,
Et que rien n'eft plus vrai.

LICASTE, *à Géraſte.*

Qu'eft-ce donc que je vois,
Monfieur?

GÉRASTE, *à Licaſte.*

N'entends-tu pas? Monfieur fe dit Géraſte.

LICASTE.

Et Monfieur, fon Valet?

GÉRASTE.

Il faut qu'il foit Licafte.

LICASTE.

Il a, morbleu! menti: Licafte, c'eft mon nom;
Et qui me le prendroit, feroit un franc larron.

ANSELME.

Meffieurs, en attendant que le tout s'éclairciffe,
Et que nous connoiffions d'où provient l'artifice,
Vous pouvez au logis venir avec douceur.
C'eft au neveu de Sbroft que je fais cet honneur,
C'eft à Géraſte, enfin: mais, ne pouvant comprendre
Qui de vous eft le fourbe, & vient pour me furprendre,
Je vous donne à tous deux la même liberté,

Pourvu qu'on ne s'emporte à nulle extrémité.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Par-là, je me ferois un trop grand préjudice;
Et le tems ſeul, Monſieur, doit me rendre juſtice.

ARISTE.

Et le tems ſeul auſſi fera voir clairement
Qui de nous deux encor mérite un châtiment.

ANSELME.

Vous pourrez donc venir chez moi, l'un après l'autre:
Je recherche, en cela, mon repos & le vôtre.
Je devrois du logis vous éloigner tous deux;
Mais Géraſte mérite un deſtin moins fâcheux;
Il eſt neveu de Sbroct, & doit être mon gendre.
Je vous reçois tous deux, de peur de me méprendre.
En faveur de Géraſte, & de Sbroct, mon ami,
Je devrois, pour ces noms, ne rien faire à demi;
Mais j'agis autrement, faute de le connoître:
Je n'en demande qu'un, vous voulez tous deux l'être.
Ainſi donc trouvez bon, en cette extrémité,
Que j'obſerve du-moins quelque formalité.

ARISTE.

Votre façon d'agir n'eſt que trop raiſonnable.

GÉRASTE.

Pour ne pas l'approuver, je ſuis trop équitable.

ANSELME.

Mais, ſur-tout, entre vous aucun emportement;
Sinon....

GÉRASTE.

De mon côté, n'en craignez nullement.

ARISTE.

Moi, je ferai toujours ce que Monſieur m'impoſe.

ANSELME.

Fort bien. Pour faire auſſi par ordre chaque choſe;
(*à Ariſte.*)
Venez vous repoſer quelques momens chez nous.

ARISTE, *prenant Lucrece.*

Je le veux.

ANSELME, *à Géraſte, lui touchant dans la main.*

Serviteur. Une autre fois, pour vous,
J'en ſaurai bien uſer.



SCENE XIV.

LICASTE, PHILIPIN.

LICASTE, *tirant Philipin, qui veut entrer chez Anselme.*

Quoi! ton Maître eſt Géraſte?

PHILIPIN.

Oui.

LICASTE.

Ton nom?

PHILIPIN.

Et pourquoi?

LICASTE.

C'eſt que je ſuis Licaſte.

PHILIPIN.

Hé bien! Licaſte ſoit, j'en demeure d'accord:
Laiſſe mon Maître là, ſans t'emporter ſi fort.

LICASTE.

Je ne ſaurois ſouffrir qu'on le nomme Géraſte.

PHILIPIN.

Et moi, je ſouffre bien qu'on te nomme Licaſte.

LICASTE.

Oui; mais c'eſt malgré toi.

PHILIPIN.

Malgré moi ? je t'en ponds.

LICASTE.

Et je t'en ponds auſſi.

PHILIPIN.

Je ſouffre peu d'affronts
Sans me venger.... Tais-toi.

LICASTE, *à part.*

Peſte ! il a l'humeur prompte.
(*haut.*)
Moi, je ne puis ſouffrir qu'ainſi l'on nous affronte.

PHILIPIN.

Hé ! qui t'affronte ? dis.

LICASTE.

Voyez ! ton Maître & toi.
Vois-tu ! ce procédé n'eſt pas fort bon, ma foi ;
Et l'on peut, à la fin, par cette manigance,
S'attirer mille coups, ou bien une potence.

PHILIPIN.

Aux fourbes, comme toi, cela ne peut manquer.

LICASTE.

Moi, fourbe ?

PHILIPIN.

Oui.

LICASTE.

Là-deſſus, pour nous mieux expliquer ;
Qui connois-tu dans Nante ?

PHILIPIN.

Hé !... j'y connois du monde.

LICASTE.

(*à part.*)

Et quel monde? voyons. Il faut que je le ſonde;
(*haut.*)
Là, nomme donc les gens.

PHILIPIN.

Mais toi, qui connois-tu?

LICASTE.

De le dire avant toi je ne ſuis pas tenu.

PHILIPIN.

Ni moi.

LICASTE.

Ni moi, morbleu!

PHILIPIN.

Bien donc, diſons-le enſemble.

LICASTE.

Tu te railles de moi.

PHILIPIN.

Point du tout.

LICASTE.

Il me ſemble
Que, de parler ainſi, c'eſt vouloir me railler.

PHILIPIN.

Les gens faits comme toi, ne font que babiller.
Poſſible que jamais tu n'as entré dans Nante.

LICASTE.

Moi?

PHILIPIN.

Toi.

LICASTE.

Mon pere....

PHILIPIN.

Bon!

LICASTE.

Ma mere....

PHILIPIN.

Zeſt.

LICASTE.

Ma tante;
Mon oncle Jean, ma ſœur, mon parrain....

PHILIPIN.

Que de noms!

LICASTE.

Mon frere....

PHILIPIN.

Encor?

LICASTE.

Morbleu! ſi plus tu m'interromps;
Je pourrois, à la fin, te donner ſur la moufle.

PHILIPIN.

LICASTE.

Pourquoi non? hem!

PHILIPIN.

Ah! tu me....

LICASTE.

Quoi ?

PHILIPIN.

Marousle ;
Tu te feras frotter ; tu fais trop l'entendu.

LICASTE.

Morbleu ! si le duel n'étoit point défendu ;
Tu verrois de quel air....

PHILIPIN.

Que verrois-je ? Ah ! jarnie !
Je t'en coulerois là, mais sans cérémonie.

(Il porte une botte à Licaste.)

LICASTE.

Ouf ! la peste de toi ! Tu m'as estropié.

PHILIPIN.

Allons vîte, qu'on gille, & que l'on gagne au pied.

LICASTE.

Si je pouvois un jour te tenir en Bretagne ;
Ou bien hors de Paris....

PHILIPIN.

Je tiendrai la campagne ;
Si tu veux en tâter.

LICASTE.

Tu n'es qu'un fanfaron.

PHILIPIN.

Vas-t-en.

LICASTE.

Je ne veux pas.

PHILIPIN.

C'en eſt trop ; un bâton.

LICASTE, *fuyant.*

Un bâton !

PHILIPIN.

Viens.

LICASTE, *menaçant de loin.*

Viens, toi.

PHILIPIN, *allant à lui.*

Je te romprai la tête.

LICASTE, *s'en allant.*

Hé !...

PHILIPIN, *à part, en s'en allant.*

Tout va bien pour nous ; ne troublons point la fête.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

ANSELME.

MONSIEUR, vous savez bien ce que j'ai tantôt dit ;
Pour fuir l'occasion de s'altérer l'esprit :
Ne vous trouvez donc point chez moi tous deux ensemble.

ARISTE.

Je vous obéirai.

ANSELME.

C'est trop ; mais il me semble
Qu'en ceci mon avis n'est pas à mépriser.

ARISTE.

Il est juste, &, pour moi, j'en saurai bien user ;
Et puis, la vérité fera voir le faussaire.
Sans adieu.

ANSELME.

Soit, le tems nous tirera d'affaire.

SCENE II.

ANSELME, *seul.*

JE suis seul à-présent; çà, raisonnons ici;
Et cherchons ce qui peut me tirer de souci.
Un de ces deux Messieurs, me croyant happelourde,
Me vient impunément débiter une bourde,
Me dit qu'il est Géraste, & le prouve à tel point,
Qu'on ne voit pas par où douter qu'il ne l'est point.
D'ailleurs, un homme vient me conter une histoire
Qui paroît véritable, & que j'ai peine à croire;
Me jure que Géraste est un franc suborneur;
Qu'il a, sans contredit, des enfans de sa sœur;
Et cependant tous deux, sans avoir nulle honte,
Soutiennent, devant lui, que cela n'est qu'un conte.
Cet homme, toutefois, répond, en effronté,
Que tout ce qu'il a dit, est une vérité;
Que, quand il connoîtra celui qui l'inquiete,
Il lui fera bien voir de quel air il se traite.
Que, diable! présumer, en ce fâcheux état?
Dans ce fait ambigu, mon jugement s'abat.
Si cet homme a dit vrai, Géraste est un perfide,
L'autre est un fourbe; ainsi, pour nous, rien n'est solide.
Mais si cet homme étoit par le fourbe porté,
Pour nous dire du vrai ce qui n'a point été?
Quel est ce faux Géraste, & que prétend-il faire?
Si ma fille avoit part dans tout ce beau mystere?
Non, son cœur est trop bon, pour s'être démenti;
Et puis, d'ailleurs, Géraste est un trop bon parti.
Si je le connoissois, sans tarder davantage,
Je pourrois sourdement faire ce mariage;

Et, l'hymen achevé, je laisserois au tems
A remettre l'esprit de tous les mécontens.
Il me faut, là-dessus, consulter mon beau-frere:
Mais son raisonnement ne me satisfait guere;
Son esprit turbulent est mal propre au conseil;
Et, pour en bien parler, on voit peu son pareil.

SCENE III.

FLORAME, ANSELME.

ANSELME.

MAis que vois-je? c'est lui que le hazard m'amene;
(*à Florame.*)
De vous aller chercher vous m'épargnez la peine.

FLORAME.

Que voulez-vous de moi?

ANSELME.

J'ai bien à vous conter:
Au moins, préparez-vous à me bien écouter;
Car la chose....

FLORAME.

Ah! j'ai hâte; une affaire me presse.

ANSELME.

Ce que je vous dirai, regarde votre niece.

FLORAME, *grondant.*

Son honneur....

ANSELME.

Son honneur s'eſt fort bien conſervé.
Je vous ai tantôt dit que Géraſte, arrivé,
Prétendoit, dès demain, l'épouſer ſans remiſe.

FLORAME.

Hé bien? à vos deſirs n'eſt-elle pas ſoumiſe?

ANSELME.

Oui; mais un autre auſſi, qui prend le même nom;
Eſt venu s'oppoſer à notre intention.

FLORAME.

Un ſecond Géraſte?

ANSELME.

Oui.

FLORAME.

Mais d'où vient-il?

ANSELME.

De Nante;
A ce qu'il dit.

FLORAME.

Parbleu! la choſe eſt étonnante.

ANSELME.

Un autre homme, d'ailleurs, cauſe un autre embarras:
Il vient chercher Géraſte, & ne le connoît pas;
Nous dit que ce Géraſte eſt un perfide, un traître,
Et qu'au même moment qu'il le pourra connoître,
Il ſaura le forcer à lui rendre l'honneur:
Bref, il dit hautement qu'il a trompé ſa ſœur.

FLORAME.

Il vient...?

ANSELME.

De Nante aussi.

FLORAME.

Bon, j'entends; autre piece!
Mais que dit, là-dessus, Madame notre niece?

ANSELME.

Rien; elle voit cela d'un œil indifférent.

FLORAME.

Tant pis.

ANSELME.

Pourquoi?

FLORAME.

Pour rien. Seriez-vous bien garant
Qu'elle n'eût point de part à cette fourberie?

ANSELME.

Ah! vous lui faites tort, &....

FLORAME.

Tout doux, je vous prie:
Votre fille, pourtant, est un esprit malin,
Qui, sans trop s'émouvoir, tend toujours à sa fin.

ANSELME.

Ma fille assurément n'est pas une stupide;
Mais dans son procédé je la trouve candide,
Et jamais son esprit n'a penché vers le mal.

FLORAME.

Pour gâter un enfant, vous n'avez point d'égal;
Car, si l'on vous en croit, elle est toute accomplie;
Ne peut-on, là-dessus, guérir votre folie,

Et remettre en ſon point votre eſprit déréglé?
Avouez que le ſang vous a trop aveuglé.

ANSELME.

Mais quel aveuglement ai-je tant pour ma fille?

FLORAME.

Vous lui prônez qu'elle eſt l'honneur de ſa famille;
Vous ſouffrez qu'elle jaſe avec les gens de Cour:
C'eſt-là que l'on apprend le tour & le détour;
Que l'on ſait employer les fourbes & les ruſes;
Que l'on trouve, au beſoin, ſur le champ, des excuſes;
Que l'homme le plus fin eſt quelquefois dupé,
Et que qui trompe mieux, ſe voit ſouvent trompé.
C'eſt, poſſible, de-là que, ſans aucun ſcrupule,
Un ſoupirant vous fait avaler la pilule;
Que votre bonne fille aide à vous abuſer.

ANSELME.

Là, n'avez-vous plus rien contre elle à dégoiſer?

FLORAME.

Vous l'avez élevée en fille non commune;
Et, ſans conſidérer quelle étoit ſa fortune,
Elle a pris le grand air, & le porte fort haut.

ANSELME.

Tant mieux, j'en ſuis ravi: ce n'eſt pas un défaut,
Qu'une fille ait le cœur placé de bonne ſorte.

FLORAME.

Non; mais la vanité quelquefois nous emporte;
L'ambition, après, cauſe un étrange effet.

ANSELME.

Ma fille eſt raiſonnable, & ſait ce qu'elle fait.

FLORAME.

FLORAME.

De vous guérir l'esprit il est fort difficile;
Mais cependant tâchez d'être un peu moins facile.
Je veux croire, avec vous, qu'elle a de la raison;
Mais tout ce qu'elle fait, n'est pas trop de saison.
Ne manquer, en été, ni cours, ni promenade;
Durant tout un hiver, courir la mascarade;
Passer la nuit au bal avec mille galans,
Qui, pour corrompre un cœur, ont les plus beaux talens;
Voilà le bel emploi qui sans cesse l'occupe:
Et vous, durant ce tems, vous en êtes la dupe:
L'un admire, en raillant, votre trop de bonté,
Et l'autre blâme aussi votre facilité.
Sont-ce là les effets d'une sage conduite?

ANSELME.

Quant à moi, je n'en crains nulle fâcheuse suite:
Je laisse, là-dessus, dire & faire les gens.

FLORAME.

Mais un tel procédé choque un peu le bon sens.

ANSELME.

Si ma façon d'agir vous semble fort blâmable,
La vôtre, mon beau-frere, est bien plus condamnable.
Comment en usez-vous avecque votre fils?

FLORAME.

J'en use prudemment.

ANSELME.

Non pas, à mon avis.

FLORAME.

Voyons donc, là-dessus, quelle est votre pensée.

ANSELME.

Non, non; vous avez hâte.

FLORAME.

Hé! point; l'heure est passée.

ANSELME.

Votre fils à vos soins n'est pas trop obligé;
Car enfin, de tout tems, vous l'avez négligé;
Vous l'avez élevé comme un vrai misérable.
Un enfant à son pere est bien peu redevable,
Quand il l'a pu laisser sans éducation.

FLORAME.

Je n'attends pas ici votre approbation:
Mais, puisqu'à ce reproche il faut que je réponde,
Ne comptez-vous pour rien de l'avoir mis au monde?
A votre avis, mon frere, est-il un plus grand bien?

ANSELME.

Pour un pere, à mon sens, cela n'est presque rien.
Qu'est-ce, pour les enfans, de les avoir fait naître,
Sans l'éducation qu'on ajoute à leur être?
C'est par-là qu'un vrai pere exprime au naturel
Les tendres sentimens de l'amour paternel.
Qu'avons-nous donc tant fait, en leur donnant la vie?
En avions-nous alors le dessein, ou l'envie?
Vouloir le soutenir, c'est se vanter en vain;
C'est un coup du hazard, qui se fait sans dessein.
Notre seul intérêt au plaisir nous excite,
Sans en considérer les effets, ni la suite;
Et les enfans, ainsi, lorsqu'ils viennent au jour,
Doivent plus au hazard qu'aux soins de notre amour;
Mais l'éducation qu'on joint à leur naissance,
Les oblige sans cesse à la reconnoissance;
Beaucoup mieux que le sang elle sait émouvoir,

Et forcer la nature à faire son devoir.

FLORAME.

La nature & le sang, selon votre maxime,
Ne méritent de tous qu'une légere estime?

ANSELME.

Point; j'ai beaucoup pour eux de vénération:
Mais j'en ai plus encor pour l'éducation;
Et je tiens pour certain que bonne nourriture
Souvent, comme l'on dit, surpasse la nature.

FLORAME.

Un proverbe au besoin....

ANSELME.

Et, de plus bien placé.
Mais parlons du présent, & laissons le passé.
Peut-on, avec raison, faire ce que vous faites?
Laisser un fils sans charge, étant ce que vous êtes?
Posséder de grands biens, & n'avoir qu'un enfant,
Et le voir tous les jours croupir dans le néant?
Empêcher qu'il ne voye aucune compagnie,
N'écouter, là-dessus, rien que votre manie?
Pensez-vous qu'en secret il ne murmure pas;
Qu'il n'ait point souhaité cent fois votre trépas?

FLORAME.

Pourquoi le souhaiter?

ANSELME.

Pour se voir en puissance
De faire dans le monde une honnête dépense,
D'imiter ses pareils.

FLORAME.

Qu'il attende, s'il veut.

ANSELME.

On doit, pour ses enfans, faire ce que l'on peut.
Fuyons l'occasion de forcer la Jeunesse
A pester chaque jour contre notre vieillesse;
A demander au Ciel la fin de notre sort;
Et lui faire des vœux pour hâter notre mort.
Prévenons de bonne heure une chose si dure;
Otons à nos enfans ce sujet de murmure:
Faisons, sans trop tarder, leur joie & leur bonheur;
Et, par-là, forçons-les à nous porter honneur.
Des biens que nous avons hérités de nos peres,
Nous n'en sommes quasi que les dépositaires;
Nous devons les transmettre à nos postérités,
Et travailler encor pour leurs prospérités.
C'est ainsi que l'on est un véritable pere;
C'est par-là qu'un enfant nous aime & nous révere;
Ce sont les sentimens que l'homme doit avoir;
Et qui ne les a pas, ne fait point son devoir.
Possible qu'on verra votre fils, dans un âge,
Devenir libertin, lorsqu'on doit être sage;
Et faire....

FLORAME.

Pour trancher vos propos superflus;
Il aura tout mon bien, quand je ne serai plus:
Qu'il le gouverne alors, & qu'il s'en divertisse.

ANSELME.

Quoi! vous pourrez souffrir qu'alors il en jouisse?
Point; il faut enterrer votre bien avec vous.

FLORAME, *se mettant en colere.*

C'est donc pour me railler....

ANSELME.

Vous entrez en courroux;

Et votre ame, pour rien, est de fureur saisie!

FLORAME.

Gouvernez votre fille à votre fantaisie.
J'agis comme il me plaît, & je le veux ainsi;
Du reste, serviteur, j'en prends peu de souci.

ANSELME.

Adieu donc.

FLORAME, *s'en allant.*

Adieu donc.

SCENE IV.

ANSELME, *seul.*

QU'IL a l'humeur étrange!
Si vous ne l'approuvez, quand vous seriez un Ange,
Vous êtes, à son sens, un homme sans esprit,
Et rien n'égale enfin ce qu'il fait, ce qu'il dit.
Mais rentrons.



SCENE V.

ANSELME, LUCRECE, FLORENCE.

ANSELME, *rencontrant Lucrece.*

OU vas-tu ?

LUCRECE.

Je vais rendre visite
A mon oncle.

ANSELME.

A quoi bon ? tout-à-l'heure il me quitte.

LUCRECE.

A présent ?

ANSELME.

A présent.

LUCRECE.

Je ne le savois pas.

ANSELME.

Je voulois son avis dessus notre embarras.
J'en ai fait le récit; mais, d'un ton plein de bile;
Il m'a dit brusquement que j'étois trop facile,
Que c'en étoit l'effet, & que ma fille enfin
Avoit, pour me duper, l'esprit assez malin;
Que, sans doute, elle avoit quelque part au mystere.

LUCRECE.

Quoi ! mon oncle me croit...,

ANSELME.

Tout doux, & ſans colere.

FLORENCE, *à Lucrece.*

Votre oncle, de malice oſe vous ſoupçonner ?
Ah ! que n'étois-je là, pour l'ouïr raiſonner ?
Je l'aurois entrepris.

ANSELME.

Il n'eſt pas raiſonnable.

FLORENCE.

Quand on eſt ce qu'il eſt, on n'eſt pas ſupportable ;
Il a l'eſprit méchant, mal fait, capricieux ;
Et le tempérament chagrin & bilieux ;
Il eſt peu de momens qu'il ne ſoit en furie ;
Il gronde ſans ſujet, & ſans raiſon il crie :
C'eſt un homme, en un mot, qui fatigue les gens ;
Qui ſouvent fait divorce avecque le bon ſens ;
Un bourru, qui ne veut jamais qu'on le réprime,
Qui de ſes ſentimens veut faire une maxime ;
Un fâcheux, qui toujours trouve à redire à tout,
Et qui met de chacun la patience à bout.
Ses inégalités vont juſques à l'extrême ;
Jamais on ne le voit d'accord avec lui-même ;
Il veut, & ne veut pas ; enfin inceſſamment
Il eſt perſécuté de ſon tempérament.

ANSELME.

C'eſt aſſez ſon portrait.

FLORENCE.

De plus, il eſt avare . . .

LUCRECE, *à Florence.*

Tais-toi. L'on ſait qu'en tout il eſt aſſez bizarre ;

Mais c'eſt toujours mon oncle ; il le faut excuſer,
Et nous ne devons point nous en formaliſer.

FLORENCE, *à Lucrece.*

Quoi ! vouloir l'épargner, alors qu'il vous offenſe ?

LUCRECE.

Tu ſais qu'à tort ſouvent l'on blâme l'innocence.

ANSELME, *à Lucrece.*

Ne t'inquiete point, laiſſe agir ſon eſprit ;
Je te connois à fond, & cela me ſuffit.

LUCRECE, *à Anſelme.*

Il eſt pourtant fâcheux de voir qu'on me ſoupçonne
A tort & ſans raiſon.

ANSELME.

Vas, que rien ne t'étonne ;
J'ai ſu prendre le ſoin de te juſtifier.

LUCRECE.

Qui me connoîtroit moins, pourroit s'en défier.

ANSELME.

Il le faut laiſſer là.

FLORENCE.

C'eſt bien dit ; qu'il ſe gratte :
A mal parler des gens il s'ébaudit la rate.
Sur ſa vieille Servante il falloit le bourrer,
Et ſur Monſieur ſon fils chapitrer, déchirer ;
Pour ſe venger de lui, c'eſt un champ aſſez vaſte.

ANSELME, *à Lucrece.*

Dis-moi, lequel des deux crois-tu le vrai Géraſte ?

LUCRECE, *à Anselme.*

Je ne sais.

ANSELME.

Mais encor, dis-nous ton sentiment.

LUCRECE.

Je ne puis, sur aucun, porter mon jugement;
Plus ma raison le cherche, & plus elle s'offusque.

FLORENCE.

Pour moi, sans balancer, je serois pour le brusque;
Car la lettre, en un mot, le peint de cette humeur;
Et l'autre, à mon avis, montre trop de douceur.

ANSELME.

Il est vrai; mais, d'abord, on peut bien se contraindre,
Nous cacher ses défauts, &, pour quelque tems, feindre.
Le vrai ne peut-il pas se déguiser un peu?
Le faux, prendre un autre air, pour mieux couvrir son jeu?
Rien ne m'a tant surpris, dans cette conjoncture,
Que ces lettres, qui sont d'une même écriture,
Et qui, d'ailleurs aussi, se ressemblent en tout.

FLORENCE.

Il faut bien de l'esprit, pour en venir à bout.
Mais ne seroient-ils point tous deux d'intelligence?
De ces lettres, ma foi, la grande ressemblance,
Entre ces beaux Messieurs, marque un jeu concerté.

LUCRECE.

Ces lettres nous font voir un soin trop affecté.

FLORENCE.

Aucun d'eux n'est Géraste, ou je suis fort trompée:

Ce sont gens qui voudroient nous prendre à la pipée ;
Qui, pour quelque dessein, ont inventé ce jeu :
Non, Sbroct n'y trempe en rien, ni Monsieur son neveu ;
Je le crois tout de bon.

LUCRECE.

Je le croirois de même.

FLORENCE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'il en vînt un troisieme,
Qui fût le vrai Géraste.

ANSELME.

Ah ! qu'il n'en vienne plus.

FLORENCE.

Que ces Messieurs alors se trouveroient camus !

ANSELME.

Cela nous causeroit une nouvelle peine.

FLORENCE.

Plût à Dieu qu'il en vînt jusques à la douzaine,
Nous nous divertirions....

ANSELME.

Nous en savons assez ;
Nous ne sommes, de deux, que trop embarrassés :
Mais il faut, avant peu, que notre embarras cesse.
Je veux de mes amis solliciter l'adresse,
Pour trouver quelque jour en cette obscurité.
Je reviendrai dans peu.

SCENE VI.

LUCRECE, FLORENCE.

LUCRECE.

Florence, en vérité ;
Je me trouve, à ce coup, assez embarrassée.

FLORENCE.

L'Amour vous fournira quelque bonne pensée ;
Il doit seul aujourd'hui régler votre destin :
La chose est commencée, il en faut voir la fin.

LUCRECE.

Vraiment il le faut bien. Mais que dira mon pere ?

FLORENCE.

Hé bien ! que dira-t-il ? Voyez le grand mystere,
Pour aimer un brave homme, & montrer quelque soin !
Si vous aviez poussé les affaires plus loin,
A ce qu'il en viendroit, il faudroit se résoudre.

LUCRECE.

Ah ! plutôt que du Ciel je sois réduite en poudre,
Que contre mon honneur rien me puisse émouvoir !
J'aime Ariste, il est vrai ; mais j'aime mon devoir.



SCENE VII.

PHILIPIN, LUCRECE, FLORENCE.

FLORENCE.

VRAIMENT, je le sais bien, je n'en suis pas en doute;
Et toujours.... Mais voyez; Philipin nous écoute.

PHILIPIN, *à Florence.*

Mon Maître est près d'ici, qui brûle de vous voir,
Et m'envoyoit exprès....

FLORENCE.

Il en a le pouvoir;
Qu'il vienne promptement.



SCENE VIII.

ARISTE, LUCRECE, FLORENCE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

Le voilà qui s'avance.

LUCRECE, *à Ariste.*

Nous pouvons nous parler avec toute assurance;
Car mon pere est en ville.

ARISTE, *à Lucrece.*

Ah! quel bonheur pour moi!
Souffrez que, de nouveau, je vous donne ma foi;
Que je vous jure encor que mon ardeur extrême....

LUCRECE.

Laissons tous ces discours: vous m'aimez, je vous aime;
Il suffit: mais songeons....

ARISTE.

Ah, Ciel! qu'un tel aveu
Augmente ma tendresse, & redouble mon feu!



SCENE IX.

GÉRASTE, LUCRECE, ARISTE, FLORENCE, PHILIPIN, LICASTE.

ARISTE, *continuant.*

PERMETTEZ qu'un moment je me livre à la joie;
Que fur ces belles mains mon amour fe déploie.
(*Il lui baife la main.*)

FLORENCE, *tirant Lucrece, & lui montrant Géraste.*
Ah, Madame!

GÉRASTE, *à Arifte & à Lucrece.*
A votre aife.

FLORENCE, *bas à Arifte.*
Allez-vous-en. Adieu.

LUCRECE & FLORENCE *rentrent dans la maifon.*
ARISTE & PHILIPIN *s'en vont d'un autre côté.*

SCENE X.

GÉRASTE, LICASTE.

GÉRASTE.

POURQUOI fi promtement s'en aller de ce lieu,
Et nous quitter ainfi?

LICASTE.

Bon ! ce trait me fait rire.

GÉRASTE.

Licaste, qu'en dis-tu ?

LICASTE.

Moi ! qu'en pourrois-je dire ?
Monsieur, le cocuage est fréquent dans ces lieux ;
Et qui peut s'en sauver, est bien chéri des Cieux.
Laisser baiser sa main, écouter la fleurette,
C'est tout le procédé d'une franche coquette,
Qui souffre à soutenir un reste de vertu,
Et qui veut un mari, pour le faire cocu.
Monsieur, quittons Lucrece, & retournons à Nante
Epouser....

GÉRASTE.

Je perdrois cinq mille écus de rente ;
Si je ne l'épousois.

LICASTE.

Si bien que les écus
Vous feront enrôler au nombre des cocus ?
Par eux, vous n'avez point horreur du cocuage ?

GÉRASTE.

Chacun court ce hazard dedans le mariage,
Paysan, grand Seigneur, Campagnard, Citoyen :
Mais un homme d'honneur n'y doit tremper en rien ;
Il faut qu'il fasse tout pour s'empêcher de l'être,
Ou qu'il feigne, du moins, de ne le pas connoître.

LICASTE.

Il vaut mieux toujours l'être avec beaucoup d'argent,
Que de l'être à crédit, & se voir indigent.
Mais parlons, s'il vous plaît, de ce diable de frere,

Qui prétend avec vous exercer sa rapiere :
Comment espérez-vous vous tirer de ses mains ?
Ce frere, ou je me trompe, est des plus inhumains :
D'ailleurs, il a raison ; car sa sœur Irénée,
Qui, par vous, a souffert les trois quarts d'une année ;
C'est-à-dire, neuf mois, &.... Vous m'entendez ?

GÉRASTE.

Oui.

LICASTE.

Quel secret avez-vous pour sortir d'avec lui ?

GÉRASTE.

L'argent à de tels maux est un puissant remede.

LICASTE.

Quand on a de l'argent, à bien tout nous succede :
Avec un tel métal, fussiez-vous un voleur,
Le crime le plus grand n'est qu'un petit malheur ;
On adoucit, par-là, tout ce qu'il a d'énorme ;
Et du reste, bon soir, attendez-moi sous l'orme.
Ayez pour Irénée un peu plus de bonté.
Où diable avez-vous mis cette moralité
Dont, chez nous, pour chacun, vous vous servez sans cesse ?
Quoi ! l'argent vous fait faire....

GÉRASTE.

Acheve.

LICASTE.

Une bassesse.
Pour moi, j'aime toujours sa servante Fanchon,
Bien que je n'aye pu lui baiser le tetton.
Si j'avois, comme vous, touché la grosse corde ;
On verroit si....

GÉRASTE.

Mon oncle eſt ſans miſéricorde
Là-deſſus.

LICASTE.

Il eſt vrai ; que diable n'eſt-il mort ?

GÉRASTE.

Eſt-ce ma faute ? dis.

LICASTE.

Ah ! non : mais il a tort ;
Car il devroit mourir, pour nous tirer d'affaire :
Lucrece, après cela....

SCENE XI.

ANSELME, GÉRASTE, LICASTE.

GÉRASTE.

VAS-T'EN ; voici ſon pere.

LICASTE, *hauſſant la voix.*

Monſieur, contez-lui tout.

GÉRASTE.

J'y ſuis bien préparé.

LICASTE.

A force de parler, je me ſuis altéré ;
Je vais me rafraîchir un peu la gargamelle.

SCENE XII.

ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

QU'EST-IL donc arrivé ?

GÉRASTE.

C'est une bagatelle.
Je venois, avec vous, m'expliquer tout de bon,
Quand j'ai surpris ici celui qui prend mon nom,
Parlant à votre fille.

ANSELME.

Et quel mal ?...

GÉRASTE.

Patience.
Il étoit avec elle en bonne intelligence ;
Car, voulant m'approcher, pour savoir leur dessein,
J'ai vu qu'avec transport il lui baisoit la main.
Elle, voyant qu'ainsi je l'avois rencontrée,
Sans me dire aucun mot, est aussi-tôt rentrée ;
Puis, Monsieur l'imposteur a pris l'autre côté.
Qu'en dites-vous ?

ANSELME.

J'en veux savoir la vérité ;
Sur un cas si malin, il faut qu'elle s'explique.

GÉRASTE.

A quoi bon ?

ANSELME.

Pour savoir....

GÉRASTE.

La chose est sans replique.

ANSELME, *appellant Lucrece.*

Lucrece! Devant vous je veux la confronter.

GÉRASTE.

Ne me croyez-vous pas?

ANSELME.

Il la faut écouter.

SCENE XIII.

LUCRECE, ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

MA fille, à ce qu'on dit dois-je donner croyance?
Monsieur t'accuse ici de grande intelligence
Avec l'autre Géraste.

LUCRECE.

Ah! Monsieur se méprend.
Cette accusation, sans doute, me surprend;
A me traiter ainsi, je ne sais qui le porte;
Quelle preuve en a-t-il, pour parler de la sorte?

GÉRASTE.

Ce que je viens de voir.

ANSELME, *à Géraste.*

Si la chose est ainsi, la faute n'est pas grande.

GÉRASTE, *à Anselme.*

Non; mais vous la croyez un peu facilement:
Ah! beau-pere, avouez qu'on vous trompe aisément.

ANSELME.

Moi?

GÉRASTE.

Vous. Sans regarder si l'excuse est bien vraie;
D'un *le mal n'est pas grand*, le bon-homme nous paye.

ANSELME.

Mais je connois ma fille, & sa sincérité.

GÉRASTE.

Elle connoît aussi votre crédulité;
Et, si je ne me trompe, elle n'est pas niaise.

ANSELME.

Je ne suis pas un homme à souffrir la fadaise.

GÉRASTE.

Non; mais vous n'êtes pas de ces peres fâcheux,
Qui ne veulent jamais qu'un homme entre chez eux;
Vous êtes bon, humain, facile & débonnaire.

ANSELME.

Oui; mais....

GÉRASTE.

Mais achevons d'éclaircir cette affaire.
(*à Lucrece.*)
La Belle, répondez. Pourquoi donc me quitter?

LUCRECE, *à Géraste.*

J'ai jugé que d'abord vous alliez éclater;
Et j'ai cru que, de vous la chose étant connue,
Il n'étoit pas saison de rester dans la rue;
Que, si j'entrois chez nous, vous suivriez tous deux;
Et, là, qu'en liberté je m'expliquerois mieux;
Que d'un tel entretien je devois rendre compte,
Et vous montrer que rien ne tournoit à ma honte:
Voilà ce qui m'a fait rentrer si brusquement.

ANSÉLME, *à Géraste.*

Êtes-vous satisfait? parlez-nous nettement.

GÉRASTE, *à Anselme.*

Oui; mais ce faux Géraste a causé tout le crime.

LUCRECE.

J'ai, pour l'un & pour l'autre, une pareille estime:
Je regarde, en cela, Géraste, & rien de plus.

ANSELME.

Avouez maintenant que vous êtes confus;
Que ma fille, en un mot, n'a pas peu de conduite.

GÉRASTE.

D'accord; laissons cela. Faites qu'elle nous quitte,
Pour pouvoir en secret vous dire quatre mots.

ANSELME, *à Lucrece.*

Rentre; pour un moment, laisse nous en repos.



SCENE XIV.

ANSELME, GÉRASTE.

GÉRASTE.

COMME j'agis toujours avec grande franchise;
Ou pour, ou contre moi, jamais je ne déguise.
Oui, j'avoue, entre nous, avec sincérité,
Que cet homme tantôt a dit la vérité,
Touchant sa sœur & moi.

ANSELME.

Quoi! tout est véritable?

GÉRASTE.

Oui; mais Sbroct, sur ce point, ne fut jamais traitable;
Et je viens vous prier de faire quelque effort,
Pour appaiser cet homme, & lui parler d'accord.

ANSELME.

Hé bien! quand on aura découvert qui vous êtes;
Nous trouverons alors cent honnêtes défaites.

GÉRASTE, *se mettant en colere.*

C'est moi qui suis Géraste.

ANSELME.

Hé! Monsieur, sans courroux.
L'autre viendra peut-être en dire autant que vous.
Quand nous saurons au vrai d'où vient la fourberie,
Nous pourrons de cet homme appaiser la furie,
Pourvu que ce Monsieur ne soit point trop brutal.

GÉRASTE.

L'argent pourra ſervir de remede à ce mal.

ANSELME.

C'eſt par où nous pourrons en tirer quelque choſe;
C'eſt tout?

GÉRASTE.

Oui.

ANSELME, *s'en allant.*

Serviteur.

GÉRASTE.

Sur vous je me repoſe.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORAME, LISIDAN.

FLORAME, *sortant d'un côté du théâtre.*

Que vois-je ? Lisidan !

LISIDAN, *sortant de l'autre côté.*

Ah ! Florame ! c'est vous ?

FLORAME.

Ma foi, je suis ravi d'un rencontre si doux.
Depuis quand arrivé ?

LISIDAN.

Je descends de carrosse.

FLORAME.

On diroit, à vous voir, que vous venez de noce,
Tant vous avez le teint rougeaud & l'œil serein.

LISIDAN.

Le gain d'un grand procès ne rend jamais chagrin ;
J'en ai trouvé la fin, après bien des menées.

FLORAME.

Il a duré long-tems.

LISIDAN.

Plus de quatorze années.

FLORAME.

Quatorze ans !

LISIDAN.

Quatorze ans.

FLORAME.

O Ciel ! quelle longueur !

LISIDAN.

Un plaideur cependant ne doit point perdre cœur,
Bien qu'un terme si long soit souvent incommode.

FLORAME.

Qu'on a bien eu raison de faire un nouveau code !

LISIDAN.

On ne fit jamais mieux, oh ! très-assurément :
Les plaideurs sont, par-là, tirés d'un grand tourment.
Les maudits chicaneurs, perdant la tramontane,
Ne trouvent plus leur compte à suivre la chicane.

FLORAME.

Il est vrai qu'on les a réduits au petit-pied :
Ils voloient diablement.

LISIDAN.

Que trop, de la moitié :
Je le sais par ma bourse, & combien il m'en coûte.

FLORAME.

Mais vous avez gagné pleinement ?

LISIDAN.

Oh ! sans doute ;

Graces à mon bon droit, mon argent & mon ſoin,
Sur-tout à mes amis.

FLORAME.

C'eſt dont on a beſoin,
Et des femmes auſſi.

LISIDAN.

Diable ! c'eſt le mobile
Qui fait tout remuer, & qui rend tout facile.
Peſte ! une femme aimée a de puiſſans appas,
Et cauſe, en un procès, un horrible fracas:
Soit à droit, ſoit à tort, on écoute la Belle,
Et, ſans réflexion, on fait le tout pour elle:
Enfin, ſur une affaire, on eſt fort en repos,
Quand la Dame prend ſoin d'en dire quatre mots.

FLORAME.

Ainſi les femmes ſont le deſtin des affaires.

LISIDAN.

Ma foi, par ce chemin, on n'en échappe gueres.
Si vous voulez d'un Juge obtenir la faveur,
Gagnez celle ſur-tout qui regne dans ſon cœur;
A nous favoriſer, c'eſt par-là qu'on l'engage,
Et c'eſt un sûr moyen de gagner ſon ſuffrage.

FLORAME.

Cela n'eſt pas trop bien; &, s'il liſoit Pybrac,
Il ſauroit qu'en Juſtice on doit fuir tout micmac;
Il verroit un quatrain qui le pourroit inſtruire
Comment le Juge doit, en jugeant, ſe conduire;
Comme il doit mépriſer les préſens, la faveur;
Et comme il doit, en tout, montrer de la candeur.

LISIDAN.

Oui, vous avez raiſon; mais, au tems où nous ſommes,

On est forcé d'agir comme les autres hommes.

FLORAME.

Oh ! sans doute. On vous a causé bien des tourmens;
Car vous avez plaidé dans plusieurs Parlemens.

LISIDAN.

Ma foi, jamais procès n'a donné plus de peines,
De Grenoble à Paris, & de Paris à Rennes :
Mais c'en est fait.

FLORAME.

Oui; mais je vous tiens fort heureux
D'avoir pu rencontrer des amis en ces lieux.

LISIDAN.

J'en dois une partie aux soins d'un galant homme
De Nante.

FLORAME.

De Nante ?

LISIDAN.

Oui, de Nante.

FLORAME.

Et l'on le nomme ?

LISIDAN.

Sbroct.

FLORAME.

Sbroct

LISIDAN.

Oui. Pourquoi donc ?

FLORAME.

Est-il de vos amis ?

LISIDAN.

Au-moins, de m'en flatter je crois qu'il m'eſt permis;
Il me l'a témoigné de toutes les manieres :
Sa bourſe, ſa faveur, ſes amis, ſes prieres
Ne m'ont jamais manqué, quand j'en ai....

FLORAME.

C'eſt aſſez.
Eſt-ce depuis long-tems que vous le connoiſſez?

LISIDAN.

Depuis cinq ou ſix mois, un frere d'alliance,
Que j'ai dans ce pays, m'en donna connoiſſance.

FLORAME.

Connoiſſez-vous Géraſte?

LISIDAN.

Oui; c'eſt ſon neveu.

FLORAME.

Bon.

LISIDAN.

Mais pourquoi?

FLORAME.

Savez-vous qu'il ſe marie?

LISIDAN.

Non.

FLORAME.

Sachez que ce Géraſte épouſe enfin ma niece.

LISIDAN.

En quel lieu?

FLORAME.

Dans Paris.

LISIDAN.

Quelle eſt-elle ?

FLORAME.

Lucrece.

LISIDAN.

Je ne la connois point. Mais eſt-il à Paris,
Ce Géraſte ?

FLORAME.

Oui.

LISIDAN.

Ma foi, vous me rendez ſurpris :
S'il eſt vrai, faites donc qu'au plutôt je le voie.

FLORAME.

Vraiment, je prétends bien vous donner cette joie,
Et que vous nous tiriez d'un trouble aſſez fâcheux ;
Car, au lieu d'un Géraſte, il s'en préſente deux :
Jugez quel embarras....

LISIDAN.

C'eſt quelque fourberie :
Je ſaurai démêler cette ſupercherie ;
Et je veux, devant vous, pouſſer le fourbe à bout.
Sachons....

FLORAME.

Allons chez moi ; là, je vous dirai tout.

LISIDAN.

Allons ; car, en ce lieu, l'on eſt mal à ſon aiſe.

FLORAME.

J'entends des gens, allons.

SCENE II.

ARISTE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

Mais, qu'il ne vous déplaise, Monsieur....

ARISTE.

A mon dessein cesse de résister.

PHILIPIN.

Par votre empressement, vous allez tout gâter.
Quoi! courir chez Lucrece, en avoir la pensée,
Sans savoir de quel biais la chose s'est passée,
C'est être, à mon avis, un homme peu sensé.
Possible, en ce moment, que tout est renversé;
Ou bien que, ce Géraste ayant tout dit au pere,
Lucrece a su d'abord raccommoder l'affaire:
Vous devez être instruit de cet événement,
Ou vous passeriez là pour un franc Allemand,
Ou pour un homme soul, qui, sortant de débauche,
Quand on lui parle à droit, répond souvent à gauche.

ARISTE.

Il est vrai.

PHILIPIN.

Sans doute, ...

ARISTE.

Oui.

PHILIPIN.

Car....

ARISTE.

Fort bien.

PHILIPIN.

Plaît-il?

ARISTE.

Quoi?

PHILIPIN.

Donc, en vous conseillant, vous vous raillez de moi?
Quand Gérafte, parlant fur la mort de fon pere,
Vous a presque, tantôt, obligé de vous taire,
Vous étiez, pour le moins, à demi confondu:
Je fais qu'effrontément vous avez répondu,
Que, pour vous, le hazard s'eft rencontré propice;
Il n'eft pas toujours fûr qu'ainfi l'on réuffiffe.
Laiffez, laiffez, morblèu, naître l'occafion,
Et ne vous jettez point dans la confufion:
Autrement....

ARISTE.

Tu dis vrai.

PHILIPIN.

Quoi! me railler encore?
Morbleu! je fuis, Monfieur, une bonne pécore,
De tant me fatiguer à donner des avis
Qu'on écoute fi mal, qui font fi peu fuivis!
A me taire à-préfent je faurai me contraindre.

ARISTE.

Pourquoi?

PHILIPIN.

Pour rien.

ARISTE.

Dis-moi, de quoi peux-tu te plaindre ?
Je fais ce que tu veux.

PHILIPIN.

Tout de bon ?

ARISTE.

Tout de bon.

PHILIPIN.

A vos bontés, Monsieur, je demande pardon ;
Je ne le croyois pas.

ARISTE.

Tu vois comme on s'abuse.
Mais vas-t-en chez Lucrece ; invente quelque ruse,
Pour parler à Florence, ou bien....

PHILIPIN.

Je vous entends ;
C'est-à-dire, en deux mots, de bien prendre mon tems.



SCENE III.

FLORENCE, ARISTE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

MAis la voici qui vient, pour vous ôter de peine.

FLORENCE, *à Ariste.*

J'allois chez vous, Monsieur.

ARISTE, *à Florence.*

Quelle affaire t'y mene?

FLORENCE.

Pour vous faire savoir comme tout s'est passé.

ARISTE.

Dis-moi donc promptement.

FLORENCE.

Que vous êtes pressé!
Entrez, vous le pourrez apprendre de Lucrece;
Elle est seule.

ARISTE, *la caressant.*

Ma chere....

FLORENCE.

Ah! treve de caresse:
Entrez.

ARISTE.

Anselme....

FLORENCE.

Anſelme eſt dans ſon cabinet,
Qui dort, ou qui travaille après quelque ſonnet.

ARISTE.

Quoi donc! il fait des vers?

FLORENCE.

Oui, c'eſt-là ſa marotte:
Comme beaucoup de gens, là-deſſus il radote.
Entrez.

SCENE IV.

FLORENCE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *arrêtant Florence, & la careſſant.*

TU m'aimes?

FLORENCE.

Oui.

PHILIPIN.

Comment?

FLORENCE.

De tout mon cœur.

PHILIPIN.

Par quelque choſe, au moins, prouve-moi ton ardeur.

FLORENCE.

Par où? dis.

PHILIPIN.

Baiſe-moi.

FLORENCE.

Tu ris?

PHILIPIN.

Point.

FLORENCE.

Dans la rue!

Voudrois-tu que je fiſſe une telle bévue?

SCENE V.

ANSELME, PHILIPIN, FLORENCE.

ANSELME, *ſortant de ſa maiſon, à part.*

PRENONS l'occaſion de ſonder ce Valet.

(*à Florence.*)

Que fais-tu dans la rue? as-tu quelque ſecret?...

FLORENCE.

Non, Monſieur.

ANSELME.

Rentre donc; ta Maîtreſſe t'appelle.

FLORENCE.

J'y cours.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

PHILIPIN, ANSELME.

PHILIPIN *va pour suivre Florence.*

ANSELME *l'appelle.*

Toi, viens ici. Dis-moi quelque nouvelle
De Sbroct.

PHILIPIN, *à part.*

(*haut.*)

Peste! Monsieur, il est assez gaillard;
Sans sa goutte, il seroit un jeune escarbillard.

ANSELME.

Est-il de bonne humeur?

PHILIPIN.

Il est toujours lui-même;
Hors sa goutte, s'entend. Ah! Monsieur, qu'il vous aime!

ANSELME.

Je le sais. Est-il gras?

PHILIPIN.

Il est assez joufflu.

ANSELME.

Est-il bien gros?

PHILIPIN.

Il est.... comme vous l'avez vû.

ANSELME.

Il peut être changé, depuis vingt ans.

PHILIPIN.

Sans doute;

Mais quand on voit les gens ſouvent....

ANSELME.

J'entends.

PHILIPIN.

Sa goutte...

ANSELME.

Je voudrois bien le voir.

PHILIPIN.

Il en dit tout autant.

ANSELME.

Avant que de mourir, je le rendrai content.
Penſe-t-il fort à nous ?

PHILIPIN.

Il en parle ſans ceſſe :
On n'entend que les noms d'Anſelme & de Lucrece;
Il en dit....

ANSELME.

Qu'en dit-il?

PHILIPIN.

Hé! là.... Vous ſavez bien.

ANSELME.

Quoi?

PHILIPIN.

Vous faites, Monſieur, ſon unique entretien.

ANSELME.

Mais encor, qu'en dit-il qui ſoit ſi remarquable ?

PHILIPIN.

Il dit que vous étiez débauché comme un diable ;
Que vous faiſiez des tours enſemble. Hé ?

ANSELME *rit.*

PHILIPIN.

Bon ; j'entends.
Vous avez, autrefois, bien paſſé votre tems.
Que vous vous portez bien ! l'agréable vieilleſſe !

ANSELME.

Ne t'a-t-il point conté de nos traits de jeuneſſe ?

PHILIPIN.

Cent fois il a pris ſoin de m'en entretenir.

ANSELME.

Pour moi, j'ai grand plaiſir à m'en reſſouvenir.
Là, conte-m'en quelqu'un.

PHILIPIN, *bas, à part.*

Que lui ferai-je croire ?
(*haut.*)
Mais il me faut, Monſieur, les remettre en mémoire.

ANSELME.

Vas, vas, je t'aiderai.

PHILIPIN, *à part.*

Que lui dire ?

ANSELME.

Hé ?

PHILIPIN, *haut.*

Monſieur,
Quand ſa goutte le quitte, & qu'il eſt ſans douleur,
Il en dit.... Mais auſſi, quand ſa goutte le preſſe,
Cette chienne de goutte eſt une goutte....

ANSELME.

Ah ! ceſſe
De parler de ſa goutte.

PHILIPIN.

O maudit entretien !

SCENE VII.

FLORENCE, ANSELME, PHILIPIN.

FLORENCE, *à Philipin.*

VIENS parler à ton Maître ; il te demande ; viens.

ANSELME, *à Florence.*

(*à Philipin.*)

Il y va. Mais acheve.

PHILIPIN.

Hé ! je n'y ſerai guere !

(*à Florence, bas.*)

Je reviens à l'inſtant. Tu me tires d'affaire ;

Et m'obliges beaucoup.

FLORENCE, *bas à Philipin.*

Je le fais tout exprès.

SCENE VIII.

ANSELME, *seul.*

Je veux questionner ces Messieurs les Valets ;
Les prendre tour-à-tour, puis les mettre en matiere ;
Et les faire jaser de la bonne maniere.

SCENE IX.

FLORAME, LISIDAN, ANSELME.

FLORAME, *à Lisidan.*

(*à Anselme.*)

Voila votre beau-frere. On vous trouve à propos :
Pourroit-on en secret vous dire quatre mots ?

ANSELME, *à Florame.*

Je suis seul en ce lieu ; la plaisante demande !

FLORAME.

Hé ! ne raillez pas tant, la faute n'est pas grande.
Nous écouterez-vous ?

ANSELME.

Oui-dà, de tout mon cœur.

FLORAME.

Nous venons en ce lieu, pour vous tirer d'erreur.

ANSELME.

Soyez les bien venus.

FLORAME.

Monfieur vient de Bretagne,
Et vous éclaircira.

ANSELME.

Que le Ciel l'accompagne!
Connoîtroit-il Gérafte?

FLORAME.

Oui, fort, & Sbroct auffi.

ANSELME, *à Lifidan.*

Vous pouvez donc, Monfieur, nous tirer de fouci.
Savez-vous la raifon de notre inquiétude?

LISIDAN.

Oui, je fais le fujet de votre incertitude
Touchant le vrai Géraſte.

ANSELME, *montrant Florame.*

Il vous a donc conté?...

LISIDAN, *à Anfelme.*

Oui; mais je viens ici montrer la vérité,
Et confondre l'auteur d'un fi noir artifice.

FLORAME.

On devroit le punir d'un rigoureux fupplice.

LISIDAN.

Pour Sbroct & fon neveu....

ANSELME.

Sont-ils de vos amis ?

LISIDAN.

Pour moi souventes-fois ils se sont entremis ;
Ainsi je ne dois pas souffrir qu'on les affronte.

ANSELME.

De vos soins obligeans je leur rendrai bon compte.

FLORAME, *à Anselme.*

Verrons-nous ces Messieurs ?

ANSELME.

Oui ; l'un d'eux est chez moi ;
Et l'autre....

SCENE X.

GÉRASTE, *dans le fond du théâtre*, FLORAME, LISIDAN, ANSELME.

ANSELME.

Le voici.

LISIDAN.

Mais celui que je vois
Est, sans doute, Géraste.

ANSELME.

Est-il vrai ?

LISIDAN.

C'eſt lui-même ;
D'en douter, c'eſt lui faire une injuſtice extrême.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

(*à Liſidan.*)
Je venois vous chercher.... Liſidan en ce lieu !
Comment va le procès ?
(*Il embraſſe Liſidan.*)

LISIDAN, *à Géraſte.*

Fort bien, graces à Dieu.

GÉRASTE.

J'en ſuis ravi. Sachez que....

LISIDAN.

Je ſais votre affaire ;
Et je viens, tout exprès, débrouiller ce myſtere.
Un autre, m'a-t-on dit, prend votre même nom ;
Je veux pouſſer à bout ce joli compagnon,
Et lui montrer encor....

GÉRASTE.

Je vous ſuis redevable
De tant de ſoins.

LISIDAN.

Ma foi, le trait eſt admirable.

GÉRASTE.

Comment l'avez-vous ſu ?

LISIDAN.

Vous le ſaurez tantôt.

FLORAME.

Pour le fourbe, on devroit l'étriller comme il faut.

LISIDAN.

Il le mérite bien : mais voyons ſon viſage.

ANSELME.

Je m'en vais l'appeller. Géraſte ! Or ſus, je gage
Qu'avecque ſes raiſons il vous étonnera,
Et qu'il vous....

LISIDAN.

Nous verrons comme il s'en tirera :
Faites-le donc venir.

ANSELME, *à ſa porte, appelle.*

Géraſte !



SCENE XI.

ARISTE, LISIDAN, ANSELME, GÉRASTE, FLORAME, PHILIPIN.

ARISTE.

QUI m'appelle ?

ANSELME, *à Ariste.*

C'est moi, pour vous apprendre une grande nouvelle.

ARISTE, *à Anselme.*

Quelle est-elle ?

ANSELME, *l'amenant par le bras.*
(à Lisidan.)
Venez. Le voici.

LISIDAN, *le regardant.*
C'est mon fils.

ANSELME.

Votre fils ?

LISIDAN.

Oui, mon fils.

PHILIPIN, *bas, à part.*
Ah ! voici bien le pis.
Tout est perdu.

ARISTE, *à Lisidan.*
Mon pere....

FLORAME.

Et quoi donc ! c'eſt Ariſte,
Et Philipin auſſi.

PHILIPIN.

Que le Ciel nous aſſiſte !

LISIDAN, *à Ariſte.*

Pourquoi changer de nom, mon fils, & hautement
Vouloir être Géraſte, & nous faire un roman ?
Quel deſſein vous oblige à ces métamorphoſes ?

ARISTE.

J'aurois tort, à-préſent, de déguiſer les choſes.
L'amour à ce deſſein a ſu contribuer ;
J'aime, j'aime Lucrece, il le faut avouer :
Pour l'ôter à Géraſte, & la rendre ma femme,
Je faiſois ce qu'a pu me ſuggérer ma flamme ;
J'ai, pour y réuſſir, employé mon pouvoir :
Mais Lucrece, en un mot, aime trop ſon devoir.
Elle veut m'épouſer ; mais, malgré cette envie,
Pour contenter ſon pere, elle ſe ſacrifie ;
Contre ſes ſentimens, elle prend un époux
Qu'elle ne ſauroit voir ſans ſe mettre en courroux.
Cependant, admirez : dans ce ſort qui l'accable,
Ce que j'ai pu gagner ſur cet objet aimable,
Eſt d'avoir ſeulement, pour payer mon amour,
Différé ſon hymen juſqu'à votre retour.
De mon déguiſement voilà la ſeule cauſe.

LISIDAN, *à Ariſte,*

Qu'eſpérer, ſi ſon pere à tes deſirs s'oppoſe ?

GÉRASTE, *à Ariſte.*

Si bien, à vous ouïr, que Lucrece me hait

ARISTE, *à Géraſte.*

Sans doute.

GÉRASTE.

Il lui faut peindre un homme à son souhait.
Que trouve-t-elle donc à dire à ma figure?

ARISTE.

Vous ne lui plaisez pas.

GÉRASTE.

C'est donc là l'enclouure?

ARISTE.

Oui.

GÉRASTE.

D'un mépris si grand je saurai me venger:
Je la veux épouser, pour la faire enrager.

FLORAME, *à Anselme.*

Hé! vous ne dites rien? quel grand soin vous occupe?
Avouez, maintenant, que vous êtes bien dupe;
Que votre fille, enfin, trop féconde en détours,
Vous en a su donner, pour servir ses amours.

ANSELME.

Il la faut écouter. Lucrece!



SCENE

SCENE XII.

LUCRECE, ANSELME, ARISTE, LISIDAN, GÉRASTE, FLORAME, PHILIPIN, FLORENCE.

LUCRECE, *de dedans la maison.*

Hé bien?

(*elle entre sur la scene.*)

ANSELME, *à Lucrece.*

Ma fille;
Quel désordre aujourd'hui vois-je dans ma famille?
Vous aimez donc Monsieur? &, pour mieux m'attraper,
Par lui, sous un faux nom, vous me laissez tromper!
Vous m'en faites la dupe, & souffrez....

LUCRECE, *à Anselme.*

Moi, mon pere!

ANSELME.

Oseriez-vous encor soutenir le contraire?

ARISTE, *à Lucrece.*

Madame, il n'est plus tems de rien dissimuler;
Mon pere, que voilà, m'a forcé de parler;
J'ai tout dit.

ANSELME.

Là, réponds. Quoi! ton cœur en soupire?

LUCRECE.

J'aime Ariste, il est vrai, puisqu'il faut vous le dire;

Pour ne vous point cacher les choses aujourd'hui,
Je voudrois de bon cœur que je pusse être à lui.
Mais, las ! je sais trop bien que, pour vous satisfaire ;
Je dois prendre Géraste, & suis prête à le faire.
C'est-à-vous, là-dessus, à disposer de moi,
Et voir auquel des deux il faut donner ma foi.

GÉRASTE, *à Lucrece.*

Vous me haïssez donc, Madame la coquette ?
Je ne veux point de vous, c'est une affaire faite.

ANSELME, *à Géraste.*

Quoi donc ! vous....

GÉRASTE, *à Anselme.*

En un mot, c'est un point résolu.
Je vois trop qu'en idée on me feroit cocu.
Que ferois-je du corps, quand Monsieur auroit l'ame ?
Je consens de bon cœur qu'il la prenne pour femme ;
Mais à condition de mander, s'il vous plaît,
A mon cher oncle Sbroct la chose comme elle est.

FLORAME, *à Géraste.*

Votre demande est juste.

GÉRASTE.

Au moins, il me le semble.

ARISTE, *à Lisidan.*

Mon pere...?

LISIDAN, *à Ariste.*

Je consens que le Ciel vous assemble ;
Et donne, pour cela, quatre-vingt mille écus.

ARISTE, *à Anselme.*

Monsieur...?

FLORAME, *à Anſelme.*

Vous devez bien répondre là-deſſus.

ARISTE.

Accordez-moi Lucrece.

ANSELME, *à Ariſte.*

Allez, je vous la donne.

ARISTE.

Pardonnez-nous auſſi, Monſieur.

ANSELME.

Je vous pardonne.

ARISTE.

De bon cœur?

ANSELME.

De bon cœur; & je veux que, demain,
Dans le Temple, à mes yeux, vous lui donniez la main.
Êtes-vous ſatisfait?

ARISTE.

Ah! Monſieur, quelle grace!

LUCRECE, *à Anſelme.*

Souffrez, pour un tel bien, qu'ici je vous embraſſe,
Mon pere, & qu'à vos pieds....

ANSELME, *la relevant.*

Je ne ſuis point fâché;
Et m'en tiens, pour ce coup, quitte à fort bon marché.
Ariſte, de grand cœur, je vous reçois pour gendre.

ARISTE.

Après un tel aveu, je n'ai rien à prétendre.

(*à Lisidan.*)
Mais quel bonheur pour moi vous fait trouver ici?

LISIDAN.

Vas, tantôt, là-dessus, tu seras éclairci.

ANSELME, *à Lisidan.*

Entrons chez moi: venez.

LISIDAN, *faisant des cérémonies.*

Mais....

ANSELME.

Entrez sans scrupule.



SCENE XIII, & derniere.

KERLONTE, LISIDAN, ANSELME, FLORAME, ARISTE, GÉRASTE, PHILIPIN, LUCRECE, FLORENCE.

ANSELME, *voyant Kerlonte.*

(à Kerlonte.)

VOICI l'autre. Monſieur, ſans un grand préambule,
Voilà le vrai Géraſte : il conſent, de bon cœur,
De retourner à Nante, épouſer votre ſœur.

KERLONTE.

Si la choſe eſt ainſi, j'ai fait quelque fortune,
Qu'avec joie, entre nous, je veux rendre commune.

GÉRASTE, *à Kerlonte.*

Il n'eſt rien de plus vrai, je ſuis ce qu'on vous dit :
J'aime, j'aime Irénée, & cela ſeul ſuffit.

KERLONTE.

Meſſieurs, ſur ſa parole, oſerai-je le croire ?
Car....

ANSELME.

Entrez avec nous, on vous dira l'hiſtoire.

PHILIPIN, *tirant ſon Maître.*

Quoi donc ! en ce grand jour, Florence & Philipin,
Quand vous vous ſoulerez, enrageront de faim ?

FLORENCE.

En effet.

ARISTE, *à Philipin.*

Je t'entends.

ANSELME, *à Ariste.*

Que dit-il ?

ARISTE, *à Anselme.*

Pour partage,
Il vous demande aussi Florence en mariage.

ANSELME.

Hé bien, je la lui donne.

LISIDAN.

Et moi, cinq cents écus.

PHILIPIN.

C'est bien peu, pour me mettre au nombre des cocus.

FIN.

LE SOUPÉ
MAL-APPRÊTÉ.
COMÉDIE;

Jouée pour la premiere fois en Juillet 1669.



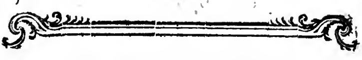
AU LECTEUR.

QUOIQUE cette petite Piece ait été représentée dans un tems peu favorable pour la comédie, elle n'a pas laissé d'avoir un peu de réussite, & d'être applaudie de la plus grande partie de ceux qui l'ont vue sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Quantité de gens, qui sans doute ont été trop favorablement prévenus pour elle, en ont trouvé l'invention particuliere, la conduite assez raisonnable, la versification naturelle, &, sur-tout, purgée de ces basses expressions qui, d'ordinaire, sont remplies de quolibets, ou de ces sales équivoques, capables de donner du dégoût à l'honnête-homme, & de causer de l'indignation au beau Sexe. Après un jugement si avantageux, j'ai cru que je pouvois hazarder sur le papier ce qui n'avoit pas déplu à la représentation. S'il arrive que quelque Lecteur se chagrine de

n'y point rencontrer de ces grands Vers forts & pompeux, je le prie, avant que de me condamner, de considérer que la matiere ne le demande pas; que c'est une Piece d'un Acte, où l'on n'a pas la liberté de s'étendre; & que les Vers qui content naturellement un sujet, ne coûtent pas moins à l'imagination que ceux qui sont remplis de grands mots, & qui souvent, avec toute leur pompe, ne signifient que très-peu de chose. La raison qui fait que ces sortes de Vers ne donnent pas moins de peine à tourner que les autres, est que l'imagination, étant seulement attachée à rendre compte des choses arrivées hors de la vue des Spectateurs, ou à faire naître, ou à débrouiller quelques incidens, ou bien à faire venir quelque Acteur sur la Scene, n'a pas la même chaleur que quand elle est échauffée par le mouvement de quelque passion: en cet état, elle est lente dans ses productions; elle n'est point excitée par les grands sentimens; les idées qui l'occupent ne lui présentent rien d'élevé; au contraire,

elles ſont toutes ſimples, & ne demandent que très-peu de diſcours, & beaucoup de naïveté. J'oſe bien dire que, dans l'*Amant qui ne flatte point*, il y a d'aſſez beaux Vers; mais, comme c'eſt une Comédie de cinq Actes, il ne m'a pas été difficile d'y trouver leur place.

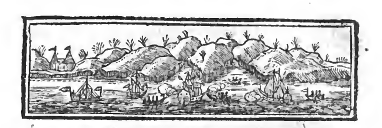




ACTEURS.

VALERE, Amant de Célide.
LISIMON, Ami de Valere.
CÉLIDE.
CIDALISE.
LE FRERE de Célide, Ami de Valere.
DORISE, Suivante de Célide.
LISETTE, Suivante de Cidalise.
PHILIPIN, Valet de Valere.
UN SERGENT.
LE TRAITEUR.

La Scene est à Paris.



LE SOUPÉ MAL-APPRÊTÉ, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

REPOSONS-NOUS un peu : ma foi, je suis bien las ;
Et, pour me rendre ici, j'ai bien perdu des pas.

PHILIPIN.

Parbleu ! vous m'avez bien taillé de la besogne ;
Pour venir au quartier de l'Hôtel de Bourgogne !
Hé ! pourquoi jusqu'ici, du fauxbourg Saint Germain ;
Avoir fait tant de tours & de retours en vain ?
Ma foi, tous ces détours me mettent hors de gamme.

Passer sur le Pont-Neuf, puis au pont Nôtre-Dame;
Se rendre au Châtelet, puis rebrousser chemin;
Gagner, par divers lieux, la rue Saint Martin;
Entrer dans une porte, en sortir tout-à-l'heure;
Plus bas d'un étranger demander la demeure,
Puis passer brusquement au travers d'un tripot;
Et tout cela, Monsieur, sans me dire un seul mot!
Ce qui m'a fait encore avaler des couleuvres,
Est ce long entretien avec tous ces Manœuvres,
Dans ce grand bâtiment où vous êtes entré:
Tout ce qu'ils vous disoient étoit à votre gré;
Car vous y répondiez d'un ton fort amiable.
Quant à moi, cependant, je pestois comme un diable,
De vous voir hautement louer ce grand logis,
Et dire que le Maître étoit de vos amis;
Puis, de ce bâtiment admirant la structure,
Applaudir le Maçon, vanter l'architecture,
Et sortir par derriere, après cet entretien:
Qui diable, à tout cela, pourroit comprendre rien?

VALERE.

Le chemin que j'ai fait est plaisant & bizarre.

PHILIPIN.

Des pas de Philipin vous n'êtes point avare.
Mais ne saurai-je point pourquoi tout ce tracas?
Pourquoi tant de détours?

VALERE.

Quoi! tu ne le sais pas?

PHILIPIN.

Non; je sais seulement que, comme un vrai fantasque,
En de certains momens, vous couriez comme un Basque;
Pour deviner le reste, il faut être sorcier.

VALERE.

Chaque détour étoit pour fuir un créancier :
Ne les as-tu point vus ?

PHILIPIN.

Ah ! non, je vous proteste ;
J'étois, dans ce tracas, embarrassé de reste ;
Je craignois tellement de vous perdre à tous coups ;
Que je n'ai pas levé les yeux de dessus vous.

VALERE.

Jamais, pour un seul jour, je n'en vis tant paroître.

PHILIPIN.

La tricherie, enfin, va toujours à son maître :
Après les avoir fait courir de jour en jour,
Ils vous ont fait aussi courir à votre tour.
En avez-vous tant vu ?

VALERE.

J'en ai vu plus de trente.

PHILIPIN.

La face de ces gens est toujours chagrinante.

VALERE.

L'aspect des créanciers est une vision
Qui nous cause toujours un peu d'émotion :
Il faut, à leur abord, trouver quelque défaite :
J'aime mieux, devant eux faire au plutôt retraite ;
Que de me voir contraint à dire : « Excusez-moi,
» Je vous contenterai, lorsque j'aurai de quoi ;
» Je suis au désespoir de ne le pouvoir faire.
» Dans quelque tems d'ici, je conclus une affaire
» Qui doit me rapporter de quoi vous bien payer ;
» J'aurai soin, aussi-tôt de vous en envoyer ;

PHILIPIN.

Où ?

VALERE.

Chez moi.

PHILIPIN.

Là-dessus, vous pourrez vous tromper ;
Les gens qui sont priés, pourront mâcher à vuide.
Mais à qui ce soupé, s'il vous plaît ?

VALERE.

A Célide.

PHILIPIN.

Bon ! vous vous moquez.

VALERE.

Point ; je te dis vrai.

PHILIPIN.

Bon ! bon !

VALERE.

Quoi ! tu m'en blâmes ?

PHILIPIN.

Point. Oh ! vous avez raison.
Que lui donnerez-vous ? vous lui ferez grand'chere ?

VALERE.

Oui.

PHILIPIN.

Vous deviez aussi prier Monsieur son frere.

VALERE.

Il venoit de sortir.

Sur ce chapitre-là, me tourmentent sans cesse;
Et je crains qu'à la fin, une mauvaise humeur
Ne nous fasse dîner, ou bien souper par cœur.

VALERE.

Qu'ils se donnent du moins un peu de patience.

PHILIPIN.

C'est trop long-tems pour eux conter la même chance;
Ils veulent de l'argent.

SCENE II.

LISIMON, VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *bas.*

Mais voici Lisimon;
Il lui faut emprunter....

VALERE, *bas.*

C'est assez, j'entends.

PHILIPIN, *bas.*

Bon.

LISIMON, *à Valere.*

Je venois te chercher.

VALERE, *à Lisimon.*

Si c'est pour ton service,
Parle-moi franchement; j'agis sans artifice.
As-tu besoin de moi?

VALERE.

Je ne puis pour ce ſoir; car j'attends compagnie.

LISIMON.

Je le ſais: mais Célide eſt ſans cérémonie:
Elle-même m'a dit qu'elle ſoupoit ici,
Et m'a ſollicité de m'y trouver auſſi.
Je t'en viens avertir, de crainte de ſurpriſe:
Elle m'a dit auſſi d'amener Cidaliſe.

PHLIPIN, *à part.*

Courage!

LISIMON.

Qu'en dis-tu?

VALERE.

Je n'en ſuis point fâché.

LISIMON.

Je me ſens aujourd'hui l'humeur d'un débauché:
Je veux me réjouir, pour bannir de mon ame
Un importun chagrin.

VALERE.

Eſt-ce pour quelque Dame?

LISIMON.

Non.

PHILIPIN, *bas à Valere.*

Songez-vous donc...?

VALERE, *bas à Philipin.*
(*à Liſimon.*)

Oui. Mais d'où vient ton chagrin?

LISIMON.

J'ai perdu mon argent.

PHILIPIN, *à part.*

Serviteur au festin;
Il n'est plus question maintenant de demande.

VALERE, *à Lisimon.*

J'en suis fâché. Dis-moi, ta perte est-elle grande?

LISIMON.

Eh!... non; mais j'ai pensé quasi devenir fou;
J'ai perdu, sans gagner, jusques au dernier sou.

PHILIPIN, *à Valere.*

Offrez-en à Monsieur.

LISIMON.

Ah! non; je lui rends graces.

PHILIPIN, *à Lisimon.*

Parlez; Monsieur n'est point de ces gens à grimaces;
Il est franc.

LISIMON.

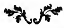
Je le sais. Adieu, jusqu'à ce soir;
Nous viendrons de bonne heure.

VALERE.

Adieu.

PHILIPIN, *faisant la révérence.*

Jusqu'au revoir.



SCENE III.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE, *regardant Philipin qui ne branle pas.*

Hé bien! veux-tu songer à me sortir d'affaire?

PHILIPIN.

Moi, Monsieur?

VALERE.

Oui.

PHILIPIN.

Parbleu! je ne saurois qu'y faire;
Car j'ai de mon adresse épuisé tout le fond.

VALERE.

Tu veux donc qu'aujourd'hui je reçoive un affront?
Et que Célide encor, pour cette bagatelle,
Durant un mois entier, me gronde & me querelle?
Car tu sais que souvent son esprit emporté
Se cabre, pour un rien, jusqu'à l'extrémité.
Mais au moins, là-dessus, réponds-moi quelque chose.

PHILIPIN.

De tout cela, Monsieur, je ne suis point la cause;
Je voudrois, de bon cœur, pouvoir vous soulager.

VALERE.

Tu me soulageras, en cherchant à manger.

PHILIPIN.

C'est tems perdu, Monsieur; le monde est inflexible;

VALERE.

Mais, pour me contenter, fais au moins ton possible.

PHILIPIN.

Venez avecque moi, vous verrez si je ments;
Et je veux, de grand cœur, souffrir mille tourmens;
Si ce que je vous dis se trouve une chimere.

VALERE.

Mais que dire à Célide, & comment s'en défaire?

PHILIPIN.

Feignez d'être malade, & mettez-vous au lit.

VALERE.

En cette occasion, tu manques bien d'esprit.
Ils viendront pour savoir quelle est ma maladie;
Et faire, par leurs soins que l'on y remédie;
Puis, me trouvant sans fievre, & sans aucun danger;
Au soupé, de nouveau, ce seroit m'engager;
Outre qu'à déguiser je suis fort mal-habile.

PHILIPIN.

De feindre quelque mal il n'est pas difficile.

VALERE.

Non; mais de feindre ainsi, c'est l'emploi d'un faquin.

PHILIPIN.

Morbleu! faites venir un fameux Médecin;
Après, laissez-le faire: aidez au stratagême,
Il vous rendra malade, en dépit de vous-même;
Avecque la saignée il en aura raison.

VALERE.

Tu sais que je la crains bien plus que le poison.

PHILIPIN.

PHILIPIN.

D'accord. Si vous feigniez de vous être allé battre,
Je m'en irois chez eux faire le diable à quatre,
Dirois qu'un inconnu vous a fait un appel.

VALERE.

Un homme comme moi pourroit feindre un duel?
Il y va de ma gloire; &, d'ailleurs, cette feinte
Causeroit à Célide une sensible atteinte;
L'amour qu'elle a pour moi pourroit l'inquiéter.

PHILIPIN.

Bon! bon! continuez, vous allez tout gâter.
Je vois bien, vous voulez être homme de parole;
Ce desir est fort beau, quand on a la pistole;
Mais il ne sert de rien, alors qu'on ne l'a pas.

VALERE.

Si faut-il, cependant, me tirer d'embarras.

PHILIPIN.

Oh! pour vous en tirer, il faudroit des miracles:
Vous-même à mes conseils vous mettez des obstacles.

VALERE.

Point; je n'agirai plus que par tes sentimens.

PHILIPIN.

Ne m'embarrassez point par vos raisonnemens.
Allez, laissez-moi faire; il me vient une idée,
Par où je tiens déjà la bécasse bridée.

VALERE, *avec empressement*.

Dis-la-moi.

PHILIPIN

Je n'ai garde.

VALERE.

Hé! pourquoi me cacher...?

PHILIPIN.

Je ne la dirai point: vous avez beau prêcher,
Vous n'en apprendrez rien, qu'après la chose faite.

VALERE.

Mais enfin, si c'étoit quelque sotte défaite...?

PHILIPIN.

Hé! non.

VALERE.

Mais raisonnons....

PHILIPIN.

Ah! ne raisonnons plus;
Ventrebleu! quittez-là vos raisons de bibus.

VALERE.

A tout ce que tu veux il faut donc me soumettre?

PHILIPIN.

Il falloit raisonner avant que de promettre,
Et ne pas, sans biscuit, s'embarquer follement.
Morbleu! de quoi vous sert votre grand jugement?
Laissez-moi seul.

VALERE.

Pourtant....

PHILIPIN.

Hé! laissez-moi, vous dis-je;
Votre discours, ici, m'importune & m'afflige.
Rentrez.

VALERE.

Je ne veux pas....

PHILIPIN, *allant au fond du Théâtre.*

Oh ! pour moi, je vous fuis.

VALERE.

Rentrons ; il faut souffrir, en l'état où je suis.

SCENE IV.

PHILIPIN, *seul.*

OR çà, voyons un peu si ce que je projette
Peut être apparemment une honnête défaite.
(*Après avoir un peu rêvé.*)
Oui ; rien, selon mon sens, n'est mieux imaginé ;
Et, sans cela, mon Maître alloit être berné.
Ah ! qu'un Valet d'esprit est une belle chose !
Il sait répondre juste à ce qu'on lui propose ;
Et, si pour quelqu'affaire il faut un prompt secours,
Dans les occasions on le trouve toujours.
Quelque jour, à mon tour, je prétends être Maître ;
Mais je veux un Valet qui sache se connoître :
Il ne coûte pas plus d'avoir un bon cheval,
Que d'avoir à nourrir un méchant animal.
Si mon Maître, après tout, dedans cette occurrence,
Eût eu quelque Valet de peu d'intelligence,
Où diable en seroit-il en cette extrémité ?
(*Branlant la tête.*)
Ma foi... Mais achevons ce que j'ai projetté.
(*Il frappe à la porte de Célide.*)



SCENE V.

DORISE, PHILIPIN.

DORISE, *ouvrant.*

AH! c'est toi? Que veux-tu?

PHILIPIN.

Parler à ta Maitresse.

DORISE.

A Célide?

PHILIPIN.

A qui donc?

DORISE.

Est-ce affaire qui presse?

PHILIPIN.

Hé! non pas.

DORISE.

Voudrois-tu m'apprendre ce que c'est?

PHILIPIN.

Oui; tu sais que toujours je fais ce qui te plait.

DORISE.

Dis-le donc promptement; Célide va descendre.

PHILIPIN.

Je viens lui demander l'heure qu'on doit l'attendre,
Afin qu'à point nommé le soupé soit tout prêt;
Car mon Maître, vois-tu! fait un fort grand apprêt.

DORISE.

Tant mieux; car, vois-tu bien! le grand festin me touche;

PHILIPIN.

Peste! à ce mot de grand, l'eau te vient à la bouche.

DORISE.

Il est vrai.

PHILIPIN.

C'est assez.

DORISE.

Cela me satisfait:
J'aime qu'on ait grand air à tout ce que l'on fait;
J'ai le goût bon.

PHILIPIN.

J'entends; quoi que tu te proposes;
Ton esprit, en tous lieux, est pour les grandes choses.
M'aimes-tu grandement? Expliquons-nous enfin.

DORISE.

Silence sur l'amour, & parlons du festin.

PHILIPIN.

Le soupé sera beau.

DORISE.

Vois-tu! je te déclare
Qu'à souper comme il faut, aussi je me prépare.
Sur-tout, que nous ayons quelque vin de liqueur.

PHILIPIN.

Oui.

DORISE.

Fais faire un ragoût qui nous touche le cœur;

L'entremets fin, la bisque où le ris de veau nage;
Et je t'en aimerai quatre fois davantage.

PHILIPIN.

Si bien que ton amour est un amour gourmand;
Et, sans tous ces ragoûts, serviteur à l'amant.

DORISE.

Point d'amour, sans cela.

PHILIPIN.

Sans daube, entremets, bisque,
A t'entendre parler, notre amour court grand risque.

DORISE, *le caressant.*

Ce n'est pas qu'après tout, je n'aime tes appas.

PHILIPIN.

Après tout? J'entends bien; même après le repas.

DORISE.

Tu vas te chagriner, pour un mot de gogaille?

PHILIPIN.

Point.

DORISE.

Je t'aime toujours.

PHILIPIN.

Oui-dà! vaille que vaille.

DORISE.

J'entends Célide, paix.

PHILIPIN.

J'espere qu'à la fin...

SCENE VI.

CÉLIDE, DORISE, PHILIPIN.

CÉLIDE.

DORISE, que fais-tu ?

DORISE.

Je parle à Philipin.

CÉLIDE.

Que veut-il ?

DORISE.

Pour fouper, il vient prendre votre heure.

CÉLIDE, *à Philipin.*

T'envoye-t-on exprès ?

PHILIPIN, *à Célide.*

Oui, Madame, ou je meure.

CÉLIDE.

Pour m'y rendre au plutôt, je ferai mon pouvoir.
N'as-tu rien davantage à me faire favoir ?

PHILIPIN.

Non ; mais fi j'ofois....

CÉLIDE.

Quoi ?

PHILIPIN *branle la tête.*

DORISE, *à Philipin.*

Pourquoi branler la tête ?
Parle-nous franchement, & ne fais point la bête.

PHILIPIN, *à Dorise.*

Hé! ce n'eſt rien.

DORISE.

Pourtant tu me parois fâché.
Ton Maître, pour quelque autre, a-t-il le cœur touché ?
Dis.

PHILIPIN.

Ah! non, je t'aſſure.

CÉLIDE, *à Philipin.*

Hé bien! je t'en veux croire;
Mais d'où vient cette humeur & ſi ſombre & ſi noire ?

PHILIPIN, *à Célide.*

Votre ſeul intérêt me cauſe cette humeur;
Et la choſe, en un mot, regarde votre honneur.

CÉLIDE.

Mon honneur!

PHILIPIN.

Oui.

CÉLIDE.

Comment? dis.

DORISE.

Cela ne peut être.
Là, dis donc.

PHILIPIN.

Je crains trop qu'on le diſe à mon Maître.

CÉLIDE.

Dis, n'aye aucune peur.

PHILIPIN.

Me le promettez-vous ?

CÉLIDE.

Oui.

PHILIPIN.

Je ne puis souffrir que vous veniez chez nous,
Franchement.

CÉLIDE.

Hé ! pourquoi ?

PHILIPIN,

C'est que chacun en cause.

DORISE.

Si ce n'est que cela, c'est vraiment peu de chose.

PHILIPIN.

L'autre jour, un voisin qui vous en vit sortir,
Lâcha mille propos d'aimer, de divertir ;
Bref, pour vous couper court, il me dit cent sottises,
Là-dessus, aussi-tôt, nous en vînmes aux prises,
Et je finis la chose avec cent coups de poing.

CÉLIDE.

Après ce que tu dis, je n'y retourne point.

DORISE, *à Célide.*

Nous n'irons pas souper ?

CÉLIDE, *à Dorise.*

Non.

DORISE.

Pourquoi non, Madame ?

CÉLIDE.

Veux-tu que derechef un coquin me diffame?

DORISE.

Son Maître vous attend avec de grands apprêts.

CÉLIDE.

Son Maître, là-dessus, prend peu mes intérêts;
Devroit-il m'inviter d'aller à sa demeure,
Après?...

PHILIPIN.

Il n'en fait rien, Madame, ou que je meure.
Peste! s'il le savoit, ses voisins médisans
Dans peu, sur mon honneur, passeroient mal le tems.

CÉLIDE, *à Philipin.*

Il feroit ce qu'il doit.

PHILIPIN.

Oh! Madame, sans doute;
Là-dessus, il est homme à tout mettre en déroute.
J'ai toujours craint depuis, que vous vinssiez chez nous;
De peur qu'un de ces gens ne vous mît en courroux;
Que, vous voyant entrer, leur médisante langue
Ne vous fit, en passant, quelque sotte harangue;
Que mon Maître, à la fin, venant à tout savoir,
D'abord, pour vous venger, n'écoutât son devoir.
En ces occasions l'on frappe, l'on assomme;
Et pour moins, bien souvent, il arrive mort d'homme.

CÉLIDE.

Pour moi, je ne veux pas causer un tel malheur.

DORISE, *à Philipin.*

Je te tiens là-dessus un aussi grand hableur....

CÉLIDE.

Enfin je n'irai point, la chose est résolue.

DORISE.

Puisqu'ainsi, par raison, cette affaire est conclue;
Qu'il fasse donc chez nous apporter le soupé.

CÉLIDE.

D'accord.

PHILIPIN, *à part.*

C'est à ce coup que je suis attrapé.

DORISE.

Par-là, vous évitez toute la médisance;
Et vous ferez la chose avecque bienséance.

CÉLIDE, *après avoir rêvé.*

Je ne veux point souper; qu'on ne l'apporte pas.

DORISE.

D'où vient?

CÉLIDE.

Cela feroit un trop grand embarras.

DORISE.

Mais rien n'est plus aisé.

CÉLIDE.

Mais je n'en veux rien faire;
Cesse de m'en parler.

DORISE.

Mais que dira Valere?
De toutes les façons, c'est trop le mépriser.
Quel prétexte aurez-vous pour vous en excuser?
Encor doit-on trouver une défaite honnête.

CÉLIDE.

Je feindrai, pour excuse, un fort grand mal de tête.

DORISE.

Ce mal, à mon avis, viendra fort brusquement.

PHILIPIN.

Ce mal assez souvent survient en un moment;
C'est, à mon sentiment, une valable excuse :
Puis, je prendrai le soin d'appuyer cette ruse.

CÉLIDE, *à Philipin.*

Songe bien...

PHILIPIN.

Là-dessus, mettez-vous en repos.

DORISE, *à part.*

Je voudrois de bon cœur qu'on te brisât les os.

PHILIPIN, *à Célide.*

Mais, au moins, le secret?

CÉLIDE.

Vas, que rien ne t'alarme.

PHILIPIN.

Car j'aurois à souffrir un étrange vacarme.

CÉLIDE.

Hé! mon Dieu! là-dessus, n'aye point de souci.

PHILIPIN.

Scit. Adieu donc.

CÉLIDE.

Adieu.

PHILIPIN, *à part.*

La chose a réussi ;
Mon Maître est dégagé par cette fourberie.

SCENE VII.

CÉLIDE, DORISE.

CÉLIDE.

DORISE, qu'en crois-tu ?

DORISE.

Ce n'est que menterie,
Qu'un conte assurément qu'il a fait à plaisir.
Que de m'en éclaircir, j'aurois un grand desir !

CÉLIDE.

Je pense que Valere a part au stratagême.

DORISE.

Tout de bon ?

CÉLIDE.

Tout de bon.

DORISE, *après avoir un peu rêvé.*

Je le pense de même.
Philipin, de son chef, s'iroit-il ingérer
De rompre une partie & de vous censurer ?

CÉLIDE.

Le Maître & le Valet ont tramé cette piece ;
Mais je veux découvrir pourquoi cette finesse :

Je ne puis y penser sans me mettre en courroux;
Je sens naître en mon cœur des sentimens jaloux.
J'ai sujet maintenant de douter de Valere;
Ce procédé, vois-tu! cache quelque mystere.

DORISE.

Mais Valere vous aime.

CÉLIDE.

Hé! mon dieu! que sait-on?

DORISE.

Qui pourroit-il aimer?

CÉLIDE.

Tu sais que Lisimon
Y doit souper, ce soir, avecque Cidalise.

DORISE.

Valere, de l'aimer, feroit-il la sottise?

CÉLIDE.

Dorise, on doit tout craindre, alors qu'on aime bien.

DORISE.

Oui, vous avez raison, & je ne dis plus rien.
Cidalise est jolie & souffre la fleurette,
Et paroît être fille à faire une amourette.

CÉLIDE.

Pour me guérir l'esprit, j'y veux aller souper.

DORISE.

Ma foi, par ce moyen, on les peut attraper,
Observer leur grimace, étudier leur geste....
Allons-y seulement, je me charge du reste.

CÉLIDE.

Je crois qu'en me voyant, ils feront bien furpris.

DORISE.

Ah! que je vais tantôt pénétrer leurs efprits,
Lire jufqu'en leurs cœurs, voir jufqu'au fond de l'ame,
Découvrir leurs fecrets! Mais allons-y, Madame;
Je veux de Cidalife, afin de tout favoir,
Prendre à part la Suivante, & faire mon devoir.

CÉLIDE.

Aime-t-elle à jafer?

DORISE.

C'eft fon vice ordinaire;
Sur fon chapitre même elle a peine à fe taire.
Elle eft de ces efprits qui, fans confidérer,
Se plaifent à parler, médire & déchirer:
Quand l'occafion s'offre, ils n'épargnent perfonne;
Ils paffent par leur langue & la belle & la bonne;
L'honneur, le bien, le mal, tout fe confond chez eux;
Et qui s'en fauve enfin, n'eft pas trop malheureux.

CÉLIDE.

Ces efprits font fouvent des fottifes extrêmes.

DORISE.

Ils parlent du prochain, ou bien parlent d'eux-mêmes;
Jamais fur leurs difcours nulle réflexion....



SCENE VIII.

LISETTE, CÉLIDE, DORISE.

CÉLIDE, *à Dorise, montrant Lisette.*

LA voici.

DORISE, *à Célide.*

Bon.

CÉLIDE.

Sers-toi de cette occasion.

DORISE.

Laissez-nous seulement, c'est une affaire faite.

CÉLIDE, *à Lisette.*

Que vois-je ? Ah ! c'est donc toi ? Qui t'amene, Lisette ?

LISETTE, *à Célide.*

Je viens vous avertir que Madame, ce soir,
Va souper chez Valere, & prétend vous y voir.

CÉLIDE.

Lisimon, de ma part, l'en a sollicitée ?

LISETTE.

Au moins, de cet honneur Madame s'est flattée.

CÉLIDE.

L'honneur en est pour moi ; mais, Lisette, dis-lui
(*à Dorise.*)
Qu'elle y soit de bonne heure. Adieu. Viens.

DORISE, *à Célide.*

Je vous suis ;
Madame.

SCENE IX.

DORISE, LISETTE.

DORISE.

Hé-bien, Lisette ?

LISETTE.

Ah ! Dorise, j'espere
Que ce soir, à soupé, nous ferons bonne chere.
N'est-ce pas ta pensée ?

DORISE.

Il n'en faut point douter.

LISETTE.

Valere est délicat, & sait fort bien traiter.

DORISE.

Sans doute.

LISETTE.

Je l'estime, & j'aime sa franchise.

DORISE.

Il a souvent, je crois, régalé Cidalise.

LISETTE.

Non pas ; mais l'autre jour il fit, en *in-promptû*,
Un merveilleux repas, qu'il nommoit *ambigu* ;
Rien n'étoit plus galant.... Enfin j'aime Valere ;

Et, dans tout ce qu'il fait, il a l'heur de me plaire.

DORISE.

Plaît-il à ta Maitreſſe autant comme il te plaît ?

LISETTE.

Pour moi, ſur l'amitié, je ne ſais ce qu'elle eſt;
Je n'en puis que juger. Ma foi, hors elle-même,
Elle auroit de la peine à dire ce qu'elle aime.

DORISE.

Chacun croit cependant qu'elle aime Liſimon.

LISETTE.

Et moi, je n'en crois rien.

DORISE.

Tout de bon ?

LISETTE.

Tout de bon.

DORISE.

Mais dis-m'en la raiſon.

LISETTE.

Elle s'eſt mis en tête
Que ſa beauté doit faire une illuſtre conquête;
Que l'époux qu'elle aura doit être grand Seigneur.

DORISE.

S'il eſt vrai, Liſimon lui touche peu le cœur.

LISETTE.

Certain fou, qui des gens dit la bonne aventure,
Lui fait de ſa fortune une heureuſe peinture;
Elle l'écoute enfin, & donne là-dedans.
Je voudrois, de ce fou, pouvoir caſſer les dents.

DORISE.

Il faut que ta Maitresse ait l'ame bien crédule,
Pour croire aux sots discours d'un devin ridicule.

LISETTE.

Elle n'est pas l'unique ; & j'en sais plus d'un cent
Qui, sur ses pronostics, en croyent bien autant.
Ce fou, par jour, au moins en dupe une douzaine :
D'aller en son logis, ces sottes ont la peine ;
Et, comme homme important, se faisant rechercher,
Impose à leurs museaux la loi de se cacher ;
Et, de son grand savoir, faisant valoir la dose,
Débite effrontément, pour beaucoup, peu de chose.

DORISE.

Mais quand on est chez lui, dis-moi ce qu'on y fait.

LISETTE.

Seul à seul il les mene en un grand cabinet :
Elles montrent leur main, pour la Chiromancie,
Puis ensuite leur pied, pour la Pédomancie.
Quand, sur ces deux endroits, le fourbe a bien prêché,
Il conclud qu'aux tettons certain signe est caché ;
Que plus haut, ou plus bas, fait grande différence ;
Qu'il ne peut, sans les voir, tirer de conséquence.
Bref il trouve à parler sur l'un & l'autre bout ;
Et, si l'on le croyoit, le drôle verroit tout.

DORISE.

As-tu passé, dis-moi, par les mains de cet homme ?

LISETTE.

Qui ? moi ! J'aimerois mieux aller, pieds nuds, à Rome.

DORISE.

Tu n'es pas peu savante, & je présume bien....

LISETTE.

Je te jure, ma foi, qu'il n'en fut jamais rien.

DORISE.

Mais tu sais le détail de chaque circonstance ?

LISETTE.

Ma Maitresse dix fois m'en a fait confidence.

DORISE.

On devroit bien punir ces sortes de faquins.

LISETTE.

Mille coups fieroient bien à ces fieffés coquins.
Adieu, jusqu'à tantôt; nous dirons autre chose.

DORISE.

Adieu, Lisette, adieu.

LISETTE.

Mais, au moins, bouche close.

SCENE X.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

Hé bien ? que dites-vous de mon invention ?
Ne répond-elle pas à votre intention ?

VALERE.

A ne te point mentir, je la trouve admirable,
Pourvu qu'envers les gens je ne sois point blâmable.

PHILIPIN.

Du côté de Célide on ne peut vous blâmer ;
Et du reste, Monsieur, l'on doit peu s'informer.

VALERE.

Vas dire à Lisimon, qu'il mande à Cidalise
Que, pour une autre fois, la partie est remise ;
Que Célide est malade.

PHILIPIN, *s'en allant.*

Oui, j'y vais de ce pas.

VALERE, *l'arrêtant.*

Fais-lui mes complimens.

PHILIPIN.

Je n'y manquerai pas.

VALERE.

Dis-lui bien que....

PHILIPIN.

Mon Dieu ! j'ai de l'intelligence.
Avouez que, sans moi, votre haute imprudence
Alloit de bien des gens vous faire bafouer.

VALERE.

Sans toi, j'étois tondu, je le dois avouer.
J'aurois reçu, sans doute, un affront effroyable.

PHILIPIN.

Un Valet de bon sens est un meuble impayable ;
Et ce bon sens, sur-tout, se rencontre chez moi.

VALERE.

On ne peut trop payer un Valet comme toi.
Mais laissons ces propos, & cours où je t'envoie.

PHILIPIN, *s'en allant.*

Oh! j'y vais.

SCENE XI.

CÉLIDE, DORISE, VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *à part, appercevant Célide.*

Mais que vois-je? Ah! voici rabat-joie!

VALERE, *surpris de voir Célide.*

Ah! Madame, c'est vous? Philipin m'avoit dit....

PHILIPIN.

J'ai dit la vérité.

DORISE, *bas à Célide.*

Comme il est interdit!

VALERE.

Il m'avoit assuré qu'une forte migraine....

CÉLIDE, *à Valere.*

Il vous avoit dit vrai; que rien ne vous surprenne:
Elle est diminuée; &, pour la divertir,
J'ai jugé qu'il étoit à propos de sortir,
De chercher compagnie, & fuir la solitude.

VALERE.

Vous me causez, par-là, beaucoup d'inquiétude:
J'étois de votre mal si fort persuadé,
Que, sur ce qu'il m'a dit, j'ai tout contremandé.

(*à Philipin.*)
N'eſt-il pas vrai ? parle.

PHILIPIN.

Oui.

DORISE, *bas à Célide.*

Madame, il vous déguiſe.

CÉLIDE, *à Valere.*

Vous aviez Liſimon, avecque Cidaliſe.

VALERE.

Par votre ordre, il eſt vrai que je les attendois ;
Mais, vous ne venant point, je les contremandois.

CÉLIDE.

Un plat nous ſuffira, ſans tant ſe mettre en peine.

VALERE.

Mais s'ils viennent, Madame,...?

CÉLIDE.

Ah ! que rien ne vous gêne !

VALERE.

Un pareil traitement eſt un peu familier.

CÉLIDE.

Hé bien ! à tout cela l'on peut remédier ;
Commandez....

VALERE.

S'il vous plaît, remettons la partie ;
Rien n'étant préparé....

CÉLIDE.

Sans plus de repartie,

Qu'on ait ce qu'on pourra, je veux ſouper ici.

VALERE.

Mais j'ai honte ....

CÉLIDE.

Hé ! mon Dieu ! n'ayez aucun ſouci.

VALERE.

Faire un méchant repas, eſt choſe aſſez fâcheuſe.

CÉLIDE.

Ordonnez ſeulement.

PHILIPIN, *à part.*

L'incommode ſoupeuſe !

VALERE, *à Philipin.*

Vas donc, puiſqu'il lui plaît, nous chercher un morceau.

PHILIPIN.

On vous fera, Madame, un fort méchant cadeau.
Voyez-vous ! je ſuis franc, autant qu'on le peut être ;
Vous feriez, remettant, grand plaiſir à mon Maître ;
Car....



SCENE

SCENE XII.

LISIMON, CIDALISE, VALERE, CÉLIDE, DORISE, PHILIPIN.

VALERE.

VOICI Cidalise avecque Lisimon.

CIDALISE, *embrassant Célide.*

Je viens souper ici.

PHILIPIN, *à part.*

Peste de la guenon !

CIDALISE.

C'est par votre ordre, au moins.

CÉLIDE.

Je vous suis obligée.

CIDALISE.

On m'attendoit ailleurs, je me suis dégagée;
Pour avoir le plaisir de souper avec vous.

CÉLIDE.

Ce soin à mon égard est obligeant & doux.

CIDALISE.

Je me sens, de vous plaire, une ardeur sans égale.

LISIMON.

Laissons les complimens, passons dans l'autre salle;

Vous y pourrez jouer, attendant le soupé.

PHILIPIN, *à part.*

Ils attendront long-tems, ou je suis fort trompé.

CIDALISE.

J'ai fort grand appétit.

VALERE, *entrant avec elles.*

Vous aurez peu de chose;
Le soupé sera maigre, & Madame en est cause.

SCENE XIII.

PHILIPIN, *seul.*

Et bien plus maigre encor qu'ils ne s'attendent pas;
Ils n'ont fait, de leur vie, un si léger repas.
Mais que prétend mon Maître? il entre, sans rien dire;
Il a fait la folie; hé! morbleu, qu'il s'en tire;
Je suis un plaisant fat, de m'en inquiéter;
Il ne s'en émeut pas, pourquoi m'en tourmenter?



SCENE XIV.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

Philipin?

PHILIPIN.

Monſieur.

VALERE.

Dis, que faut-il que je faſſe?

PHILIPIN.

Plus j'y rêve, Monſieur, & plus je m'embarraſſe;
Car tous vos créanciers me traitent d'affronteur.

VALERE.

Quoi! tu ne peux fléchir ce Monſieur le Traiteur?

PHILIPIN.

N'eſpérez rien de lui, ſi ce n'eſt invective:
J'ai même, dès tantôt, fait une tentative;
Et ſa réponſe étoit: « De l'argent, de l'argent;
» Ou, dans peu, tu verras à ta queue un Sergent ».

VALERE.

Que faire de ces gens?

PHILIPIN.

Moi, je ne ſais qu'en faire:
C'eſt à vous d'y ſonger, Monſieur; c'eſt votre affaire.

VALERE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'ils fussent hors d'ici.

PHILIPIN.

Quoi! n'est-ce que cela qui vous met en souci?

VALERE.

Non.

PHILIPIN, *mettant le doigt au front.*

Oh! j'ai, là-dedans, une bonne visée,
Pour les faire sortir; je tiens la chose aisée.
Feignez un grand chagrin, avec un peu d'effroi;
Et du reste, Monsieur, reposez-vous sur moi.

VALERE.

Mais pourquoi feindre ainsi?...

PHILIPIN.

Monsieur, point de conteste;
Moi, j'entre là-dedans, pour achever le reste.

SCENE XV.

VALERE, *seul.*

Que diable va-t-il faire, & quel est son dessein?
Plus je veux y rêver, & plus j'y rêve en vain.
Je ne puis deviner quel est son artifice;
Je crains qu'il ne me rende un fort mauvais office.

SCENE XVI.

VALERE, PHILIPIN, LISIMON, CIDALISE, CÉLIDE, DORISE.

CÉLIDE, *sortant.*

QUOI ! mon frere est blessé ? Philipin, l'as-tu vu ?

PHILIPIN.

Non pas ; mais on le dit.

CÉLIDE.

Et comment l'as-tu su ?

PHILIPIN.

Je viens de le savoir au coin de notre rue.

CÉLIDE.

Mais de qui ? dis.

PHILIPIN.

D'un tas de populace émue.
Oyant nommer son nom, par curiosité,
Pour voir ce que c'étoit, je me suis transporté.
L'un disoit qu'il avoit une grande blessure ;
L'autre plaignoit, d'ailleurs, sa funeste aventure ;
Chacun de son malheur parloit confusément.

CÉLIDE, *à Dorise.*

Ma cape.

PHILIPIN, *à part.*

Bon.

CÉLIDE.

Allons, ma cape promptement.

DORISE *donne à Célide sa cape.*

CÉLIDE, *à Valere.*

Ne m'abandonnez point, en ce malheur extrême.

VALERE, *la prenant par la main.*

Je n'ai garde.

LISIMON, *à Célide.*

Arrêtez ; car le voici lui-même.

SCENE XVII.

LISIMON, VALERE, CÉLIDE, CIDALISE, LE FRERE de Célide, PHILIPIN, DORISE.

CÉLIDE.

MON frere, on nous a dit que vous étiez blessé.

LE FRERE.

Celui qui vous l'a dit, n'est pas trop bien sensé ;
Je n'ai pas, que je sache, eu la moindre querelle.
Mais qui vous a conté cette fausse nouvelle ?

CÉLIDE.

Philipin.

LE FRERE.

Philipin ! Hé ! de qui le sait-il ?

PHILIPIN.

Sans raiſon, bien ſouvent, le peuple a grand babil.
Au coin de nôtre rue, on diſoit, d'aſſurance,
Qu'un coup aſſez fâcheux vous traverſoit la panſe;
On nommoit votre nom, & l'on vous figuroit
De groſſeur, de grandeur, bref, tout comme on vous voit.

LE FRERE.

Du moins, juſqu'à préſent, j'y vois peu d'apparence.

PHILIPIN.

On peut s'être trompé, ſur quelque reſſemblance:
Puis, ne ſavez-vous pas qu'il eſt, ſoir & matin,
Plus d'un âne au marché, qui ſe nomme Martin.

CÉLIDE.

On ne vous a point vû de toute la journée.

LE FRERE.

J'ai paſſé chez Daphné toute la matinée;
Puis à l'Académie, où j'ai long-tems été.

CÉLIDE.

On vous a fait jouer?

LE FRERE.

Oh! non; car j'ai prêté
Mon argent, en entrant.

CÉLIDE.

Ah! la raiſon eſt forte.
Mais, à venir ici, quelle affaire vous porte?

LE FRERE.

On m'a dit, au logis, que vous ſoupiez ici;
Ne pouvant ſouper ſeul, j'y viens ſouper auſſi.

PHILIPIN, *à part.*

Les marchands s'amassant, la foire sera bonne.

VALERE, *aux Convives.*

Entrez là-dedans.

CÉLIDE.

Oui, car il faut qu'il ordonne.

LE FRERE.

Valere, au moins, pour moi, point de mets superflus.

VALERE.

Non.

LE FRERE, *en entrant.*

Car, une autre fois, je n'y reviendrois plus.

SCENE XVIII.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

PHILIPIN ?

PHILIPIN.

Monsieur.

VALERE, *par signes & par gestes, témoigne à Philipin l'humeur qu'il a des gens qui sont chez lui.*

PHILIPIN *lui répond de même.*

VALERE.

Hem ? Quoi donc ! toujours se taire !

PHILIPIN.

Qu'ai-je à dire, Monſieur, quand tout eſt ſi contraire?
D'ailleurs, je vois, morbleu ! mon artifice à bout;
Puis il ſurvient toujours des obſtacles à tout.

VALERE.

Je ſuivrai tes avis, quoi que tu me propoſes;
Pour m'ôter d'embarras, je ferai toutes choſes;
De l'affront que je crains, je me veux garantir.
Cherche, invente un moyen de les faire ſortir.

PHILIPIN.

Attendez, j'en trouve un....

VALERE, *avec empreſſement.*

Dis vîte, je t'écoute.

PHILIPIN.

Mettons le feu céans, ils ſortiront ſans doute;
C'eſt un moyen bien ſûr, & tous iront chez eux.

VALERE.

Il eſt vrai qu'il eſt ſûr; mais il eſt dangereux.

PHILIPIN.

D'accord. Morbleu, voici ma derniere reſſource.
Feignez qu'on vous a pris ce matin votre bourſe;
Et que, chez les Traiteurs n'ayant aucun crédit,
Vous ne pouvez ce ſoir....

VALERE.

Je t'entends, il ſuffit;
L'avis eſt aſſez bon; mais je crains de déplaire,
Et que Célide, enfin, ne ſe mette en colere.

SCENE XIX.

LISETTE, VALERE, PHILIPIN.

LISETTE, *ouvrant la porte.*

MONSIEUR, on vous demande.

PHILIPIN, *bas à Valere.*

Ah! vous voilà gâté.

VALERE, *à Lisette.*

J'y vais.

LISETTE *rentre dans l'appartement.*

SCENE XX.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

QUE dois-je faire, en cette extrémité?
Ah! je vais recevoir un affront effroyable.

PHILIPIN.

Monsieur, s'il ne tenoit qu'à se donner au diable....



SCENE XXI.

LISETTE, VALERE, PHILIPIN.

LISETTE, *revenant.*

MONSIEUR, on me renvoie.

VALERE.

Oh ! je ne puis encor;
Rentrez.

LISETTE *rentre dans l'appartement.*

SCENE XXII.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

M'EN croirez-vous, Monſieur ? prenez l'eſſor,
Sortez.

VALERE.

Je n'oſe.

PHILIPIN.

Enfin, cherchez donc un remede.



SCENE XXIII.

LE TRAITEUR, VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *bas à Valere.*

MAIS voici le Traiteur; faites tant, qu'il vous aide.

LE TRAITEUR.

Monſieur, en peu de mots, il me faut de l'argent;
Ou je vais, tout-à-l'heure, envoyer un Sergent.

VALERE.

Je vous contenterai, n'en ſoyez point en peine:
Mais il vous faut encore attendre la quinzaine;
Mon pere arrivera dans dix ou douze jours;
Puis....

LE TRAITEUR.

A d'autres, Monſieur! ce ſont-là vos détours:
Votre Valet, cent fois, a donné de ces bourdes:
C'eſt nous prendre, en un mot, pour franches hapelourdes.



SCENE XXIV.

LE FRERE de Célide, LE TRAITEUR, VALERE, PHILIPIN.

LE FRERE de Célide, *ouvrant la porte.*

VALERE? un mot.

VALERE, *au Frere.*

J'y vais.

LE FRERE *rentre dans l'appartement.*

SCENE XXV.

LE TRAITEUR, VALERE, PHILIPIN.

VALERE, *au Traiteur.*

Fiez-vous fur ma foi,
Qu'en ce tems, vous aurez tout ce que je vous dois.

SCENE XXVI.

LE FRERE de Célide, LE TRAITEUR, VALERE, PHILIPIN.

LE FRERE, *revenant, à Valere.*

ON eſt, de vous parler, dans une impatience...

PHILIPIN, *au Frere.*

C'eſt qu'il parle au Traiteur.

LE FRERE, *à Valere.*

Au moins, point de dépenſe:
A quoi bon tant de mets? il ne nous faut qu'un plat.

VALERE.

Bon: vous n'en aurez qu'un.

LE FRERE, *au Traiteur.*

Mais qu'il ſoit délicat.
Monſieur, ſur le ſoupé, ne croyez point Valere.
Il n'eſt pas, maintenant, beſoin de grande chere;
Il ne nous faut qu'un plat, comme je vous ai dit.

VALERE, *au Frere.*

Laiſſez-nous.

LE FRERE.

Volontiers.

PHILIPIN & LE FRERE *entrent dans l'appartement.*

SCENE XXVII.

VALERE, LE TRAITEUR.

VALERE, *au Traiteur.*

Monsieur....

LE TRAITEUR.

Point de crédit.
Tous vos difcours ne font que des contes frivoles:
Il me faut de l'argent, & non pas des paroles;
Songez à m'en donner.

VALERE.

Ma foi, je n'en ai pas;
Et, comme vous voyez, j'ai befoin d'un repas:
Faites-moi ce plaifir; après, foi d'honnête-homme,
Vous ferez fatisfait.

LE TRAITEUR.

Comme de l'autre fomme.
C'eft en vain me preffer, vous perdez votre tems.
Adieu; penfez bientôt à nous rendre contens.



SCENE XXVIII.

VALERE, *seul, après avoir regardé de tous les côtés.*

OU donc est Philipin? Ah! tout me désespere.

SCENE XXIX.

UN SERGENT, VALERE.

LE SERGENT.

MONSIEUR?

VALERE.

Que vous plaît-il?

LE SERGENT.

Vous nomme-t-on Valere?

VALERE.

Oui.

LE SERGENT.

Pour vous informer de mes intentions,
Je viens pour vous donner trois assignations.

VALERE.

Trois assignations! Quelles gens les envoient?

LE SERGENT.

Pour vous faire savoir les Bourgeois qui m'emploient;

Le premier de ces trois eſt un Marchand Gantier;
Le ſecond, Pâtiſſier; l'autre, Cabaretier.

VALERE.

Avec d'honnêtes gens, autrement on en uſe.
Envoyer un Sergent!

LE SERGENT.

Je vous demande excuſe;
Pour vous, en cas pareil, j'en ferois tout autant.

VALERE.

Ah! ce n'eſt pas de vous que je ſuis mécontent;
Et....

LE SERGENT.

Souffrez que j'écrive un mot.

VALERE, *à part.*

Ah! je déteſte!

(*au Sergent.*)

Si l'on le voit ici! Dépêchez, ſoyez preſte;
Car j'ai hâte.

LE SERGENT, *en écrivant.*

C'eſt fait, Monſieur: c'eſt à regret....

VALERE.

Fort bien, je vous entends.

LE SERGENT, *lui donnant les aſſignations.*

Je ſuis homme diſcret.

VALERE.

Adieu, ſortez.

LE SERGENT.

Je ſors.

SCENE XXX.

VALERE, *seul.*

Ou diantre peut-il être ?
M'abandonner ainsi ! Tu le payeras, traître ;
Coquin, de mille coups je saurai te punir.
En l'état où je suis, que vais-je devenir ?

SCENE XXXI.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *revenant.*

Ah ! parbleu ! pour ce coup, la Dame en a dans l'aile.

VALERE.

Hé ! d'où viens-tu, faquin ?

PHILIPIN.

Hé quoi ! l'on me querelle,
Dans un tems où j'ai fait un tour d'homme d'esprit !

VALERE.

Est-ce qu'en ma faveur le Traiteur s'adoucit ?

PHILIPIN.

Vous allez voir, dans peu, l'effet de mon adresse.

VALERE.

Apprends-moi ce que c'eſt ; ne m'en fais point fineſſe.

PHILIPIN.

Pour vous débarraſſer, apprenez que j'ai dit
Qu'en ce lieu....

SCENE XXXII.

CÉLIDE, CIDALISE, DORISE, LISIMON, LE FRERE de Célide, VALERE, PHILIPIN.

LE FRERE, *ſortant, à Célide.*

Mais, ma ſœur....

CÉLIDE.

Mais, mon Frere ; il ſuffit ;
Je n'y veux point reſter, quoi que vous puiſſiez dire.

LE FRERE.

Mais....

CÉLIDE.

Mais, encore un coup, cela vous doit ſuffire ;
C'eſt prendre peu de ſoin de la ſanté des gens.

CIDALISE, *à Valere.*

Pour donner à ſouper, prenez mieux votre tems,
Monſieur ; n'expoſez plus les Dames de la ſorte.

LISIMON, *à Cidaliſe.*

Ce n'eſt rien, demeurez.

CIDALISE, *à Lisimon.*

Non, il faut que je sorte.

(*à Célide.*)
Ah! Madame, au plutôt abandonnons ce lieu.

CÉLIDE, *à Cidalise.*

Ah! pour moi, je vous suis.

VALERE, *à Célide.*

Mais que je sache....

CIDALISE, *à Valere.*

Adieu.

(*à Lisimon.*)
Remenez-moi.

LISIMON.

D'accord.

LE FRERE, *à Célide.*

Ma sœur, cessez de craindre.

CÉLIDE.

Mon frere, là-dessus, je ne puis me contraindre.
Allons, venez.

LE FRERE.

Allons.

VALERE, *à Célide.*

Ne puis-je point savoir...?

CÉLIDE.

Ah! de plus de dix jours je ne veux point vous voir:
Éloignez-vous de moi. Dorise, allons, ma cape.

DORISE, *donnant la cape.*

La voilà.

CÉLIDE, *prenant son frere.*

Sortons vîte.

DORISE.

Ah! si l'on m'y rattrape....

VALERE.

Dorise, apprends-moi donc....

DORISE.

Ah! ne m'approchez pas.

LES CONVIVES *sortent.*

SCENE XXXIII.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

Nous voilà délivrés d'un fort grand embarras.

VALERE.

Oui, sans doute.

PHILIPIN.

Et le tout vient de mon industrie:
Mais savez-vous comment?

VALERE.

Dis, vîte, je te prie.

PHILIPIN.

La petite vérole a su vous dégager;
La peur de la gagner les a fait déloger.

J'ai dit que, de ce mal, une fort belle femme,
Dans ce même logis, venoit de rendre l'ame,
Et que j'étois rentré pour les en avertir.
Ces Dames, aussi-tôt, n'ont pensé qu'à sortir,
Et fuir cette maison; vous l'avez-vu vous-même.

VALERE.

On ne pouvoit trouver un meilleur stratagême.

PHILIPIN.

Monsieur sortons aussi, ne faisons point les fats;
Ces deux Messieurs pourroient revenir sur leurs pas.

VALERE.

Ta raison est fort bonne, & je sors tout-à-l'heure.

SCENE XXXIV, *& derniere.*

PHILIPIN, *seul.*

JE conseille à chacun d'aller à sa demeure;
Il y soupera mieux qu'il ne feroit ici:
Et moi, de mon côté, je vais souper aussi.

FIN.

LES NOBLES
DE PROVINCE,
COMÉDIE;

Jouée pour la premiere fois en Janvier 1678.



ACTEURS.

M. & Me. DE FATENCOUR.

M. DE FONDNID.

M. DE VALREUX.

M. D'ISLMARETS, Amant d'Angélique, *en juſtaucorps de velours noir.*

ANGÉLIQUE, Fille de M. de Fatencour.

FLORINE, Suivante d'Angélique.

ARPALIS, Couſine d'Angélique.

M. DE LOISONNIERE, Couſin de M. de Fatencour, *en juſtaucorps de velours noir.*

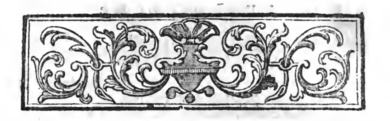
LA TOUR, Exempt.

FABRICE, Valet de M. d'Iſlmarets.

CRISPIN, Fils du Fermier de M. de Fatencour.

GRAND-JOBE.
GRATIAN.
NICOLAS.
ROBIN. } Payſans.

M. CHIROS, Chirurgien.



LES NOBLES DE PROVINCE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FATENCOUR, VALCREUX.

FATENCOUR.

NON, Monsieur de Valcreux, il ne sera point dit
Que ma Maison le cede à celle de Fondnid.
Vous m'accusez en vain d'avoir l'humeur bouillante;
Madame de Fondnid est une impertinente:
Je voudrois bien savoir qui lui donne l'orgueil,
Quand ma femme survient, de garder le fauteuil?

Le vouloir emporter sur ma femme !

VALCREUX.

Hé ! de grace ....

FATENCOUR.

Si l'ancienneté fait le prix d'une race,
J'en ai.... Vous le savez, si c'est depuis un jour
Que l'histoire fait bruit du nom de Fatencour.

VALCREUX.

Je ne conteste point ce qui se peut connoître :
Vous êtes Gentilhomme autant qu'on le peut être ;
D'accord. Prétendez-vous que la bonne Maison
Donne droit de fermer l'oreille à la raison ?
Modérez votre bile, & vous rendez traitable.

FATENCOUR.

J'écoute la raison, quand elle est raisonnable ;
Et c'est parler raison, que de vous soutenir
Que sur le pas devant je me dois maintenir.
Ma noblesse....

VALCREUX.

On le sait, elle est fort ancienne.

FATENCOUR.

J'en veux dresser la carte, afin qu'on s'en souvienne.
En l'an mil quatre-cent nonante-deux, (j'en ai
De bons titres, s'il faut prouver que je dis vrai ;)
Gaspard de Fatencour, seul dès-lors de sa sorte,
Eut l'honneur d'épouser Claire de Branchemorte,
Héritiere fameuse, & qui très-noblement
Portoit, en champ de gueule, onze chevaux d'argent.
Belles armes !

VALCREUX.

Sans doute,

FATENCOUR.

Et ce fut en mémoire
De l'un de ses aïeux qui, tout couvert de gloire,
Sur onze Turcs, montant chacun un cheval blanc,
Avant que d'expirer, vengea son propre sang,
Quand, d'une belle ardeur suivant la noble atteinte,
Godefroi de Bouillon conquit la Terre sainte.

VALCREUX.

Je crois qu'il est ainsi.

FATENCOUR.

Ce Gaspard mit au jour
Messire Valentin-Blaise de Fatencour;
De ce Valentin-Blaise, & d'une Bestenville,
Naquit un Olivier: celui-là fut fertile;
Car, d'une Cochonzac, il laissa huit enfans;
Savoir, Richard, Thibaut, René....

VALCREUX

C'est perdre tems:
Déjà, plus d'une fois, vous m'avez fait la grace
De m'éclaircir à fond sur toute votre race;
J'en sais les descendans.

FATENCOUR.

C'est pour vous témoigner
Que le sang dont je sors, n'est pas à dédaigner,
Et que des Fatencours la noblesse authentique
Est un peu plus que noble; & c'est ce qui me pique,
Qu'une femme....

VALCREUX.

Elle a tort; on ne le peut nier.

FATENCOUR.

Richard, qui fut l'aîné des huit fils d'Olivier,

De Barbe d'Arpenroc, eut Quentin....

VALCREUX.

Je vous prie,
Encore un coup, laiſſons leur généalogie ;
Et, puiſque je vous trouve en ce lieu ſans témoins,
De mon zele pour vous ſouffrez les derniers ſoins.
Si vous ſortez d'un ſang conſidérable, illuſtre,
La Maiſon de Fondnid ne manque point de luſtre;
Et vouloir, de hauteur, la contraindre à céder,
C'eſt à quoi, de plus près, vous devez regarder.

FATENCOUR.

Par mes Armes, on voit de grandes alliances,
Qui, de nous aux Fondnids, font voir des différences;
D'ailleurs, par des tombeaux, comme par le blaſon,
Je puis encor prouver l'éclat de ma Maiſon.
S'il ne tient qu'à fournir des contrats, de grands titres...

VALCREUX.

Croyez-moi, faites mieux, choiſiſſez des arbitres;
Et ne commettez point, pour vos ſeuls intérêts,
Les meilleures Maiſons de tout le Vivarais :
Ou pour, ou contre vous, la Nobleſſe engagée,
Sur votre différent ſe trouve partagée;
Il peut coûter du ſang, ſi....

FATENCOUR.

Je ne prétends point
Qu'il en coûte à perſonne.

VALCREUX.

Oui, mais...

FATENCOUR.

Non, ſur ce point;

(*montrant son épée*)
Je suis ferme, & voici qui vuidera l'affaire;
Point d'autre arbitre.

VALCREUX.

Ainsi vos amis ont beau faire;
Leurs avis....

FATENCOUR.

Leurs avis sont avis superflus.

VALCREUX.

Quoi! toujours....

FATENCOUR.

J'en croirai mon épée, & rien plus.

VALCREUX.

Mais vous savez du Roi la sévere Ordonnance;
Il défend les duels.

FATENCOUR.

N'étoit cette défense,
Déja Fondnid & moi, sur le pré.... Mais enfin
On se rencontre, & lors on passe son chagrin.

VALCREUX.

Défiez-vous du vôtre; il vous perd.

FATENCOUR.

Bagatelle.

VALCREUX.

Monsieur le Gouverneur, qui sait votre querelle....

FATENCOUR.

Monsieur le Gouverneur sait bien que Fatencour
Est homme à dégainer cinquante fois le jour;

Et, sur le point d'honneur me connoissant sensible;
Verra, sans s'étonner, que je sois inflexible.

VALCREUX.

Deux fois il m'a mandé d'appaiser vos discords;
Et, sans y réussir, j'ai fait tous mes efforts:
Mais j'attends aujourd'hui sa réponse derniere,
Ou par un homme exprès, ou bien par l'ordinaire;
Croyez-moi comme ami, prévenez son pouvoir.

FATENCOUR.

Je connois ce qu'il peut; mais je sais mon devoir,
Et que, quand d'une offense on a l'ame frappée,
On doit, s'il est besoin, tirer cent fois l'épée.

VALCREUX.

Donc, qui vous en croira, toujours flamberge au vent?
On n'est point brave, à moins qu'on se batte souvent?
Ne vous y trompez point; la gloire en est petite:
Tous ces grands dégaineurs sont gens que l'on évite;
Et le solide honneur, dont on doit faire cas,
Ne consiste jamais à faire du fracas.
Il faut que la prudence au courage réponde.

FATENCOUR.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde;
Mais Monsieur de Fondnid me le paiera.

SCENE II.

FATENCOUR, VALCREUX, CRISPIN.

CRISPIN, *sortant, à Arpalis qui est dans la maison.*

Coquin!
Moi coquin! Apprenez qu'on me nomme Crispin,
Et que....

FATENCOUR, *à Crispin.*

Qu'as-tu?

CRISPIN, *de même.*

Morbleu! si vous étiez un homme,
Je vous ferois bien voir que je reviens de Rome;
Que, dans l'occasion, je suis garçon de cœur;
Sans noblesse, il est vrai; mais tout rempli d'honneur.

FATENCOUR.

Qu'as-tu donc?

CRISPIN, *à Fatencour.*

On m'a fait un déplaisir extrême.

FATENCOUR.

Hé qui?

CRISPIN.

C'est votre niece.

FATENCOUR.

Arpalis?

CRISPIN.

Elle-même!
Elle m'a menacé de cent coups de bâton.

FATENCOUR.

Quel en eſt le ſujet?

CRISPIN.

C'eſt pour un violon
Que je voulois avoir.

FATENCOUR.

Elle eſt un peu mutine.
Pourquoi ce violon?

CRISPIN.

Pour porter à Florine
Un bouquet. J'ai tout fait pour la perſuader;
Mais elle n'a jamais voulu me l'accorder,
Et m'a dit bruſquement qu'elle en avoit affaire.

FATENCOUR.

Tu devois t'empêcher de te mettre en colere.

CRISPIN.

Vous ſavez que Florine eſt promiſe à ma foi;
Que l'hymen doit, dans peu, nous mettre ſous ſa loi;
Que c'eſt par votre aveu; ... que notre mariage
Doit cauſer de la joie à tout le voiſinage.
Donc, quand un Amant aime.... & qu'à l'objet aimé
Il veut plaire, il fait voir comme il en eſt charmé.
C'eſt par cent petits ſoins, qu'à la perſonne aimée
Il prouve, avec ardeur, que ſon ame eſt charmée.
Moi, voulant à Florine, avec un verd bouquet,
Lui prouver tendrement que je l'aime en effet....
Ainſi, quand il ſurvient... en pareille occurrence,
Des gens... qui... Serviteur.

SCENE III.

VALCREUX, FATENCOUR.

VALCREUX.

Il en tient.

FATENCOUR.

Je le pense.

VALCREUX.

Revenons à Fondnid.

FATENCOUR.

Je vous quitte.

VALCREUX.

Sur vous,
Je ne pourrai donc rien ?

FATENCOUR.

Point d'accord entre nous :
Pour vous en faire voir l'entreprise frivole,
Je lui fais demander deux deniers une obole,
Qu'au terme de Noël il me doit tous les ans,
Pour un pré qui dépend de mon Fief des Faisans :
J'en ai trouvé le titre ; il le veut méconnoître,
Et voilà qui....

VALCREUX.

Pourquoi tant de chaleur ? Peut-être
Que ses amis pourront lui faire concevoir....

FATENCOUR.

Il n'eſt point de raiſon qu'il veuille recevoir ;
Point d'endroits où l'orgueil de Fondnid ne paroiſſe.
Il occupe, de plus, un banc, dans la Paroiſſe,
Dont jadis mes aïeux ont été poſſeſſeurs,
Et qui ne fut jamais à ſes prédéceſſeurs :
C'eſt ce que, depuis peu, des gens m'ont fait comprendre.

VALCREUX.

Croyez-vous, par fierté, l'obliger à le rendre ?

FATENCOUR.

Nous verrons.

VALCREUX.

Agiſſez par douceur ; en tout cas,
Vous pourrez, par Juſtice....

FATENCOUR.

Ah ! ne m'en parlez pas.
Par Juſtice !

VALCREUX.

Comment ?...

FATENCOUR.

Eſt-il raiſon ſi bonne,
Que l'argent ne renverſe, auſſi-tôt qu'on en donne ?
Et, ſur le meilleur droit, peut-on rien emporter,
Qu'autant qu'on trouve l'art de bien ſolliciter ?
Qu'à mes prétentions une femme s'oppoſe,
Qu'elle s'en mêle, adieu l'équité de ma cauſe.
D'ailleurs, il faudra croire un Procureur ſans foi,
Qui ſaura, ſur des riens, chicaner malgré moi ;
Qui, de fauſſes raiſons m'accablant les oreilles,
Sur cent formalités promettra des merveilles ;
Et qui, pour me piller, trouvera le moyen

De prolonger vingt ans une affaire de rien.
Moi! d'un procès vingt ans j'aurois l'ame occupée,
Quand je puis le finir par quatre coups d'épée!

VALCREUX.

Voyez mieux les périls qui suivent ce dessein:
Le succès des combats est toujours incertain;
Et de votre ennemi la valeur éprouvée....

FATENCOUR.

Ma femme, par la sienne, auroit été bravée!

VALCREUX.

Mais....

FATENCOUR.

Devant mon logis, hier même, il eut encor
L'audace de sonner cinq ou six fois du cor.
Bien lui prit que j'étois ailleurs.

VALCREUX.

La Vénerie
Donne ce privilége: un Chasseur....

FATENCOUR.

Je vous prie,
Finissons-là: je sens ma bile s'émouvoir;
La matiere m'échauffe; & là-dessus.... Bon soir.



SCENE IV.

VALCREUX, *seul.*

QUE de son propre sens une ame prévenue,
Se rend mal-aisément la vérité connue!
J'ai beau lui faire voir ce qu'il doit redouter
De l'aveugle courroux qu'il veut trop écouter,
Il suit obstinément ce qu'il s'est mis en tête;
Et, sans examiner quels malheurs il s'apprête,
D'un fantôme d'honneur....

SCENE V.

VALCREUX, D'ISL-MARETS, FABRICE.

D'ISL-MARETS, *en justaucorps de velours noir.*

SEUL, à rêver ainsi!...

VALCREUX.

J'allois rendre visite à deux cents pas d'ici;
Et, trouvant Fatencour, je l'ai mis sur l'affaire
Qui cause sa rupture avecque votre pere.

D'ISL-MARETS.

Qu'avez-vous obtenu?

VALCREUX.

Point d'accommodement:

Il n'écoute & ne croit que son emportement.

D'ISL-MARETS.

Ne vous relâchez point, & lui parlez encore.

VALCREUX.

Souffrons qu'en liberté sa bile s'évapore;
Après, cherchant le tems de le voir sans témoins,
S'il peut être gagné, soyez sûr de mes soins.

SCENE VI.

D'ISL-MARETS, FABRICE.

D'ISL-MARETS.

Tu ne dis mot, Fabrice?

FABRICE.

Hé! que pourrois-je dire?
Je vois, de jour en jour, que votre mal empire;
Et qu'en continuant, vous allez à crédit
Hypothéquer le peu que vous avez d'esprit.

D'ISL-MARETS.

Ma folie est donc grande?

FABRICE.

Elle n'a point d'égale.
Quoi! vous, être entêté d'une Provinciale!
Vous qui, depuis dix ans, à la Cour attaché,
Sur les seules douceurs vous êtes retranché;
Et qui, ne méditant que conquêtes nouvelles,
Trafiquiez, sans scrupule, avec toutes les Belles!

D'ISL-MARETS.

Il eſt vrai qu'ennemi de tout attachement,
J'ai traité, juſqu'ici, l'amour d'amuſement:
Mais la Belle Angélique, à qui je rends les armes,
N'avoit point à mes yeux fait éclater ſes charmes;
Et j'ignorois encor qu'il fût une Beauté
Si digne des ſoupirs dont je fais vanité.
Mille objets, à la Cour, ſans doute, ont de quoi plaire;
Mais tout n'eſt, là, qu'intrigue, artifice & myſtere;
Et la ruſe s'y trouve en un ſi haut crédit,
Qu'on n'y penſe rien moins que ce que l'on y dit.
Ces défauts ne ſont point dans l'aimable Angélique:
Son jeune cœur reſſent ce que ſa bouche explique;
Et, lorſqu'il ſe promet à ma fidélité,
Ses yeux me ſont garans de ſa ſincérité.

FABRICE.

De l'air dont elle eſt faite, elle en vaut bien une autre;
Il eſt vrai; mais ſon pere eſt ennemi du vôtre;
Et, quoi que vous faſſiez, Monſieur de Fatencour
De ſa fille jamais n'approuvera l'amour:
Il vous faut ſon aveu, pour devenir ſon gendre.

D'ISL-MARETS.

L'obſtacle eſt malheureux; mais devois-je l'attendre?
Depuis deux mois & plus que je ſuis en ces lieux,
Angélique par-tout s'eſt montrée à mes yeux:
Surpris de ſa beauté, j'ai tâché de lui plaire;
Et, prêt à découvrir mon amour à ſon pere,
Pouvois-je deviner qu'un mauvais point d'honneur,
Diviſant nos Maiſons, troubleroit mon bonheur?
Cependant, blâmes-tu ma paſſion extrême?
Malgré nos différents, Angélique eſt la même;
Sa tendreſſe ſubſiſte; & ſon cœur, tout à moi,
Tous les jours, en ſecret, me répond de ſa foi.

FABRICE.

Florine a de l'esprit, & je sais que, par elle,
Vous avez le plaisir de voir souvent la Belle :
Mais on peut découvrir vos secrets rendez-vous ;
Et, lors....

D'ISL-MARETS.

Espérons mieux ; l'Amour sera pour nous :
Il ne faut qu'un moment, pour bien changer des choses.

FABRICE.

Oui ; quand d'une querelle on veut peser les causes,
On vient alors, sans peine, à l'accommodement :
Mais, ici, vous perdez votre raisonnement.
Messieurs les Campagnards sont gens, sur ces matieres,
A ne s'en rapporter qu'à leurs longues rapieres :
Qu'un mot les ait choqués, ils sont aux champs d'abord,
Se font tenir à quatre ; &, sans leur faire tort,
Monsieur de Fatencour & Monsieur votre pere
En sont deux aussi francs.... soit dit sans vous déplaire :
Mais, qui les en croiroit, pour un banc, chaque jour
On livreroit bataille.

D'ISL-MARETS.

Épargne mon amour :
Pourquoi lui fais-tu voir les malheurs qu'il doit craindre ?

FABRICE.

Sans Monsieur de Valcreux, vous seriez plus à plaindre :
Pour appaiser les gens, si ses efforts sont vains,
Il empêche, du moins, que l'on en vienne aux mains.



SCENE VII.

D'ISL-MARETS, FABRICE, FLORINE.

FABRICE.

MAIS Florine furvient.

D'ISL-MARETS.

Ah! ma chere Florine,
Qu'eft-ce? hé bien! ta Maitreffe?

FLORINE.

Elle eft toujours chagrine,
Et doit être au jardin dans une heure, au plus tard:
Voilà ce que j'allois vous dire, de fa part.
Vers la petite porte ayez foin de vous rendre;
J'ai la clef pour l'ouvrir, vous n'aurez qu'à m'attendre.

D'ISL-MARETS.

J'y ferai. Quel malheur, qu'il faille nous cacher,
Pour jouir du bonheur qui nous eft le plus cher!
Ne pouvoir plus nous voir qu'avec cette contrainte!

FLORINE.

Elle hazarde un peu; mais j'affoiblis fa crainte,
Et fais fi bien le guet....

D'ISL-MARETS.

Il eft vrai que, fans toi,
Je perdrois tout efpoir.

SCENE VIII.

CRISPIN, *qui écoute*, D'ISL-MARETS; FABRICE, FLORINE.

D'ISL-MARETS, *continuant, à Florine.*

AUSSI, Florine, crois
Que je n'aurai jamais bien, fortune, avantage,
Dont je ne sois ravi....

CRISPIN, *s'approchant, à d'Isl-marets.*

Cela va bien; courage!
Si, pour vous, la chaleur n'a rien de trop mal-sain,
Continuez, tandis que vous êtes en train.

D'ISL-MARETS, *à Crispin.*

Plaît-il?

CRISPIN.

Le tems est cher; fol est qui ne l'emploie.
Allons donc, poursuivez; il n'est que d'être en joie.
Peut-on trop égayer la Belle que voilà?

D'ISL-MARETS.

Vas, passe ton chemin.

CRISPIN.

Je veux demeurer là.

FABRICE, *à d'Isl-marets.*

Comme il ouvre les yeux!

D'ISL-MARETS.

Son insolence extrême
Mériteroit....

FLORINE, *à Crispin.*

Prends garde....

CRISPIN, *à Florine.*

Hé! prends garde, toi-même.
J'aurois demangeaison de te.... Je ne dis mot.
Qui sont ces drôles-là?

D'ISL-MARETS.

Parlez donc, maître sot....

CRISPIN, *à d'Isl-marets.*

Je ne veux pas parler, moi.

D'ISL-MARETS.

Sans cérémonie,
Délogeons; autrement, je pourrois....

CRISPIN.

Oh! jarnie!
Ne vous y frottez pas; vous n'êtes point hupé
Assez haut, pour....

D'ISL-MARETS *pousse Crispin rudement.*

CRISPIN.

Je crois que vous m'avez frappé?
Si j'en étois certain, je vous ferois connoître....

D'ISL-MARETS *lui donne un soufflet.*

CRISPIN.

Un soufflet! sans rien dire! Ah! c'est frapper en traître.
Ventre! j'ai de l'honneur, &c....

D'ISL-MARETS.

Si tu ne t'en vas... ?

FLORINE, *à d'Ist-marets.*

Hé! pour l'amour de moi, ne le maltraitez pas.

CRISPIN, *à Florine.*

Oui! pour l'amour de toi! C'est bien dit: patience!
Rira bien qui rira le dernier, vas.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

D'ISL-MARETS, FLORINE, FABRICE.

D'ISL-MARETS.

Je pense
(*à Florine.*)
Qu'il a l'esprit perdu. Quel est-il ?

FLORINE.

C'est le fils
D'un nommé Jean Rustaut, le Fermier du logis.
Il revient d'Italie, & s'est mis dans la tête
De m'épouser.

D'ISL-MARETS.

Ma main, à souffleter trop prête,
T'a déplu: mais, Florine, il faut me pardonner;
Mon brusque emportement doit peu te chagriner;
J'en ai, je te proteste, un déplaisir extrême,
Et j'en veux, au plutôt, faire excuse à lui-même.

FLORINE.

Bien que j'en sois fâchée, il méritoit cela.

FABRICE, *à Florine.*

Ainsi, tu n'en es pas trop touchée?

FLORINE, *à Fabrice.*

Hé! là là.

Il aura de bon bien, & c'est assez pour plaire.

D'ISL-MARETS.

Et tu l'épouseras?

FLORINE, *à d'Isl-marets.*

Pourquoi ne pas le faire?

Il m'aime.

FABRICE.

Je t'entends. C'est-à-dire, en un mot,
Que n'étant, par lui-même, encor qu'à demi sot,
Tu le rendras complet.

FLORINE, *à Fabrice.*

Voyez!... il faut l'entendre.

FABRICE.

S'il te faut du secours, tu n'auras qu'à me prendre.

FLORINE.

C'est bien à toi, vraiment, à donner ton avis!



SCENE X.

LOISONNIERE, *dans le fond*, *en justaucorps de velours noir*, D'ISL-MARETS, FLORINE, FABRICE.

FLORINE.

MAIS, là-bas, j'apperçois un cousin du logis:
Il viendra m'aborder; éloignez-vous, de grace.

DISL-MARETS, *s'en allant.*

Souviens-toi que....

FLORINE, *à d'Isl-marets.*

Je sais ce qu'il faut que je fasse;
Venez au rendez-vous, sans vous inquiéter.

SCENE XI.

LOISONNIERE, *dans le fond*, FLORINE.

FLORINE, *à elle-même.*

SI l'importun cousin se pouvoit éviter...;
Mais il vient droit à moi. Peste de la querelle
Qui nous attire ici cette sotte sequelle!
Depuis qu'elle a fait bruit, chez nous, de toutes parts;
Je vois, à tous momens, pleuvoir des Campagnards:
Celui-ci nous accable à toute heure.

LOISONNIERE.

Ah! Florine,

Comment eſt le couſin?

FLORINE.

Fort bien.

LOISONNIERE.

Et la couſine

Sa femme? hem?

FLORINE.

Hé! je crois qu'elle ſe porte bien;
N'en deplaiſe, pourtant, à ſon Chirurgien,
Qui lui ſoutient que non.

LOISONNIERE.

Je la tiens maladive.

FLORINE.

Son plus grand mal ne gît qu'en l'imaginative.

LOISONNIERE.

La couſine leur fille? hem? Tu ne m'en dis rien.

FLORINE.

Tous ont la ſanté bonne, & le chat, & le chien;
Sans compter deux Meſſieurs à panſe large & ronde;
Qui dinent au logis; tout eſt le mieux du monde.

LOISONNIERE.

Qui ſont-ils?

FLORINE.

Je ne ſais; mais ce ſont de ces gens
Qui ne craignent perſonne, & chamaillent des dents;
Et qui d'un ennemi ſe défont fort en hâte:

Il leur dure aussi peu que fait un lievre en pâte ;
En quatre coups d'escrime, il est expédié.

LOISONNIERE.

L'intérêt du cousin nous a tous mis sur pied.
On se fait voir ami, dans les grandes affaires.

FLORINE.

Vous êtes tous sur pied, mais vous n'avancez gueres.
Pourquoi, par un accord, ne pas tout terminer,
Plutôt que d'être prêts, sans cesse, à dégainer ?
Tant de Gentilhommeaux, à nourrir, embarrassent.

LOISONNIERE.

Ce sont des points d'honneur, Florine, qui te passent.

FLORINE.

Ma foi, le point d'honneur qui vous anime tous,
C'est de venir ici boire comme des trous :
Vous trouvez votre compte à vous voir nécessaires,
Et seriez bien fâchés d'abréger les affaires.
Sur la moindre raison, pour vous toujours de poids,
Vous accourez ici cinq ou six à la fois ;
Deux mots sur la querelle, & quatre heures à table.

LOISONNIERE.

Tout le monde n'est pas d'un sentiment semblable ;
Les avis différens donnent à raisonner.

FLORINE.

Et le tout n'aboutit jamais qu'à bien dîner.
Ce sont raisonnemens éternels, que les vôtres.
Pour deux qui s'en iront, il en revient six autres ;
Et vous faites bien moins la guerre, tour-à-tour,
A Monsieur de Fondnid, qu'à notre basse-cour.
Ces vérités, chez nous, un peu trop se connoissent :

Dès que vous paroiſſez, nos poulets diſparoiſſent;
Et vous voir arriver diſpos, frais & gaillards,
C'eſt un Arrêt de mort pour nos meilleurs canards:
Lapins, dindons, brochets, carpes, tout vous redoute.

LOISONNIERE.

Cela coûte au couſin quelque choſe, ſans doute;
Auſſi, pour le ſervir, il a de braves gens,
Tout prêts à s'égorger, quand il en ſera tems:
Comme au champ de bataille, ils courent tous en hâte.

FLORINE.

Et cependant, de peur que notre vin ſe gâte,
Ils l'entonnent toujours, à bon compte. Pour moi,
Je ſens que tout me choit, ſi-tôt que je les vois.
L'un, avalant d'abord trois ou quatre lampées,
Parle de piſtolets, de fuſils & d'épées.
L'autre, en ſon jeune tems, aſſure qu'il a mis
Plus de bretteurs à bas, que tué de perdrix.
Cet autre, en attendant l'heure de la crevaille,
Le fleuret à la main, attaque la muraille;
Et d'une telle force allonge de grands coups,
Qu'il en fait retentir & vitres & verroux.
Celui-ci, le plus ſot, quoique le plus tranquile,
Sur le ton doucereux veut ajuſter ſon ſtyle:
Il fait le raiſonnable; &, par tout ce qu'il dit,
On voit qu'il a ſans ceſſe un travers dans l'eſprit.
Celui-ci, grand jureur, faiſant le diable à quatre,
Lorſqu'il ne voit perſonne, enrage de ſe battre:
Point d'accommodement, c'eſt ſon opinion.
Je n'ai jamais paſſé qu'un hiver à Lyon;
Mais je n'ai rien vu, là, qui ne ſoit fort contraire
A ce qu'aux Campagnards tous les jours je vois faire.
Savez-vous ce qu'on dit?

LOISONNIERE.

Moi? non.

FLORINE.

FLORINE.

On dit, tout franc,
Que tous vos conſeils vont à répandre du ſang ;
Que vous êtes fâché, quand on ſe raccommode
Sans faire quelque plaie.

LOISONNIERE.

Oui, c'eſt-là ma méthode.
Pour tempérer les gens qui prennent trop d'eſſor,
Il eſt bon....

SCENE XII.

CRISPIN, LOISONNIERE, FLORINE, NICOLAS, ROBIN, GRATIAN, GRAND-JOBE.

CRISPIN, *en entrant.*

AH! parbleu! je le retrouve encor.
Frappe, Gratian, frappe.

NICOLAS, *à Loiſonniere, lui jettant un ſac ſur la tête par derriere, & lui ſaiſiſſant ſon épée, tandis que les autres le frappent de leurs gaules.*

Ah! tatigué! mon drôle,
Vous ſouffletez les gens!

LOISONNIERE, *ſe démenant.*

Qu'eſt-ce donc?

NICOLAS, *le frappant avec les autres.*

A l'école;
Margué! vous apprendrez qui je ſommes.

LOISONNIERE, *fuyant.*

Coquin!

FLORINE.

Êtes-vous possédés? Arrêtez-les, Robin.

NICOLAS, *poursuivant Loisonniere.*

Oh! jarnigué! j'aurons notre revanche.

CRISPIN, *à Nicolas.*

Assomme.



SCENE XIII.

CRISPIN, NICOLAS, ROBIN, GRATIAN, GRAND-JOBE, FLORINE.

CRISPIN.

IL s'enfuit. Ferme après, Grand-Jobe.

NICOLAS, *revenant.*

Voilà comme
Je traitons les batteux de gens. Oh! palſangué!
Il en a tout le ſoul.

CRISPIN, *à Nicolas.*

Grand-merci.

NICOLAS.

Ventregué!
S'il ne m'eût pas montré les talons....

FLORINE, *à Criſpin.*

Miſérable!
As-tu perdu l'eſprit? dis.

CRISPIN, *à Florine.*

J'ai perdu le diable.

FLORINE.

Je penſe qu'il eſt fou.

CRISPIN.

Si je ſuis fou, tant mieux;
C'eſt mon plaiſir.

FLORINE.

Voyez comme il roule les yeux!

CRISPIN.

Je veux les rouler, moi.

FLORINE.

Poursuis; tu fais merveilles.

CRISPIN.

rends garde à ne pas trop m'échauffer les oreilles;
pourrois bien, vois-tu!...

NICOLAS.

Tout doux, Monsieur Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi tout doux? Jernie! ai-je tort?

NICOLAS.

Non.

CRISPIN.

Enfin,
Qu'elle s'en aille, ou bien....

FLORINE.

Je te quitte la place:
L'accès te prend, il faut attendre qu'il se passe.



SCENE XIV.

CRISPIN, NICOLAS, ROBIN, GRATIAN, GRAND-JOBE.

CRISPIN.

Elle a, morbleu, bien fait : encore un mot ou deux,
J'allois....

NICOLAS.

Monsieur Crispin, vous êtes orageux.
Mettre la main dessus, ça n'est pas d'um brave homme.
Est-c'que vous avez vu battre une fille à Rome ?

CRISPIN.

J'ai bien vu pis encor ; ce n'est rien que cela :
Pour la moindre fredaine, on vous les traite, là....
Pour elles, en ce lieu, point de miséricorde.

NICOLAS.

Oui, ce sont gens malins ; car, quand je me recorde,
On dit qu'il faut toujours être en garde avec eux ;
Que naturellement ils sont gens venimeux ;
Que.... Mais si ce Monsieur, dont j'ons frotté l'échine,
Nous ramenoit des gens, j'aurions, margué ! la mine
De tâter du bâton.

CRISPIN.

Il ne reviendra pas ;
Il sait trop bien comment....

NICOLAS.

N'importe, je m'en vas.

J'ai peur que, de sa part, on ne vienne à nos trousses;
On pourroit, nous trouvant, nous sangler des *escousses*,
Qui nous.... Mais écoutons; j'entends quelqu'un. Adieu.

CRISPIN.

Allons; il ne faut pas demeurer en ce lieu.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, FLORINE.

ANGÉLIQUE.

QUOI ! riras-tu toujours ?

FLORINE.

Ma foi, les coups de gaules
Ont méthodiquement applati ses épaules :
On eût dit qu'à frapper ils se donnoient leçon :
Ils l'ont évergeté de la bonne façon ;
Son justaucorps, sans doute, étoit net par derriere.

ANGÉLIQUE.

L'accident est fâcheux ; je plains de Loisonniere.

FLORINE.

Je ne saurois le plaindre ; &, puisque le hazard
A fait le *qui-pro-quo*, c'est un bon Campagnard :
Son esprit mal-faisant commence à me déplaire ;
Toujours contre Fondnid il aigrit votre pere :
Ses conseils sont méchans ; & je crois que, sans eux,
Tout seroit terminé par Monsieur de Valcreux.
Son dos méritoit bien une telle aventure.

L iv

ANGÉLIQUE.

Qu'il n'ait pas reconnu Crifpin !

FLORINE.

Je vous l'affure ;
Tant de bras ont chargé fur lui tous à la fois,
Que, fans tourner vifage, il s'eft fauvé du bois.
L'un l'affublant d'un fac, & faififfant fa brette....
S'il n'eût eu le pied bon, fa fortune étoit faite ;
Ils l'alloient étriller tout du long.

ANGÉLIQUE.

Mais, enfin,
Tout Campagnard qu'il eft, c'eft toujours mon coufin.

FLORINE.

Que fait la parenté, quand on eft ridicule ?

ANGÉLIQUE.

Tu parles franchement.

FLORINE.

Moi ! que je diffimule !
A quoi bon ? Qui voudroit vous faire, pour époux,
Prendre un de Loifonniere, y confentiriez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Quoique née en Province, il faut que je confeffe
Que j'aurois, fur ce choix, plus de délicateffe ;
Et qu'en mon cœur, le bien n'a pas affez de part,
Pour me faire époufer jamais un Campagnard.
Ne t'ai-je pas, cent fois, fait voir la différence
De ceux qui du beau monde ont quelque expérience ?
Ils ont je ne fais quoi de fi noble, en parlant ;
Un certain air, en tout, aimable, doux, galant ;
Un efprit libre, aifé, qui plaît, qui s'infinue.

FLORINE.

Les six mois qu'à Lyon on vous a retenue,
Vous ont toute changée. Il est vrai que toujours
Vous avez des romans tiré de grands secours :
Moi-même, je m'en sens toute autre; & je m'admire,
Depuis un an ou deux que vous m'en faites lire.

ANGÉLIQUE.

La lecture, sans doute, aide fort à l'esprit;
C'est un mets savoureux, dont le suc le nourrit:
La conversation, dont il prend l'habitude,
Lui sert, pour le polir, d'une agréable étude:
Elle en ôte, à la fin, tout le matériel;
Mais il faut, pour cela, beaucoup de naturel.

FLORINE.

Moi, j'ai du naturel, Madame.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est gueres
Qui sachent, au besoin, se mieux tirer d'affaires:
Aussi, Florine, aussi, tu sais tous mes secrets.

FLORINE.

Hé! ce n'est pas tant pis. Mais Monsieur d'Iss-marets?
Il est au rendez-vous, peut-être, à vous attendre.

ANGÉLIQUE.

Voici l'heure donnée, il est tems de s'y rendre:
Mais, hélas! que je crains!

FLORINE.

Vous doutez de sa foi?
Il vous adore, allez; fiez-vous-en à moi:
Il est aussi-bien pris qu'un Amant puisse l'être.

ANGÉLIQUE.

Tous ses empressemens me le font trop connoître:
Il m'aime, je le sais; mais de si tendres feux
Ne servent qu'à nous rendre encor plus malheureux:
De son pere & du mien, par où forcer l'obstacle?

FLORINE.

L'Amour, à point nommé, saura faire un miracle;
Mettez-vous en repos. Combien, dans le Cyrus,
D'Amans infortunés tout-à-coup secourus!
Leurs malheurs, cependant, paroissoient sans remede.
Quand le destin s'en mêle, il faut que tout lui cede:
Ce qu'il a fait pour eux, il le fera pour vous.

ANGÉLIQUE.

L'espoir est, aux Amans, quelque chose de doux;
On aime à se flatter: mais, Florine....

FLORINE.

Allez vîte.
S'il alloit survenir quelque sotte visite,
Qui ne vous laissât pas.... Votre pere survient:
Du régal de Crispin, sans doute, on l'entretient;
Laissez-moi l'écouter.



SCENE II.

LOISONNIERE, FATENCOUR, FLORINE, *les écoutant.*

LOISONNIERE, *à Fatencour.*

OUI, dans cette surprise,
J'ai cherché mon épée, & l'on me l'avoit prise.
Ainsi, tout étourdi des coups que j'ai reçus,
J'ai vu des Paysans, & n'ai rien vu de plus:
Je n'ai d'aucun d'entre eux remarqué le visage.

FATENCOUR, *à Loisonniere.*

Affronter mon Cousin! Je prends part à l'outrage,
Et ferai, là-dessus, pour vous, ce que je dois.

LOISONNIERE.

Peut-être que Florine en saura plus que moi;
Elle a vu l'insolence, & de quelle maniere....

FLORINE, *s'approchant, à Loisonniere.*

N'êtes-vous point blessé, Monsieur?

LOISONNIERE, *à Florine.*

Non; par derriere,
Je me sens seulement....

FLORINE.

Ils avoient le bras bon;
Jamais je ne vis mieux allonger un bâton.
Vous avez fort bien fait de gagner au pied.

LOISONNIERE.

Peste!

C'étoit à qui, sur moi, joueroit mieux de son reste;
Ils ne me laissoient pas le tems de respirer.

FATENCOUR.

(*à Florine.*)

Les marauds! Qui sont-ils? tu ne peux l'ignorer.

FLORINE, *à Fatencour.*

Je ne les connois point.

FATENCOUR.

Toi?

FLORINE.

Non.

FATENCOUR, *à Loisonniere.*

Ce sont, sans doute,
Quelques gens de Fondnid.

LOISONNIERE, *à Fatencour.*

Pour moi, je n'y vois goutte:
Mais, durant vos débats, je vous jure ma foi
De ne marcher jamais, qu'un fusil avec moi.

FLORINE, *à Loisonniere.*

Si vous l'eussiez eu là, je doute que ces drôles
Eussent si fiérement attaqué vos épaules.

FATENCOUR, *à Florine.*

Ne crois-tu pas qu'ils soient des environs?

FLORINE, *à Fatencour.*

Eux? non.

LOISONNIERE, *à Florine.*

Je pense d'un Robin avoir ouï le nom.

FLORINE, *riant, à Loisonniere.*

Il est tant de Robins, que c'est-là ne rien dire.
Ce sont Robins par-tout.

LOISONNIERE.

Voilà bien de quoi rire!

FLORINE.

Eh! quand j'en pleurerois, auriez-vous de Robin
Senti moins le bâton?

FATENCOUR, *à Loisonniere.*

Excusez, mon cousin;
C'est une impertinente, à rire accoutumée:
Elle en est quelquefois, pour rien, toute pâmée.
Je la voyois hier se tenir les côtés,
De deux coqs qui s'étoient l'un sur l'autre jettés.

FLORINE.

J'ai l'ame gaie; hé bien! est-ce un crime de rire?

FATENCOUR, *à Florine.*

Oui; mais au nez des gens, qu'est-ce qu'on en peut dire?

FLORINE, *à Fatencour.*

Par ma foi, ces frappeurs frappoient si rondement,
Que vous en auriez ri vous-même, assurément.

FATENCOUR.

J'en aurois ri!

FLORINE.

C'étoit un accord....

FATENCOUR.

La coquine!

SCENE III.

LOISONNIERE, FATENCOUR, CRISPIN, FLORINE.

CRISPIN, *à Fatencour.*

PUISQU'ICI, tout à point, je rencontre Florine,
Monſieur, c'eſt devant vous que je lui fais ſavoir
Que, n'étant point mon fait, elle peut ſe pourvoir:
Je devois l'épouſer; mais je ne veux plus d'elle.

FLORINE.

Plus de moi!

FATENCOUR.

Quoi, Criſpin!

CRISPIN.

Elle fait la donzelle,
Monſieur; &, s'il vous plaît, je ne ſuis point un ſot;
Je viens de Rome, & c'eſt tout dire en un ſeul mot.

FLORINE.

Il a le cerveau creux.

CRISPIN, *à Florine.*

Creux ou non, que t'importe?
Laiſſe là mon cerveau.

FATENCOUR.

La colere t'emporte.

CRISPIN.

(*à Fatencour.*)

On se colere à moins. Je l'ai trouvée....

FLORINE, *faisant signe à Crispin.*

Hé bien?

CRISPIN, *à Florine.*

Les signes que tu fais, ne serviront de rien.

FLORINE.

Je te fais signe, moi? Voyez ce qu'il veut dire!
Je te crains bien!

CRISPIN.

Tu ris; mais je ne veux point rire;
Je suis fâché.

FLORINE.

Le grand dommage que voilà!

CRISPIN.

Je ne t'ai point, tantôt, trouvée...?

FLORINE.

Acheve, là;
Monsieur t'écoute, parle; allons donc.

CRISPIN.

Bonne bête!
Tu voudrois bien....

FATENCOUR.

Dis donc ce qui te tient en tête.
Qu'a-t-elle fait? qu'as-tu? quel est ton embarras?

CRISPIN, *à Fatencour.*

Monsieur, elle m'entend.

FATENCOUR.

Mais je ne t'entends pas.
De quoi l'accuses-tu ?

FLORINE, *à Fatencour.*

Que peut-il vous répondre ?
C'est un garçon, Monsieur, qui devient hypocondre.

FATENCOUR, *à Florine.*

Hypocondre !

FLORINE.

Oui, Monsieur, hypocondre.

CRISPIN, *à Florine.*

Moi ?

FLORINE, *à Crispin.*

Toi.
(*à Fatencour.*)
Vous le pourrez savoir de Monsieur Chiros.

FATENCOUR.

Quoi !
Notre Chirurgien en assure ?

FLORINE.

Lui-même ;
Et tient que ce mal est d'une importance extrême.

CRISPIN, *à Fatencour.*

Quels mensonges, Monsieur !...

FATENCOUR.

Hé ! quelle marque a-t-on
Qu'il soit ce que tu dis ? Est-il furieux ?

FLORINE.

Non ;

Mais pour des visions, oh! sa tête en est pleine.
L'autre jour, à l'entendre, il étoit un grand chêne;
Et, dès qu'on l'approchoit, il se laissoit pâmer,
Croyant qu'avec la hache on l'alloit entâmer.

CRISPIN.

L'effrontée!

LOISONNIERE.

A ses yeux, sans en savoir la cause,
J'avois déja bien vu qu'il avoit quelque chose.

FATENCOUR.

Où diable a-t-il donc pris ce vilain mal?

FLORINE.

On dit
Que tous les voyageurs se barbouillent l'esprit.

LOISONNIERE.

Il est vrai qu'on prétend que toujours la folie
Vient à ceux qui vont loin.

FLORINE.

Sur-tout en Italie:
Le pays étant chaud, on en est pris d'abord;
Et ce mal, qui pis est, se communique fort.

FATENCOUR.

Il se gagne?

FLORINE.

Oui, Monsieur; à moins qu'un prompt remede
N'empêche.....

CRISPIN, *à Florine, avec colere.*

Dis-moi donc quel diable te possede.

FLORINE.

Voyez.

FATENCOUR, *à Crispin.*

Si promptement tu ne te fais panser....

CRISPIN, *à Fatencour.*

De quoi ?

FATENCOUR.

Comment ! de quoi ?

LOISONNIERE, *à Fatencour.*

Vous devez le chasser ;
Il vous gâtera tous.

FATENCOUR, *à Loisonniere.*

C'est ce que j'appréhende.

CRISPIN.

Vous me croyez donc fou, Monsieur ?

FATENCOUR, *à Crispin.*

Belle demande !
J'en crois Monsieur Chiros, qui ne se trompe en rien :
Il faut que tu le sois, puisqu'il le dit.

CRISPIN.

Fort bien.
Mais vous saurez....

FLORINE, *à Crispin.*

Tais-toi.

CRISPIN, *à Florine.*

Tu n'es pas où tu penses :
Quand j'aurai dit du fait toutes les circonstances ;
On saura que Crispin.... Oh, oh ! tu m'avois pris

Pour un souffre-douleur ?

FLORINE, *à Fatencour.*

Toujours de mal en pis ;

Écoutez.

LOISONNIERE.

Il faudroit, sans tarder davantage,
Le bien faire purger ; car ce seroit dommage
Que, faute d'y pourvoir, ou la cousine, ou vous....
Que sait-on ?

FLORINE.

J'ai toujours appréhendé les fous ;
C'est une maladie aussi contagieuse....

FATENCOUR.

Sors, coquin ; ou....

CRISPIN, *à Fatencour.*

Monsieur, Florine est une gueuse ;
Que j'ai, tantôt, surprise avec un étourneau,
Qui la faisoit siffler sur quelque ton nouveau ;
Car elle en paroissoit toute ragaillardie.
Ils étoient dans les champs, où, d'une main hardie,
Le drôle s'efforçoit....

FLORINE, *à Crispin.*

Quels contes il fait là !

(*montrant Loisonniere.*)
Je n'ai vu, d'aujourd'hui, que Monsieur que voilà.

LOISONNIERE.

Oui, tantôt, dans les champs, j'ai rencontré Florine.

CRISPIN, *à Loisonniere.*

Oh ! ce n'étoit pas vous ; c'est bien une autre mine ;

(*à Florine.*)
Peste ! il a le teint frais, vermeil : hem ! qu'en dis-tu ?
Est-ce un conte ?

FLORINE, *à Crispin.*

Oui, sans doute.

CRISPIN.

Et quand il m'a battu ?

FLORINE.

Qui pourroit rien comprendre à ce que tu veux dire ?

CRISPIN.

Je dois m'en consoler, ce n'étoit que pour rire ;
Mais pourtant tu sais bien qu'il m'a, pour tes beaux yeux,
Fait présent d'un soufflet, on ne peut rien de mieux.

FATENCOUR.

D'un soufflet ?

CRISPIN, *à Fatencour.*

(*à Florine.*)
D'un soufflet. Réponds.

FLORINE.

Autre chimere.

CRISPIN.

Quoi ! tu m'oses encor soutenir le contraire !

FATENCOUR.

S'il est vrai, tu devois....

CRISPIN.

Oh ! nous n'y sommes pas.
J'ai vîte été chercher Gratian, Nicolas,

Robin, avec Grand-Jobe: ils ont tous la main forte:
Aussi l'ont-ils gaulé d'une diable de sorte.
J'en garde son épée; ils l'ont prise d'abord.

LOISONNIERE, *voulant prendre Crispin à la gorge.*

Ah! coquin, c'est donc toi qui m'as fait...?

CRISPIN, *à genoux, à Fatencour.*

Je suis mort!
Pardon, pardon, Monsieur.

FATENCOUR, *à Loisonniere, le retenant.*

Mon cousin, je vous prie;
Ne vous emportez point.

LOISONNIERE.

Avoir l'effronterie
(*s'élançant sur lui.*)
De faire maltraiter...! Je lui veux....

FLORINE, *à Loisonniere, le retenant.*

Doucement:
Il faut avoir pitié de son égarement;
C'est un fou qui ne sait ce qu'il fait.

CRISPIN, *se relevant.*

Comment diable!
Parce que je dis vrai, je suis fou?

FLORINE, *à Crispin.*

Misérable!
J'ai voulu ne rien dire, & ne pas t'accuser,
Et, pour ton intérêt, t'empêcher de jaser:
C'est lui qu'à coups de gaule, il t'a plu...,

CRISPIN, *à Florine.*

Lui?

FLORINE.

Lui-même;

CRISPIN.

Lui ! cela ne se peut.

LOISONNIERE.

L'impudence est extrême :
(*à Crispin.*)
Vouloir encor nier.... Tu mourras de ma main.

CRISPIN.

Criez, menacez-moi d'ici jusqu'à demain;
Vous n'avez pas reçu les coups de bâton.

LOISONNIERE.

Traître !

FLORINE, *à Loisonniere.*

Quand la sottise est faite, on la veut méconnoître.

CRISPIN, *à Florine.*

Je l'aurois fait rosser, quand il ne m'a rien fait ?

FLORINE.

Hé ! tu soutiens qu'il t'a régalé d'un soufflet.

CRISPIN.

Lui ? non pas.

FATENCOUR, *à Crispin.*

Hé ! qui donc ?

CRISPIN.

Moi, le sais-je ? Florine
Le diroit mieux que moi : mais, morbleu ! la coquine...

FLORINE.

Courage,

CRISPIN.

Si....

FATENCOUR.

(*à Loisonniere.*)

Tais-toi. Mon cousin, j'ai regret
Qu'on vous ait donné lieu d'être mal satisfait :
Mais, comme enfin les fous ont toujours la main prompte,
Un pareil accident ne vous fait point de honte;
Tout autre y seroit pris.

FLORINE, *à Loisonniere.*

A parler tout de bon,
Ayant à recevoir quelques coups de bâton,
Il vaut mieux que ce soit un fou qui nous les donne.

LOISONNIERE, *à Florine.*

Mais il faut châtier les fous: qu'on lui pardonne,
Ce sera pis encor.

FLORINE.

Quand vous l'assommeriez,
C'est son mal seulement que vous redoubleriez;
Je demande sa grace.

LOISONNIERE.

Hé bien, je te l'accorde;
Mais, pour les Paysans, point de miséricorde

FATENCOUR.

Ils vous seront livrés, mon cousin, & dans peu.
Si c'eût été Fondnid, il auroit vu beau jeu;
J'aurois tout hazardé, pour en tirer vengeance.

LOISONNIERE.

Lui! Par la mort....

FATENCOUR.

Allons; qui vous choque, m'offense.

SCENE IV.

CRISPIN, FLORINE.

CRISPIN.

PARLONS à cœur ouvert. Est-ce à lui, tout de bon,
Que Robin a donné tant de coups de bâton?

FLORINE.

A lui, te dis-je.

CRISPIN.

Mais en es-tu bien certaine?

FLORINE.

Comme d'être avec toi.

CRISPIN.

Cela me met en peine.
Seroit-ce qu'en effet j'aurois l'esprit...?

FLORINE.

Comment!
Tu veux douter encor que tu sois fou? Vraiment,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu t'en sens.

CRISPIN.

J'enrage.

Mais

Mais tu m'as vu donner un soufflet.

FLORINE.

Es-tu sage ;

Avecque ton soufflet ?

CRISPIN.

Quoi ! pour tout assuré ;

Je ne l'ai point reçu ?

FLORINE.

Non.

CRISPIN.

J'en aurois juré.

Mais, pourtant, il faut bien qu'on m'ait fait quelque chose,

Pour les coups de bâton dont le soufflet est cause.

D'où vient m'être avisé de me fâcher ?

FLORINE.

D'où vient ?

C'est que l'on donne à tout, quand la vision tient.

CRISPIN.

Je ne me croyois pas la tête si mal-saine.

Tu dis que, l'autre jour, je croyois être un chêne ?

FLORINE.

Oui, qu'on vouloit couper ; c'étoit ton embarras ;

Le feu te faisoit peur. Tu ne t'en souviens pas ?

CRISPIN.

Point du tout, ou si peu que rien.

FLORINE.

Il est à croire

Que le trouble d'esprit emporte la mémoire.

CRISPIN.

Il faut que cela soit; car, sans toi qui le dis,
Je ne croirois jamais que cela fût.

FLORINE.

Tant pis;
On est deux fois encor plus fou, quand il ne reste
Aucune impression du passé.

CRISPIN.

Malepeste!
Il faut songer bien vite à me médeciner.

FLORINE.

Tu feras bien; ton mal....

CRISPIN.

Je veux le détourner,
Mais j'en reviens toujours à ce soufflet: j'ai peine
A ne le croire pas une chose certaine;
Et même sur la joue encore, à tous momens,
Il me semble sentir certains fretillemens.

FLORINE.

Fadaise. Je te dis....

CRISPIN.

Hé! ce n'est point fadaise.

FLORINE.

Si tu veux être fou, sois-le tout à ton aise.
Ne te fais point guérir; que m'importe?

CRISPIN.

Hé bien! non;

On ne m'a point battu; mais les coups de bâton,
Si ce soufflet est faux, doivent l'être de même.
Pourquoi croirai-je l'un, sans l'autre ?

FLORINE.

Abus extrême !
Si les coups ont suivi le soufflet prétendu,
C'est....

CRISPIN.

J'avois tant d'esprit ! faut-il l'avoir perdu ?

FLORINE.

Ce n'est qu'en certains tems.

CRISPIN.

Hé ! ce n'est rien ?

SCENE V.

CHIROS, FLORINE, CRISPIN.

FLORINE, *continuant, à Crispin.*

Espere;
Voici Monsieur Chiros, qui fera ton affaire.

CHIROS, *à Florine.*

Comment, depuis trois jours, s'est-on ici conduit ?
Madame a-t-elle bien reposé cette nuit ?
A-t-elle de la joie ? est-elle sans tristesse ?
Prend-elle, tous les jours, encor du lait d'ânesse ?
Mon remede a-t-il fait son opération ?
N'a-t-il point adouci son inflammation ?

A-t-elle l'appétit meilleur qu'à l'ordinaire ?
A-t-elle un bon dormir, qu'aucun songe n'altere ?
Réponds donc, si tu veux : as-tu perdu la voix ?

FLORINE, *à Chiros.*

Hé ! vous me demandez vingt choses à-la-fois :
Comment fournir à tout, en même tems ?

CHIROS.

Florine ;
Tous les momens sont chers, en fait de Médecine ;
Sur-tout à moi, qui suis tellement accablé,
Que tout autre en auroit l'esprit un peu troublé.

FLORINE.

Vous avez donc beaucoup de malades ?

CHIROS.

Je pense
En avoir plus de cent, la plupart d'importance :
Tous les jours, Dieu merci, quelqu'un perd la santé.

FLORINE.

Cela vous accommode ?

CHIROS.

Oui ; mais, en vérité,
On se fatigue bien à courir. Sur mon ame,
Quelquefois....

FLORINE.

Écoutez. Avant de voir Madame,
Dont vos raisonnemens font tout le mal qu'elle a...

CHIROS.

Si je la vois souvent, c'est....

FLORINE.

Elle en veut, par-là ;
Toujours drogue ſur drogue ; il faut la ſatisfaire.
Quatre mots pour Criſpin.

CHIROS.

Hé bien ! que faut-il faire ?
Qu'a-t-il ?

FLORINE.

Il a ce mal que vous nous avez dit.

CHIROS.

Quel mal ?

FLORINE.

Ces vertigos qui lui tournent l'eſprit.
Vous nous diſiez, tout bas, qu'il étoit hypocondre.

CHIROS.

Je ne m'en ſouviens pas ; mais je puis vous répondre
(*Il le regarde.*)
Que, ſi j'ai dit qu'il l'eſt, il doit l'être. En effet,
Je vois, par ſes regards, qu'il a l'eſprit mal fait :
Il a les yeux roulans, effarés.

CRISPIN, *à Chiros.*

Je vous prie ;
Croyez-vous que je ſois en péril de ma vie ?

CHIROS, *à Criſpin.*

Non, à moins qu'à ce mal quelque autre ne ſoit joint.

CRISPIN.

Hé ! quel eſt donc ce mal que je ne connois point ?

CHIROS.

C'eſt, ſans en rien ſentir, que le cerveau s'attaque ;

Mais on ne laiſſe pas d'être hypocondriaque :
L'eſprit, quoiqu'agité, paroît être en repos.
Or Hypocondrion, *id eſt*, Lagonopos,
Vel præcordiorum inflammatio.

CRISPIN.

Peſte !
C'eſt être bien malade.

CHIROS.

Écoute donc le reſte.
De ce qu'une humeur noire a cauſé de chaleur
Aux viſceres qui ſont les plus voiſins du cœur
Il ſe porte au cerveau des vapeurs, dont enſuite
L'imagination, échauffée & ſéduite,
Se forme des objets qui, pleins d'inanité,
Lui tiennent lieu d'eſpece & de réalité :
Elle en eſt maitriſée ; &, ſe trouvant capable
D'une appréhenſion active, invariable,
Elle engage ſi bien le malade à rêver,
Qu'il va juſqu'au délire ; & ne s'en peut ſauver.

FLORINE.

Tu vois, Criſpin.

CRISPIN.

J'entends à-peu-près.

FLORINE.

La folie
Vient comme il l'a conté.

CRISPIN.

Sans doute, en Italie,
J'ai bien vu de ces maux de trop de chaleur.

CHIROS.

Vas,

Je prétends te guérir, & dans peu.

CRISPIN.

Touchez là;
Faites de votre mieux. S'il vous faut la pistole,
C'est comme si déja vous l'aviez.

SCENE VI.

CRISPIN, FLORINE.

FLORINE.

La parole
Te revient, sur le point de te voir secouru.

CRISPIN.

Je suis beaucoup plus mal que je ne l'avois cru,
Je le vois bien.

FLORINE.

Tu dois songer à tes affaires.

CRISPIN.

Les voyages m'ont trop échauffé les visceres;
Et, depuis mon retour, ces inflammations
M'ont, par trop de repos, fait des obstructions.

FLORINE.

Qui t'en a tant appris? Tu parles comme un homme.

CRISPIN.

Penses-tu que les gens aillent, pour rien, à Rome?
A mon âge, être fou! quelle pitié!

FLORINE.

Crispin;

Console-toi.

CRISPIN.

Trois fois, pour rebrousser chemin;
J'eus la jambe tournée. O le maudit voyage,
Où l'hypocondrion m'a fait le tour!

FLORINE.

Courage:
Puisque Monsieur Chiros t'entreprend, tout va bien.

CRISPIN.

Mais puis-je être si mal, sans que j'en sente rien?
Car, à te parler franc, Florine, je t'avoue
Que, si j'ai senti, c'est....

FLORINE.

Tu te frottes la joue?

CRISPIN.

Il me semble toujours qu'on a la main dessus;
Et je tâte si rien ne m'y fretille plus.

FLORINE.

Encor sur le soufflet?

CRISPIN.

En bonne conscience;
Est-ce à tort que je crois...?

FLORINE.

Marque d'extravagance.
Quand un fou dans l'esprit s'est mis certains objets,
Il s'attache, il s'obstine, & n'en démord jamais.

CRISPIN.

Je ne croirai plus rien, si je puis, vas.

SCENE VII.

D'ISL-MARETS, CRISPIN, FLORINE.

D'ISL-MARETS, *en entrant.*

Florine !

FLORINE, *bas à d'Isl-marets.*

(*à part.*)

Où venez-vous ? S'il faut que Crispin l'examine.... !

D'ISL-MARETS.

Monsieur de Fatencour tout-à-l'heure est entré
Au jardin, où sans doute il m'auroit rencontré,
Si je n'avois gagné promptement cette porte.

CRISPIN.

C'est ici mon donneur de soufflets ! Oui ; main forte !
Accourez vîte ! à moi !

D'ISL-MARETS, *mettant l'épée à la main, à Crispin.*

Maraud, si tu....

FLORINE, *à d'Isl-marets.*

Sortez ;
Vous perdez Angélique.

CRISPIN.

Au voleur ! arrêtez !

D'ISL-MARETS *se retire.*

SCENE VIII.

CRISPIN, FLORINE.

FLORINE.

QU'AS-TU donc à crier ?

CRISPIN.

Ce que j'ai ? Laiſſe faire.

FLORINE.

Adieu. Je hais les fous, mais je ne les crains guere.

SCENE IX.

CRISPIN, *ſeul.*

OH, oh ! c'eſt donc à moi que tu fais de ces tours !
On me donne un ſoufflet à rendre les gens ſourds ;
Et, quand j'en viens porter la plainte à notre Maître,
On me garantit fou ! Mais ne faut-il pas l'être,
Pour avoir pu le croire, & m'être imaginé
Que ce fût un ſoufflet qu'on ne m'eût pas donné ?
Vas, tu me le paieras, & tout du long.

SCENE X.

CHIROS, CRISPIN.

CHIROS.

MADAME
Eſt, dit-on, occupée ; & moi, pour fuir le blâme
De négliger ton mal, je te viens....

CRISPIN.

Serviteur.

CHIROS.

Ton pouls aſſurément n'aura point de lenteur ;
Voyons comme il te bat.

CRISPIN.

Hé ! oui-dà !

CHIROS, *tirant ſon étui.*

La ſaignée
Jamais, dans un tel mal, ne doit être épargnée :
Pour t'en guérir plutôt, nous ne ferons point mal
De te tirer d'abord du ſang artérial ;
Comme il eſt fort ſubtil, c'eſt ſon intempérie
Qui cauſe les vapeurs....

CRISPIN.

Vapeurs ? ſoit. Je vous prie...

CHIROS.

Bois-tu ſouvent ?

CRISPIN.

Selon que j'ai soif.

CHIROS.

L'appétit ;
L'as-tu bon, bien ouvert ?

CRISPIN.

J'en suis content, suffit.

CHIROS.

Dors-tu ?

CRISPIN.

Si je dors ? Non ; vous voyez que je veille.

CHIROS.

N'as-tu point quelquefois des tintoins dans l'oreille ?
Car, en fait d'hypocondre....

CRISPIN.

Ah ! plus de questions ;
Je pourrois envoyer vos hypocondrions....

CHIROS.

L'accès te prend ! Il faut, afin qu'il soit moins rude,
Te saigner promptement. Par ton inquiétude,
Je vois bien que tu vas....

CRISPIN.

Ma foi, Monsieur Chiros ;
Vous ferez sagement de me tourner le dos ;
Dans l'humeur où je suis, il n'en faudroit plus guere,
Pour vous faire appliquer....

CHIROS.

Tu te mets en colere !

Çà, donne-moi la tempe, afin qu'un peu plus bas,
Je t'ouvre le vaiſſeau....

CRISPIN.

Ne vous y frottez pas.

CHIROS.

Écoute, on ſait par où te rendre plus traitable;
Il eſt des biſtouris....

CRISPIN.

Des biſtouris! Au diable:
Cherche qui tu voudras, pour les biſtouriſer.



SCENE XI.

CHIROS, *seul.*

LEs fous, par la douceur, ne peuvent s'appaiser;
On n'en vient point à bout, si l'on ne les gourmande;
Le mal de celui-ci ne veut pas qu'on attende;
Et, comme la saignée en peut rompre le cours,
Je dois user de force, & prendre du secours.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, FLORINE.

ANGÉLIQUE.

CRISPIN l'a vu sortir?

FLORINE.

S'il n'avoit que vu, passe;
Il importeroit peu; mais, ce qui m'embarrasse,
C'est qu'il l'a reconnu pour celui qu'avec moi
Il a trouvé tantôt. Que diantre, aussi, pourquoi
Ne s'être pas tiré par la porte ordinaire?

ANGÉLIQUE.

Comment, l'auroit-il pu, sans rencontrer mon pere?
C'est du côté du bois qu'il est venu.

FLORINE.

Crispin
Se croyoit déja fou, c'étoit fait; mais enfin,
Sur Monsieur d'Isl-marets ayant jetté la vue,
Sa mémoire, au besoin, est soudain revenue;
Il s'est remis d'abord le soufflet.

ANGÉLIQUE.

Il ira

Dire tout à ma mere.

FLORINE.

Et, quand il jaſera ;
Quel péril courez-vous ? ce n'eſt point votre affaire.

ANGÉLIQUE.

Elle eſt impétueuſe ; & la moindre chimere
Qui lui vient dans l'eſprit, lui fait imaginer....

FLORINE.

Juſtement vous voulez qu'elle aille deviner !

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai ; s'agiſſant d'un ſecret qui nous touche,
On croit que le front parle, au défaut de la bouche.

FLORINE.

Je vous réponds du vôtre ; allons, ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Mais s'il faut que Criſpin t'ait accuſée ?

FLORINE.

Hé bien !
Je prétends tenir bon ſur l'hypocondre, & faire
Que ce que j'en ai dit ſoit cru de votre mere.

ANGÉLIQUE.

On ne l'éblouit point par des contes en l'air.

SCENE II.

Me. FATENCOUR, ANGÉLIQUE, FLORINE.

FLORINE, *bas à Angélique.*

LA voici; taiſons-nous, & la laiſſons parler.

Me. FATENCOUR.

Florine, dites-moi; qu'eſt-ce qu'un certain homme
Que Criſpin....

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Ah! voilà mes gens qui vont à Rome!
Avec ſon beau voyage, il a bien opéré!

Me. FATENCOUR.

Comment?

FLORINE.

Le malheureux a l'eſprit égaré:
Ne le ſaviez-vous pas?

Me. FATENCOUR.

Criſpin?

FLORINE.

Criſpin, Madame!
Il a cent viſions qui lui tourmentent l'ame;
Mais, ſur-tout, il s'eſt mis en tête qu'en ces lieux,
Un Galant, avec moi, ſe préſente à ſes yeux.
Si j'entre dans le bois, ou ſors à la campagne,

Ce Galant suit mes pas, par-tout il m'accompagne;
Et, s'il me rencontroit avec vous aujourd'hui,
Je pense qu'au besoin, il vous prendroit pour lui;
Tant il a, sur ce point, la cervelle démise.

Me. FATENCOUR.

Il est vrai qu'il s'est plaint de vous avoir surprise
Avec un inconnu; mais il ne m'a rien dit
Qui fasse présumer qu'il ait perdu l'esprit.

FLORINE.

C'est un fou sérieux, qui, dans ce qu'il avance,
Ne fait rien soupçonner de son extravagance:
Mais ne m'en croyez pas; Monsieur Chiros l'a vu,
Parlez-lui; son rapport peut-être sera cru.
S'il ne doit pas....

Me. FATENCOUR.

Comment! Monsieur Chiros, Florine...?

FLORINE.

Le maintient hypocondre; &, pour couper racine
A ce mal, que le tems rendroit contagieux,
Il prétend le traiter au plus vîte.

Me. FATENCOUR.

Tant mieux.
Un mal si prompt m'étonne; & je ne saurois taire
Que, sans Monsieur Chiros, j'y croirois du mystere.

FLORINE.

Quel mystere? & pourquoi vouloir dissimuler?
Si quelque homme en effet m'étoit venu parler,
Ce n'est pas, ce me semble, un crime si terrible.
Monsieur de Tronc-lourdaut, de Bois-sec, de Haut-crible,

Et d'autres dont j'ai peine à retenir le nom,
Me parlent tous les jours : s'en ſcandaliſe-t-on ?

Me. FATENCOUR.

C'eſt hazard, ſi jamais vous manquez de défaites.
(*à Angélique.*)
Ma fille ne dit mot.

ANGÉLIQUE, *à Me. Fatencour.*

Moi, Madame! Où vous êtes,
Eſt-ce à moi de parler ?

Me. FATENCOUR.

C'eſt être ſage. Mais,
A propos de parler, n'écrivez-vous jamais ?

ANGÉLIQUE.

Oui ; j'écris quelquefois à des Religieuſes.

Me. FATENCOUR.

Les lettres du Couvent ne ſont point dangereuſes ;
Et, tant qu'on n'écrit point à des hommes....

ANGÉLIQUE.

Qui? moi,
A des hommes ! Je ſais qu'ils n'ont honneur, ni foi :
Vous m'avez dit cent fois qu'aucun d'eux n'eſt ſincere.

Me. FATENCOUR.

Une fille toujours n'en croit pas une mere.

ANGÉLIQUE.

A ſuivre vos leçons, je mets tout mon ſouci.

Me. FATENCOUR.

Et que veut dire donc la lettre que voici ?
Elle eſt de votre main, & fort paſſionnée ;

Sans adresse, il est vrai. Vous êtes étonnée !

ANGÉLIQUE, *bas à Florine.*

Il a laissé tomber cette lettre, en fuyant.

Me. FATENCOUR.

Quoi ! pour toute réponse, un silence ennuyant !

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Montrez.

ANGÉLIQUE.

Madame....

Me. FATENCOUR.

Hé bien ?

ANGÉLIQUE.

Je ne puis que vous dire ;
Et ne sais....

Me. FATENCOUR.

Croyez-vous que cela doit suffire ?

FLORINE, *à Angélique.*

Bon ! Et c'est ce billet.... Il ne vous souvient plus
De l'avoir copié d'un tome de Cyrus ?

Me. FATENCOUR.

Vous l'avez copié ?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas cru mal faire ;
Pour m'apprendre à former, par-là, mon caractere.

Me. FATENCOUR.

Non ; mais qu'en fites-vous, après l'avoir transcrit ?

ANGÉLIQUE.

Ma cousine Arpalis survint, qui me le prit.

Me. FATENCOUR.

A quoi lui pouvoit-il être si nécessaire ?

ANGÉLIQUE.

Je ne demandai pas ce qu'elle en vouloit faire.

Me. FATENCOUR.

Il est tendre, & n'a point de termes ambigus :
Mais, puisque vous l'avez copié de Cyrus,
Voyons un peu ce tome.

ANGÉLIQUE.

Apporte-le, Florine.

FLORINE, *à Angélique.*

Je l'avois, l'autre jour, laissé dans la cuisine ;
Y croyant achever l'histoire d'Amestris ;
Je le demande, on veut que le diable l'ait pris ;
Il ne se trouve plus.

Me. FATENCOUR,

Passons. Cette autre lettre,
Qu'exprès, avec la vôtre, on a pris soin de mettre ;
Et qu'ensemble attachoit ce tissu de cheveux,
Pourroit inquiéter un esprit soupçonneux.
Elle n'est pas de vous, mais l'adresse m'étonne ;
Et, si la vôtre étoit pour la même personne,
L'amour vous feroit bien trahir nos intérêts.
Lisez-en le dessus : « Pour Monsieur d'Isl-marets ».
Ce nom vous fait rougir !

ANGÉLIQUE.

Moi ! c'est donc de colere :

Eſt-ce que j'aimerois l'ennemi de mon pere ?

Me. FATENCOUR.

Je vous crois trop de cœur, pour cela ; mais, enfin ;
Je viens de les trouver l'une & l'autre au jardin.

ANGÉLIQUE.

Je m'y promenois hier avecque ma couſine.

Me. FATENCOUR.

D'Iſl-marets lui plaît-il ?

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Il en a bien la mine ;
Car elle dit ſouvent que de foibles raiſons
Maintiennent la diſcorde entre vos deux Maiſons ;
Et, de l'air dont, pour lui, je vois qu'elle s'exprime ;
S'il n'a part dans ſon cœur, il l'a dans ſon eſtime.

Me. FATENCOUR.

Elle ſait pourtant bien, me touchant de ſi près,
Qu'en vain elle voudroit prétendre à d'Iſl-marets :
Et pere, & mere, & fils, je hais toute la race ;
Ils m'ont trop....

FLORINE.

Vous penſez qu'elle s'en embarraſſe ?
C'eſt une fille bruſque, attachée à ſon ſens,
Qui, pour toute raiſon, croit ſa tête en tout tems,
Suit ſon caprice, & veut....

Me. FATENCOUR.

Je la vois qui s'avance ;
Il faut adroitement ſavoir ce qu'elle penſe.

FLORINE.

Quoi que vous lui diſiez, elle vous niera tout ;

Et....

Me. FATENCOUR.

Je sais qu'aisément on n'en vient pas à bout.

SCENE III.

Mlle. ARPALIS, Me. FATENCOUR, ANGÉLIQUE, FLORINE.

ANGÉLIQUE, *bas à Florine.*

Elle va tout gâter, n'étant pas avertie.

FLORINE, *bas à Angélique.*

Il n'est pas tems encor de quitter la partie ;
Patience.

ARPALIS, *à Me. Fatencour.*

Bon jour, ma tante.

Me. FATENCOUR, *à Arpalis.*

Ah ! vous voici,
Ma niece.

ARPALIS.

Savez-vous ce qui m'amene ici ?

Me. FATENCOUR.

Vous y venez chercher, peut-être, quelque chose
Que vous perdites hier ?

ARPALIS.

Moi ?

Me. FATENCOUR.

Je le dis, pour cauſe.

ARPALIS.

Vous me l'apprendrez donc, quand vous voudrez.

Me. FATENCOUR.

Comment!

Vous n'avez rien perdu ?

ARPALIS.

Non. Je viens ſeulement
Vous dire, en peu de mots, que, comme je m'apprête
A payer aujourd'hui le bouquet de ma fête,
Elle n'iroit pas bien ſans ma couſine; ainſi,
Vous me la donnerez, s'il vous plaît.

Me. FATENCOUR.

Ce ſouci
Eſt obligeant pour elle; & quand....

ARPALIS.

Monſieur mon pere
M'a fort recommandé de l'amener; j'eſpere
Que vous m'en voudrez bien accorder le pouvoir.
Nous avons réſolu de danſer tout le ſoir;
Et bientôt vous verrez les garçons du village,
Avec les violons, ſeconder mon meſſage;
Ils doivent tous venir ici, dans un moment.

Me. FATENCOUR.

C'eſt, à votre ordinaire, en uſer galamment.
Mais, ma niece, ſouffrez que je vous entretienne
De Monſieur d'Iſl-marets.

ARPALIS.

Oh! qu'à cela ne tienne;
Parlons-en,

Parlons-en, volontiers.

Me. FATENCOUR.

J'entends dire tout bas,
Qu'il vous trouve bien faite, & qu'il ne vous hait pas.

ARPALIS.

Cela se peut; la chose est assez vraisemblable;
Et je ne pense pas être fort haïssable.

Me. FATENCOUR.

Et ne sentez-vous point, pour lui, je ne sais quoi?

ARPALIS.

Rien du tout, ou mon cœur se cache bien de moi:
Mais, quand, pour ce qu'il vaut, j'aurois pris quelque estime,
Je ne prétendrois pas avoir fait un grand crime.

Me. FATENCOUR.

Le voyez-vous souvent?

ARPALIS.

Madame du Grossier,
Fort rarement, sans lui, passe un jour tout entier;
Je l'y vois quelquefois.

Me. FATENCOUR.

Fort bien. Et, dans l'absence,
Ne vous écrit-il point?

ARPALIS.

Non.

Me. FATENCOUR.

Non?

ARPALIS.

Non, d'assurance.
Pourquoi, s'il m'écrivoit, voudrois-je le céler ?

Me. FATENCOUR.

Vous auriez vos raisons pour le dissimuler.
Le bruit court, néanmoins, qu'il vous écrit.

ARPALIS.

Ma tante,
Vous êtes, aujourd'hui, d'humeur questionnante.

Me. FATENCOUR.

Quand on craint de répondre, on hait les questions.

ARPALIS.

Il suffit que l'honneur regle mes actions;
Par-tout, après cela, je vais tête levée.
Moi, craindre ! moi ! vraiment, vous m'avez bien trouvée !
J'ignore l'art de feindre; &, quand on m'écrira....

Me. FATENCOUR.

On dit pourtant....

ARPALIS.

On dit tout ce qu'il vous plaira.
S'il falloit s'arrêter à ce que, d'ordinaire,
On dit de tout le monde, on auroit bien à faire;
Personne n'en échappe; & je connois des sots
Qui médiroient de vous, & de Monsieur Chiros.

Me. FATENCOUR.

De mon Chirurgien ! Ah ! ma niece !

ARPALIS.

Ma tante,

Chacun, ſur la ſatyre, à ſon gré ſe contente;
Et les plus circonſpects, avec tous leurs grands ſoins,
Sont ceux, le plus ſouvent, qu'on reſpecte le moins.
Vivons comme le veut certaine bienſéance,
Qui, ſans trop nous gêner, fuit tout ce qui l'offenſe:
Ne nous reprochons rien; & le qu'en dira-t-on,
S'il eſt impertinent, traitons-le de chanſon.

Me. FATENCOUR.

Mais la ſeule vertu doit régler la méthode.....

ARPALIS.

Mon dieu! chacun ſe fait des vertus à ſa mode;
Et tel qui blâmeroit ſes défauts en autrui,
Trouve à les excuſer, quand il les voit en lui.

Me. FATENCOUR.

Mais cela ne doit point, ce me ſemble, conclure
Qu'une lettre....

ARPALIS.

Il n'eſt point queſtion d'écriture;
Il s'agit ſeulement de me faire ſavoir
Si je puis emmener ma couſine, & bon ſoir.

Me. FATENCOUR.

Expliquez-vous un peu ſur ces lettres.

ARPALIS *lit.*

ANGÉLIQUE, *bas à Florine.*

Je tremble.

Me. FATENCOUR.

Ce tiſſu de cheveux les attachoit enſemble.

ARPALIS, *après avoir lu.*

Hé! l'une eſt d'une Amante, & l'autre, d'un Ami.

Me. FATENCOUR.

Oui; mais il ne faut pas s'expliquer à demi.
On m'a dit qu'au jardin vous les aviez perdues.

ARPALIS.

Moi! je ne pense pas les avoir jamais vues.

Me. FATENCOUR *regarde sa fille.*

FLORINE, *bas à Arpalis.*

(*haut à la même.*)
Sortez. Si vous aimez, dites-le sans façon;
Car Madame a conçu je ne ne sais quel soupçon
De Monsieur d'Isl-marets, avec votre cousine,
Sur ces lettres.

ARPALIS, *après avoir un peu rêvé, à Me. Fatencour.*
Adieu.

Me. FATENCOUR, *l'arrêtant.*

Quoi! cela vous chagrine;
Ma niece?

ARPALIS.

Mais, aussi, pourquoi tant de propos?
Voulez-vous m'accorder ma cousine, en deux mots?

Me. FATENCOUR.

Vous êtes prompte.

ARPALIS.

Soit; je suis comme on m'a faite;
Mais, sans vous expliquer sur ce que je souhaite,
Vous me feriez ici demeurer tout le jour;
Ainsi, je vais chercher Monsieur de Fatencour:
Si, par hazard, il est d'humeur peu complaisante;
Du moins il répondra. Je suis votre servante.

SCENE IV.

FLORINE, ANGÉLIQUE, Me. FATENCOUR.

ANGÉLIQUE, *à Me. Fatencour.*

Madame, vous voyez, quand on la presse un peu,
Comme elle s'embarrasse, & comme elle prend feu.

Me. FATENCOUR, *à Angélique.*

Il est vrai : cependant, ces lettres doivent être
Au pouvoir de celui qu'elles me font connoître ;
Et quand, d'ailleurs, Crispin assure qu'il a vu
Un homme avec Florine....

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Et Crispin sera cru ?
Un hypocondre, un fou ?

Me. FATENCOUR, *à Florine.*

C'est me faire une histoire.

FLORINE.

Monsieur de Loisonniere a sujet de le croire ;
Il a, par-devers lui, certains coups de bâton....

Me. FATENCOUR.

Viendroient-ils de Crispin ?

FLORINE.

De lui.

Me. FATENCOUR.

Quoi! tout de bon?

FLORINE.

De lui-même: d'abord, j'ai voulu vous le taire,
Sachant que ce rapport vous mettroit en colere;
Mais, comme il a l'esprit de travers, il n'a pu
S'empêcher de parler de ce que j'avois tû.
Le voici.

SCENE V.

Me. FATENCOUR, ANGÉLIQUE, FLORINE, CRISPIN.

Me. FATENCOUR, *à Crispin.*

Connois-tu Monsieur de Loisonniere?
Dis, coquin.

CRISPIN, *à Me. Fatencour.*

Là-dessus, Florine fait la fiere,
Madame, & vous a dit que je l'ai fait rosser;
Lui-même il le soutient; mais c'est pour se gausser:
Ils sont d'intelligence à vous le faire croire;
Et les coups de bâton, dont j'ai bonne mémoire,
Ne se sont, moi présent, appliqués qu'à celui
Que j'ai trouvé, deux fois, avec elle aujourd'hui:
C'est le remerciement de quelque courtoisie
Que j'en avois reçue.

FLORINE.

Hé bien! sa fantaisie

Eſt la même toujours.

CRISPIN, *à Florine.*

Oh ! je ſuis ton valet.

(*à Me. Fatencour.*)
Elle m'avoit quaſi fait douter du ſoufflet ;
Mais j'ai revu mon drôle ; & je ſais fort bien comme
C'eſt lui qu'on a frotté.

FLORINE, *à Criſpin.*

Si bien qu'un Gentilhomme,
Le couſin de Madame, avouera, ſans façon,
Pour me faire plaiſir, de faux coups de bâton ?
Quand ils ſont pour un autre, il les prend pour ſon compte ?

CRISPIN.

Ce qu'on n'a point reçu, ne peut faire de honte.

Me. FATENCOUR, *à Criſpin.*

Mais mon couſin ſe plaint ; & je ne penſe pas
Qu'il voulût....



SCENE VI.

NICOLAS, Me. FATENCOUR, ANGÉLIQUE, CRISPIN, FLORINE.

CRISPIN.

DEMANDEZ, Madame, à Nicolas;
Lui, Grand-Jobe & Robin, ont pu voir le visage
(*à Nicolas.*)
Du donneur de soufflets. Çà, viens.

NICOLAS, *à Crispin.*

La male-rage
Te puisse accueillir, vas.

Me. FATENCOUR, *à Nicolas.*

Qu'as-tu donc ?

NICOLAS, *à Me. Fatencour.*

Ce que j'ai?
J'en venons de tâter tout notre soû. Margué !
J'avons été pris là, comme dans un bled.... Peste!
C'Monsieur a la main rude.

Me. FATENCOUR.

Il t'a battu ?

NICOLAS.

De reste;
J'espérons, parguoi, bien nous en sentir long-tems;
Crispin en est la cause; il nous a mis dedans.
Comme je sommes bons, tantôt, à sa priere,

J'avions un peu chargé Monsieur de Loisonniere.

FLORINE, *à Crispin.*

Hé bien! ce n'est pas lui?

CRISPIN, *à Florine.*

Non; tu l'as suborné;
Pour venir....

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Vous voyez s'il a l'esprit tourné.

CRISPIN.

Je l'ai tourné!

Me. FATENCOUR, *à Crispin.*

Tais-toi; je ne veux plus t'entendre.

NICOLAS.

Je ne songions à rien; il nous est venu prendre;
Et nous a dit, pleurant, qu'un certain inconnu
Venoit de le frotter; &, nous, je l'avons cru.
Aussi-tôt, nous avons écouté sa priere,
Et suivi son courroux, à cause de son pere.
Voyant, avec Florine, un Monsieur à l'écart,
Il nous a dit: « Frappez, chacun pour votre part ».
Sans savoir qui c'étoit, (car la colere emporte)
J'avons, sur le Monsieur, flaubé de bonne sorte.
Mais je nous somm', aussi, trouvés bien ébaubis,
Quand je l'ons reconnu, tout-à-l'heure, aux habits.
Il a pris un gourdin d'une taille.... Ah! l'épaule!
Il en sait plus que nous à manier la gaule:
Comme il la fait aller, & par haut, & par bas!
(*à Florine.*)
Tire, Florine; il m'a, je crois, rompu le bras.

Me. FATENCOUR, *à Nicolas.*

Mais d'où vient que Crifpin lui faifoit cet outrage?

NICOLAS.

Que favons-je? il eft fou.

CRISPIN.

Me voilà bien! J'enrage.

(*à Me. Fatencour.*)
Madame, fi....

Me. FATENCOUR, *à Crifpin.*

Coquin!

NICOLAS.

Ah! morgué! faites-lian
Donner fi bian & biau, qu'il s'en fouvienne un an;
Ou bien, fi vous voulez, tout en votre préfence,
Je vas, à coups de poing, lui figner fa quittance.
Tout franc, je le cherchois, pour me venger de lui.

Me. FATENCOUR, *à Nicolas.*

Vas, tu feras content, même dès aujourd'hui.

NICOLAS.

Pourvu qu'il foit roffé comme nous. C'eft folie;...
Si j'en engendrions queuque mérancolie!

Me. FATENCOUR.

Il verra ce que c'eft qu'avoir affaire à moi.

NICOLAS.

Dans le mal que je fens, morgué! fi j'étois Roi,
Il en feroit pendu.

FLORINE.

Fort bien.

NICOLAS.

J'ai l'ame fiere ;

Et .... Je décampe.

(*Il sort, appercevant Loisonniere.*)

SCENE VII.

LOISONNIERE, Me. FATENCOUR, ANGÉLIQUE, CRISPIN, FLORINE.

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Il fuit Monsieur de Loisonniere.

Me. FATENCOUR, *à Florine.*

(*à Loisonniere.*)

Il n'a pas tout le tort. On m'apprend, mon cousin,
Que les coups de bâton viennent de ce coquin.

LOISONNIERE, *à Me. Fatencour.*

J'ai senti, par malheur, un trait de sa folie.

Me. FATENCOUR.

Je ne dois pas laisser cette offense impunie ;
Bientôt le châtiment s'en fera devant vous.
(*à Florine.*)
Qu'on me cherche des gens, pour lui donner cent coups.
(*à Crispin.*)
C'est donc à mon cousin, maraud, que tu t'adresses ?

CRISPIN.

Je n'entends rien, Madame, à toutes leurs finesses ;

Mais je sais qu'on vous trompe, & que Florine a tort;
Monsieur de Loisonniere avec elle est d'accord;
On ne l'a point battu, mais un Jean-de-Nivelle
Que j'ai trouvé, tantôt, cajolant avec elle;
Il m'a donné d'abord sur la joue, & son dos
A payé le soufflet: c'est la chose en deux mots;
Ce qu'on dit par-delà, fausseté.

FLORINE, *à Crispin.*

Bon! acheve.

Me. FATENCOUR.

Sans doute on te croira!

CRISPIN.

Que la peste me creve!
Que le diable....

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Madame, il devient furieux.

Me. FATENCOUR.

Ah! ne m'approche pas.

FLORINE.

Comme il roule les yeux!

CRISPIN, *à Florine.*

Quoi! l'homme qu'avec toi j'ai....

Me. FATENCOUR.

Tu n'as vu personne.

CRISPIN, *à Me. Fatencour.*

Il vous plaît, contre moi, d'en croire une fripponne.
Puisqu'en vous disant vrai, les gens vous semblent fous,
Je verrois, à présent, mettre le feu chez vous;

Que je n'en dirois pas un seul mot.

Me. FATENCOUR.

Quelle audace !

Un bâton.

LOISONNIERE.

Excusez-le ; il est fou.

Me. FATENCOUR.

Non....

ANGÉLIQUE, *à Me. Fatencour.*

De grace,

Madame, n'allez point vous fâcher à crédit ;
C'est un extravagant, qui ne sait ce qu'il dit.

CRISPIN, *à Angélique.*

Je ne le sais pas ?

ANGÉLIQUE.

Sors, mon ami ; j'appréhende

Qu'à la fin....

CRISPIN.

Si je sors, je veux que l'on me pende :
Disant ce que j'ai vu, rien ne doit m'alarmer ;
Je demeurerai là, me dût-on assommer.
Florine a bonne langue ; & me fait hypocondre,
Pour m'ôter les moyens de la pouvoir confondre :
Mais....



SCENE VIII.

Me. FATENCOUR, LOISONNIERE, CHIROS, ANGÉLIQUE, FLORINE, CRISPIN, PAYSANS *dans le fond.*

CRISPIN, *appercevant Chiros.*

AH! voici bien pis.

Me. FATENCOUR.

Bon jour, Monsieur Chiros.

CHIROS.

Madame....

Me. FATENCOUR.

Vous venez ici fort à propos.

LOISONNIERE, *à Me. Fatencour.*

Ma cousine, souffrez qu'avec votre licence,
J'aille dire au cousin un mot de conséquence,
Sur un point délicat, touchant Fondnid & lui.

Me. FATENCOUR.

Allez.

LOISONNIERE *sort.*

SCENE IX.

Me. FATENCOUR, CHIROS, ANGÉLIQUE, CRISPIN, FLORINE, PAYSANS *dans le fond.*

ANGÉLIQUE, *à Florine.*

Ah! qu'un tel soin redouble mon ennui!

CHIROS, *à Me. Fatencour.*

Comment va la santé?

Me. FATENCOUR, *à Chiros.*

Pas trop bien; j'ai, sans cesse,
Des aigreurs....

CHIROS.

Cela vient de votre lait d'ânesse;
Qui, vous débilitant l'estomac, vous y peut
Laisser des crudités dont la bile s'émeut;
Delà naît les aigreurs....

Me. FATENCOUR.

Cela pourroit bien être.
(*appercevant les Paysans.*)
Mais pourquoi tous ces gens qu'ici je vois paroître?

CHIROS.

Je les amene exprès; parce que, si Crispin
N'est au plutôt saigné, j'en désespere.

Me. FATENCOUR.

Enfin,

Il est donc fou ?

CHIROS.

Très-fou. Si la saignée opere ....

Car, de force ou de gré, Madame, il la faut faire.

CRISPIN.

Au diable !

CHIROS.

Dès tantôt, j'ai fait quelques efforts ;

Pour l'obliger....

CRISPIN.

Le traître ! il a le diable au corps.

CHIROS.

D'un délire assez calme, en moins de rien, il passe
Jusques à la fureur ; marque d'une humeur crasse,
Qui, spongieusement lui montant au cerveau,
Lui cause, à tous momens, un désordre nouveau :
A cela, la saignée, au plus vîte.

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Et le pire,

C'est que Monsieur Chiros connoît que son délire
Est un mal qui se peut fort aisément gagner.

CHIROS.

Oui, sans doute.

Me. FATENCOUR.

Il faut donc promptement le saigner.

CRISPIN.

Quoi ! l'on me fera fou malgré moi !

CHIROS, *à Crispin.*

Laisse faire ;

Je te l'ai déja dit, dès qu'en t'ouvrant l'artere....

CRISPIN.

M'ouvrir l'artere ! Allez au diable. Il y va doux ! Bon soir.

(*Il se sauve.*)

SCENE X.

Me. FATENCOUR, CHIROS, ANGÉLIQUE, FLORINE, PAYSANS.

CHIROS.

QU'ON a de peine à gouverner les fous !

(*aux Paysans.*)

Courez vite après lui, de peur qu'il ne s'échappe.

SCENE XI.

Me. FATENCOUR, CHIROS, ANGÉLIQUE, FLORINE.

CHIROS, *à Me. Fatencour.*

IL aura le pied bon, si quelqu'un ne l'attrape.

Me. FATENCOUR, *à Chiros.*

Mais comment le réduire à nous donner son bras ?

CHIROS.

Il faudra le lier, s'il ne le donne pas.

Mᵉ. FATENCOUR.

Allez, Monsieur Chiros, faites pour lui, de grace,
Ce qu'en un pareil mal, votre art veut que l'on fasse....
Je vous attends ensuite, ayant à vous parler
Sur ma rate, qui veut, je crois, me désoler;
Je serai dans ma chambre.

CHIROS.

Après notre saignée,
Je suis à vous.



SCENE XII.

ANGÉLIQUE, FLORINE.

FLORINE.

Enfin, la victoire est gagnée;
Nous venons de sortir de pressans embarras.

ANGÉLIQUE.

Il faut voir ma cousine.

FLORINE.

On n'y manquera pas.

ANGÉLIQUE.

Mais par où, plus long-tems, sans te laisser confondre,
Crois-tu faire passer Crispin pour hypocondre?
Car je ne comprends point par où Monsieur Chiros
A pu le juger fou.

FLORINE.

Je le connois: deux mots
L'ont convaincu du mal qui nous tire d'affaires.
C'est un fou, jargonnant sur ce qu'il n'entend gueres;
Et si fort amoureux de ses opinions,
Qu'il n'y souffre jamais de contradictions:
Ainsi, court de science, ainsi que de mémoire,
Il croit facilement tout ce qu'on lui fait croire;
Et quand on lui soutient, « c'est vous qui l'avez dit »,
La chose, en même tems, n'a plus de contredit;
C'est un Arrêt donné.

ANGÉLIQUE.

Mais, quoi qu'il en publie;
Crispin, ne disant rien qui sente la folie....

FLORINE.

Voulez-vous pour Crispin agir en sûreté?
Confions-nous, Madame, à sa fidélité.
Ce coup, pour votre amour, est un coup d'importance;
Et, s'il est une fois de notre intelligence....

ANGÉLIQUE.

Lui découvrir que j'aime?

FLORINE.

Et pourquoi non? Par lui,
Vous vous épargnerez mille sujets d'ennui:
Il verra votre Amant en secret.

ANGÉLIQUE.

Mais, Florine,
Songes-tu...?

FLORINE.

Fais-je rien, que je ne l'examine?
Crispin m'aime, il suffit.

ANGÉLIQUE.

Je fais ce que tu veux:
Tâche à le rendre donc favorable à mes feux.

FLORINE.

Ne craignez rien pour lui; j'ose tout vous promettre.
Allez; dans son esprit je vais me bien remettre;
Et, pour y réussir, empêcher, au plutôt,
Qu'on ne le saigne.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Songe à faire ce qu'il faut.

SCENE XIII.

FLORINE, *seule.*

JE vais joindre Crispin; car, enfin, j'appréhende....



SCENE XIV.

LA TOUR, FLORINE.

FLORINE, *appercevant La Tour.*

QUEL eſt cet inconnu? qu'eſt-ce qu'il nous demande?

LA TOUR.

Monſieur de Fatencour eſt-il au logis?

FLORINE.

Oui.

LA TOUR.

Pourrois-je lui parler?

FLORINE.

Il ne tiendra qu'à lui:
Il faut ſavoir s'il peut vous donner audience.

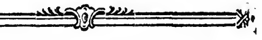
LA TOUR.

Sachez-le, s'il vous plaît, & j'aurai patience.

FLORINE.

Pour avoir plutôt fait, ſuivez-moi là-dedans;
Je vous ferai parler à quelqu'un de ſes gens.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FATENCOUR, LA TOUR.

A TOUR, *le chapeau à la main, fait mine de prier Fatencour.*

ATENCOUR, *aussi le chapeau à la main; montre, par ses gestes, qu'il le refuse.*

LA TOUR.

'Est vous donner, Monsieur, une peine inutile: retournez chez vous.

FATENCOUR.

Moi, d'une ame incivile,
ɔourrois vous laisser sans vous accompagner!
ı, non.

LA TOUR.

Mais de chez vous pourquoi tant s'éloigner?
ıffisoit, Monsieur, de venir en la rue,

FATENCOUR.

tre commission ne m'est que trop connue;
je dois....

SCENE II.

FONDNID, FATENCOUR, LA TOUR.

LA TOUR.

Qu'avez-vous? vous êtes interdit,
Vous changez de couleur.

FATENCOUR.

C'est que voilà Fondnid.

FONDNID.

C'est moi-même.

LA TOUR, *à Fatencour.*

Hé! Monsieur, retirez-vous, de grace.

FATENCOUR, *à La Tour.*

Quoi, Monsieur! le premier je quitterois la place?
Moi! Plutôt, tout ce jour, j'occupe le terrein.

FONDNID, *à La Tour.*

Et moi, j'y resterai plutôt jusqu'à demain,
Que partir avant lui.

FATENCOUR.

J'y passe la semaine.

FONDNID.

Moi, le mois tout entier.

LA TOUR, *à Fondnid.*

Souffrez qu'on vous emmene....

FONDNID.

Non, à moins qu'il ne parte.

FATENCOUR.

Oh ! j'y demeure un an ;

Un an.

FONDNID.

Et moi, jusqu'au premier arriere-ban,
N'en dût-il arriver de trente-cinq années.

LA TOUR, *à tous deux.*

A quoi bon, sur un rien, ces humeurs obstinées ?
Vous savez ce que veut Monsieur le Gouverneur.

FATENCOUR.

On sait ce qu'on se doit, en matiere d'honneur ;
J'en fais le délicat, au moins il me le semble.

LA TOUR.

Pour finir vos débats, partez tous deux ensemble.

FATENCOUR & FONDNID.

D'accord.

LA TOUR.

En même tems, faites chacun un pas.
Çà, commençez. Fort bien.

FATENCOUR.

Mais il n'avance pas ;
Les trois pas que j'ai faits valent, pour le moins, quatre
Des siens.

LA TOUR, *à Fatencour.*

Mon Dieu ! sur quoi vous allez-vous débattre ?
Comme il est plus petit, tous ses pas sont moins grands.

FATENCOUR.

On ne peut, ſur l'honneur, trop pénétrer les gens.

FONDNID.

Monſieur voudroit peſer juſques à la penſée.

FATENCOUR.

Je prétends, en ce cas, qu'elle ſoit balancée.

LA TOUR, *les ſéparant en même tems.*

Oh! c'eſt trop chicaner: vous vous ſéparerez.

FATENCOUR.

Vous le voulez? je fais ce que vous deſirez.
(*ſe retournant.*)
Mais voyez, il ne bouge.

LA TOUR.

Hé! c'eſt-là mon affaire.

Monſieur, partez.

FONDNID, *regardant Fatencour.*

Je pars; mais c'eſt pour vous complaire.



SCENE III.

FATENCOUR, CRISPIN.

FATENCOUR.

QU'EST-CE ?

CRISPIN, *voulant se retirer.*

Je me promene.

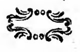
FATENCOUR, *s'en allant.*

Hé bien ! promene-toi.

SCENE IV.

CRISPIN, *seul.*

BELLE réponse ! oyez !



SCENE V.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE, *en entrant.*

CRISPIN !

CRISPIN, *faisant mine de s'en aller.*

Vas, laisse-moi.

FLORINE.

Arrête : un mot, mon cher. Où donc, par cette plaine,
Adresses-tu tes pas ?

CRISPIN.

Ne t'en mets point en peine ;
Chacun, comme tu fais, a ses divers penchans.
Tu veux que je sois fou ; les fous courent les champs ;
Je m'en acquitte. Adieu.

FLORINE.

J'ai deux mots à te dire.

CRISPIN.

Bon soir.

FLORINE.

Écoute-moi.

CRISPIN.

Non.

FLORINE.

Non ?

CRISPIN.

J'entre en délire;
L'hypocondre me prend.

FLORINE.

Quoi! ce que j'en ai dit
Te tiendroit au cœur?

CRISPIN.

Bon! le moyen?

FLORINE.

Quand on rit,
Il me semble qu'on doit entendre raillerie.

CRISPIN.

En effet!

FLORINE.

Qu'est-ce à dire en effet?

CRISPIN.

Je te prie;
Combien vaut la saignée à ton Monsieur Chiros?
Je l'y crois fort expert, quand il trouve des sots.

FLORINE.

Pour avoir demandé ton bras....

CRISPIN.

La grande affaire!
On veut lier les gens, pour leur ouvrir l'artere,
C'est une bagatelle; &, qui s'en fâcheroit....

FLORINE.

Se fâcher de cela?

CRISPIN.

Le grand tort qu'on auroit !

FLORINE.

Mais, quand on l'a voulu tout à bon entreprendre,
J'ai parlé fiérement, afin de te défendre ;
On ne t'a point saigné.

CRISPIN.

Tu devois le souffrir ;
Ma folie eût été plus facile à guérir.

FLORINE.

Vas, tu te portes bien ; ne sois plus en colere.

CRISPIN.

Oh ! j'y serai long-tems.

FLORINE.

Tu voudrois me déplaire ;
A moi, Crispin, à moi, que tu nommois toujours
Ton bec, ton petit bec, ton tou-tou, tes amours ?

CRISPIN.

Franchement, j'étois fou de ta peau.

FLORINE.

Qui t'empêche
De l'être encore autant ? Ai-je l'humeur revêche ?

CRISPIN.

Et non, de par le diable ! & c'est-là mon malheur.

FLORINE.

Quoi ! tu serois jaloux ?

CRISPIN.

Et ce beau cajoleur,

Avec qui je t'ai vue en douce confidence ;
Pour m'être fait de fête, il m'a .... Mais patience.

FLORINE.

J'ai donc fait un grand crime à l'avoir écouté ?

CRISPIN.

Non ; ce n'est, aujourd'hui, que curiosité ;
Mais insensiblement les tendresses se glissent.
Avec le tems, la paille, hom ! les nefles mûrissent,
Dit le proverbe à Rome.

FLORINE.

Il se peut que Crispin,
Après avoir vu Rome, ait l'esprit si peu fin ?
Il se peut....

CRISPIN.

Que veux-tu ? c'est peut-être bêtise,
De croire ce qu'on voit ; mais j'ai cette sottise.

FLORINE.

Un galant avec moi s'est tantôt arrêté,
Il est vrai, tu l'as vu.

CRISPIN.

Causa di niente.

FLORINE.

Si de notre entretien je te dis le mystere ;
Crispin, m'assures-tu que tu te pourras taire ?

CRISPIN.

Oui, si tu me dis vrai ; mais tu me tromperas.

FLORINE.

Non. Tu n'en diras mot ?

CRISPIN.

Pas un mot.

FLORINE.

Tu ſauras
Que le jeune blondin pour qui je m'intéreſſe....
Fais-moi donc un ſerment.

CRISPIN.

Suffit de ma promeſſe;
Parle.

FLORINE.

Hem! je crains trop....

CRISPIN.

Non, je n'en parlerai pas;
Ou la peſte m'étouffe.

FLORINE.

Hé bien donc! tu ſauras
Que le jeune blondin pour qui je m'intéreſſe,
Brûle pour les appas de ma jeune Maitreſſe;
Il adore Angélique.

CRISPIN.

Angélique? & pourquoi
Faut-il que cet amour ne ſoit ſu que de toi?
Quel beſoin ſi preſſant de me faire hypocondre;
Quand j'ai dit....

FLORINE.

A cela je m'en vais te répondre.
Il faut, pour quelque tems, tenir leurs feux ſecrets;
Parce que le blondin eſt Monſieur d'Iſl-marets.

CRISPIN.

Quoi! le fils de Monſieur de Fondnid?

FLORINE.

Lui.

CRISPIN.

Sans doute,
L'hypocondre est venu fort à propos.

FLORINE.

Écoute.
Il falloit me tirer d'embarras; & par où
M'en bien tirer, à moins que de te rendre fou?
Plus je te faisois signe, & retenois ta langue,
Et plus tu t'égayois à pousser ta harangue;
Il falloit bien trouver moyen de l'accourcir.

CRISPIN.

Tout franc, on eût eu peine, alors, à m'adoucir;
Les vapeurs du soufflet me montoient à la tête.

FLORINE.

Vas, Monsieur d'Isl-marets sait vivre; il est honnête;
Et, si tu l'obligeois, je sais que du soufflet
On te feroit raison.

CRISPIN.

Touche; cela vaut fait;
Tu n'as qu'à dire.

FLORINE.

Il faut lui rendre cette lettre.

CRISPIN.

Hé bien! entre ses mains je saurai la remettre:
Mais, après le soufflet, dis-moi, m'assure-t-on
Que la lettre n'a rien qui sente le bâton?
C'est d'un pareil emploi le péril ordinaire.
Et si, cherchant le fils, je rencontre le pere,
Il peut être d'humeur à me payer le port;

Car on dit qu'il n'eſt pas un homme fort accort.

FLORINE.

Quoi! Criſpin, au beſoin, craint de manquer d'adreſſe?
Il s'alarme, devant....

CRISPIN.

Que ton ſcrupule ceſſe;
J'ai de l'intelligence, & ſuis des rafinés
Qu'il n'eſt pas fort aiſé de mener par le nez.
Quand on a, comme moi, paſſé ſix ans à Rome....
Enfin, s'il faut mentir, fourber, tu vois ton homme:
Jai vu plus que le loup. Mais, Florine, dis-moi,
Je ſuis rapatrié, ce me ſemble, avec toi?
M'aimes-tu?

FLORINE.

Si je t'aime? oh!...

CRISPIN.

Je t'ai fait connoître,
Si je n'étois jaloux, que je pourrois bien l'être:
Il faut, en m'épouſant, renoncer aux blondins.

FLORINE.

Là-deſſus, quand on veut, on trompe les plus fins.
Vois-tu! ton meilleur eſt, ſi nous vivons enſemble,
De t'en fier à moi; ſonges-y: que t'en ſemble?

CRISPIN.

Je penſe qu'en effet, je ne ferois pas mal;
Auſſi-bien, la femme eſt un terrible animal;
Et ce qu'elle ſe met une fois à la tête,
S'il n'eſt exécuté, le diable eſt une bête.

FLORINE.

Tu vas moraliſer? Adieu..

CRISPIN.

Jusqu'à tantôt.

FLORINE, *s'en allant.*

Songe à donner la lettre, & réponse au plutôt.

CRISPIN *retient Florine.*

FLORINE.

Que veux-tu ?

CRISPIN.

Te baiser. Quand on se raccommode,
Ne baise-t-on pas ?

FLORINE.

Mais....

CRISPIN.

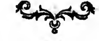
Tu sais que c'est la mode.
Allons donc, sans façon; çà, le baiser de paix.

FLORINE.

Au retour.
(*elle sort.*)

CRISPIN, *la regardant aller.*

Souviens-t'en.



SCENE VI.

CRISPIN, *seul.*

AH! bouchon! tes attraits,
Sans cesse, avec plaisir, m'attirent.... Chut, je pense
Voir venir mon blondin : c'est lui-même, il s'avance.

SCENE VII.

D'ISL-MARETS, FABRICE, CRISPIN.

D'ISL-MARETS, *à Fabrice.*

CEs lettres me font peine, & je suis en souci.

FABRICE, *à d'Isl-marets.*

Est-ce que vous croyez les retrouver ici,
Que vous venez...?

D'ISL-MARETS.

J'ignore où je les ai perdues.
Quels malheurs je prévois, s'il faut qu'elles soient vues!
De l'aimable Angélique on connoîtra la main.

FABRICE.

(*appercevant Crispin.*)

Peut-être.... Mais voyez Crispin.

D'ISL-MARETS.

A quel deſſein
Nous peut-il obſerver? Paſſons, ſans lui rien dire.

CRISPIN, *à d'Iſl-marets.*

Monſieur, comme je ſais que ce n'eſt que pour rire
Qu'il vous plaît quelquefois de ſouffleter les gens;
Si vous vous en voulez donner le paſſe-tems,
Vous n'aurez qu'à....

D'ISL-MARETS, *à Criſpin.*

Va-t'en, mon ami.

CRISPIN.

Moi?

D'ISL-MARETS, *à Fabrice.*

Fabrice!

CRISPIN.

Hé! Monſieur!

D'ISL-MARETS.

Il eſt fou.

CRISPIN.

Fort à votre ſervice;
Mais je ne laiſſe pas de ſavoir vos ſecrets.

D'ISL-MARETS, *à Criſpin.*

Tu les ſais?

CRISPIN.

Oui; je parle à Monſieur d'Iſl-marets.

D'ISL-MARETS.

Tu te méprends, mon cher; adieu.

CRISPIN.

Pour fille unique,
Monsieur de Fatencour a la belle Angélique ;
Vous l'aimez ; & Florine est d'accord avec vous,
Pour....

D'ISL-MARETS.

Passe ton chemin ; autrement, je....

CRISPIN.

Tout doux !
Si ce que je vous dis vous met en défiance,
Examinez, voyez mes lettres de créance.

D'ISL-MARETS.

Que veux-tu dire ?

CRISPIN.

Ouvrez. Ah ! vous avez les yeux,
Voyant cette écriture, un peu plus gracieux.

D'ISL-MARETS *lit.*

« JE vous écris par Crispin, en qui vous pouvez » prendre une entiere confiance, & me faire savoir, » par lui, ce que vous jugerez à propos ».

Viens, mon cher Crispin, viens, que je t'embrasse.

CRISPIN.

Au diable !
Je me passerois bien d'une amitié semblable ;
J'ai les bras tout meurtris, tant vous me serrez fort.

D'ISL-MARETS.

Dans la joie où je suis, pardonne à ce transport.

» Vous avez laissé tomber, tantôt, des lettres dans » le jardin, dont l'une a été reconnue pour être de » moi : elles sont dans les mains de ma mere, qui en » a formé des soupçons sur lesquels il est bon qu'on » vous entretienne. Venez, vers le soir, au rendez-» vous ordinaire ; Florine vous instruira de tout, si je » ne puis vous aller trouver avec elle ».

(*à Fabrice.*)

J'avois craint ce malheur, Fabrice.

FABRICE.

Patience ;
Peut-être il n'est pas tel que votre amour le pense.

CRISPIN.

Ainsi, vous n'aimez point Angélique ?

D'ISL-MARETS.

Oui, Crispin,
Je l'adore ; & l'hymen fera tout mon destin :
Point de bonheur sans elle. Aide-moi, je te prie,
Dans un amour qui fait tout le bien de ma vie.

CRISPIN.

Vous êtes bien changé : tantôt, mal-complaisant,
Vous parliez haut la main ; vous priez, à présent.

D'ISL-MARETS.

Je suis au désespoir, qu'une chaleur trop prompte
M'ait forcé....

CRISPIN.

Ce n'est rien.

D'ISL-MARETS.

Je t'en veux tenir compte.

Ma main s'eſt égarée ; &, pour t'en conſoler....

CRISPIN.

Bon ! & cela vaut-il la peine d'en parler ?

D'ISL-MARETS, *lui donnant de l'argent.*

Je hais l'ingratitude ; &, pour peu qu'on m'oblige....

CRISPIN.

Oh !

D'ISL-MARETS.

Prends ces dix Louis.

CRISPIN.

Il n'eſt pas....

D'ISL-MARETS.

Prends, te dis-je ;
Je le veux.

CRISPIN.

Ah, Monſieur ! je ſuis votre valet.
J'avois bien cru, tantôt, me venger du ſoufflet ;
Mais, par bonheur pour vous, un autre a pris la place.

D'ISL-MARETS.

Quoi ?

CRISPIN.

Deux mots de douceur, ma colere ſe paſſe ;
Sur-tout quand on en uſe un peu de bonne foi ;
Car vous ne penſiez pas directement à moi.
Ainſi, je crois, Monſieur, qu'un ſoufflet qui ſe donne
D'une main attachée à choiſir la perſonne,
Offenſe beaucoup plus, que quand le ſouffletant
S'emporte à ſouffleter ſans connoître ; &, partant,
Je me tiens obligé d'être, toute ma vie,

Très-humble ſerviteur de votre ſeigneurie.

D'ISL-MARETS.

C'eſt fort bien raiſonner.

CRISPIN.

Oh! Monſieur, je reviens....

D'ISL-MARETS.

On me l'a dit, de Rome.

CRISPIN.

Ah! quand je me ſouviens
De ce que j'ai vu là....

D'ISL-MARETS.

Ce ſouvenir doit plaire.
Mais j'ai, ſur ce billet, une réponſe à faire;
Je cours m'en acquitter, & reviens ſur mes pas.
Demeure ici, Fabrice, & ne le quitte pas.

SCENE VIII.

FABRICE, CRISPIN.

FABRICE.

ON gagne à le ſervir, c'eſt un homme qui donne.

CRISPIN.

J'ai connu, dès tantôt, qu'il avoit la main bonne.

FABRICE.

S'il la laiſſe échapper, tu vois qu'argent comptant,

Il paye....

CRISPIN.

Autant encore, à la charge d'autant.
Je lui tendrai la joue, & n'en ferai point chiche.

FABRICE.

Un soufflet tous les jours, tu serois bientôt riche.

CRISPIN.

Penses-tu que l'on soit accommodant par-tout ?
De tout le monde ainsi l'on ne vient pas à bout.
Il ne faut qu'aller voir comme on en use à Rome :
Le plus petit soufflet qu'ait reçu le moindre homme,
Fait que, s'il peut trouver le frappeur à l'écart,
Il ne marchande point ; zeste, un coup de poignard.

FABRICE.

Quel diable de pays !

CRISPIN.

Que veux-tu ? c'est la mode,
D'y jouer des couteaux.

FABRICE.

Elle n'est pas commode.

CRISPIN.

Pour des choses de rien, de *l'acqua*, du *fuoco*....

FABRICE.

Tu parles donc la langue ?

CRISPIN.

Un poco, un poco.
Je sais cent jolis mots, que j'ai pris soin d'écrire.
Tu sei un forfante, un mato.

FABRICE.

C'est-à-dire ?

CRISPIN.

C'est-à-dire, je suis votre serviteur.

FABRICE.

Bon !

Je retiendrai cela.

CRISPIN.

Mais prends bien garde au ton :
Tu sei un forfante, un mato. Dans la rue,
Si tu veux aborder quelqu'un qui te salue :
Vorria che fosti impicato.

FABRICE.

J'entends.

CRISPIN.

Pour dire, vivez sain jusqu'à plus de cent ans.

FABRICE.

Ce langage est fort beau : si je pouvois l'apprendre !

CRISPIN.

Il n'est peine, pour toi, que je ne veuille prendre :
Viens me voir quelquefois, je t'y rendrai savant.

FABRICE.

S'il ne tient qu'à cela, nous nous verrons souvent.
Mais dis-moi, puisqu'enfin tu veux servir mon Maître,
Il aime ; que crois-tu, Crispin, qu'il en doive être ?
Pourrons-nous adoucir Monsieur de Fatencour ?

CRISPIN.

Il est bien obstiné.

FABRICE.

Tant pis pour notre amour.

CRISPIN.

Ce qui le gâte encore, & lui rend l'ame fiere,
C'est un Noble à la rose, un certain Loisonniere.

FABRICE.

Loisonniere ! & quel est ce Monsieur aux oisons ?

CRISPIN.

C'est un fat qui, toujours sur les comparaisons,
Parlant de tous les gens, ne peut tenir croyable
Qu'autre qu'un Gentilhomme ait l'ame raisonnable :
Il faut, pour raisonner, être de qualité,
Dit-il.

FABRICE.

Ah ! là-dessus, il a l'esprit gâté ;
Il en est d'aussi sots, avecque leur naissance ;
Que dans la bourgeoisie.

CRISPIN.

Hé ! vraiment, je le pense ;
Leur noblesse, souvent, ne sert qu'à les....



SCENE IX.

FONDNID, FABRICE, CRISPIN.

FABRICE, *bas à Crispin.*

TAIS-TOI,
Voici notre vieux Maître.

CRISPIN, *bas à Fabrice.*

Eſt-ce lui que je vois?
Monſieur de Fondnid?

FABRICE.

Oui.

CRISPIN.

Quel vilain Gentillâtre!

FABRICE.

Tais-toi, te dis-je.

CRISPIN.

Il a la mine acariâtre.

FONDNID.

Où peut être mon fils, Fabrice?

FABRICE.

Je ne ſais,
Monſieur.

FONDNID.

Cherche-le vîte. Entends-tu? dis.

FABRICE.

J'y vais.

FONDNID.

Il faut que je lui parle, & pour chose importante.
Entends-tu?

FABRICE.

Bien, Monsieur.

FONDNID.

Toute affaire cessante;
Qu'il vienne me trouver chez Monsieur de Valcreux.
Entends-tu?

FABRICE.

Oui, Monsieur.

FONDNID.

Il nous attend tous deux;
J'y vais toujours: dis-lui qu'au plutôt il s'y rende.
Entends-tu?

FABRICE.

Si j'entends? Il faut bien que j'entende.

FONDNID.

En quelque lieu qu'il soit, quand tu le trouveras,
Fais qu'il vienne. Entends-tu?

FABRICE.

Je n'y manquerai pas.

FONDNID *sort.*

SCENE X.

CRISPIN, FABRICE.

CRISPIN.

VOILA des *Entends-tu?* qui vont drû comme mouches.

FABRICE.

Tu t'en laſſes ?

CRISPIN.

Je crois, s'il avoit quatre bouches,
Qu'il ne les ouvriroit que pour dire : *Entends-tu ?*

FABRICE.

Tu fais le délicat, pour un mot rebattu ;
Chacun n'en a-t-il pas qu'à toute heure il répete ?
Des *véritablement*, des *ſur cette entrefaite ?*
Il faut les réformer, s'ils te choquent l'eſprit.

CRISPIN.

J'avois rarement vu ton Monſieur de Fondnid.
J'étois ſi jeune encor, lorſque je fus à Rome....

FABRICE.

Si l'on va là pécore, on revient habile homme ;
On s'y tourne l'eſprit ; je le juge par toi.
Quel maître avois-tu là ?

CRISPIN.

Quel maître ?

FABRICE.

Oui.

CRISPIN.

Moi.

FABRICE.

Qui ?

CRISPIN.

Moi.

Par ce ris ſcélérat que tu me fais paroître,
Tu veux dire, en François, que j'avois un ſot maître,
N'eſt-ce pas ?

FABRICE.

C'eſt à tort....

CRISPIN.

Ne crois point te moquer:
Jamais, quand on a vu, l'eſprit ne peut manquer.
Les voyages font l'homme; &, pour peu qu'on s'applique....

SCENE XI.

D'ISL-MARETS, CRISPIN, FABRICE.

D'ISL-MARETS, *à Criſpin.*

DONNE cette réponſe à l'aimable Angélique;
Vas, cours, mon cher Criſpin.



SCENE

SCENE XII.

Mᵉ. DE FATENCOUR & LOISONNIERE, *qui paroissent & écoutent dans le fond,* D'ISL-MARETS, CRISPIN, FABRICE.

D'ISL-MARETS, *continuant, à Crispin.*

MAIS, sur-tout, fais si bien,
Que ce soit en cachette, & qu'on n'en sache rien.

CRISPIN, *à d'Isl-marets.*

Mettez-vous en repos; je ferai votre affaire.
Il faut se défier, entre autres, de la mere;
Elle a l'humeur un peu colérique; &, pour rien,
Gronderoit quatre jours, par forme d'entretien:
Mais, sa complexion étant trop délicate,
Elle n'ose crier, à cause de sa rate:
Je ris comme un perdu, quand j'entends quelques mots
De ce qu'elle en jargonne avec Monsieur Chiros.

D'ISL-MARETS.

Et ce Monsieur Chiros, quel est-il?

CRISPIN.

Du village
C'est le Chirurgien, très-vilain personnage,
Qui, la voyant facile à se droguer souvent,
Lui fait craindre un grand mal, du moindre petit vent:
Elle est sa vache à lait.

D'ISL-MARETS.

Adieu; sois-moi fidele;

Crispin, & je saurai reconnoître ton zele.

Me. FATENCOUR & LOISONNIERE *se retirent.*

SCENE XIII.

D'ISL-MARETS, FABRICE, CRISPIN.

CRISPIN, *à d'Isl-marets.*

SERVITEUR.

FABRICE, *à d'Isl-marets.*

Votre pere est venu vous chercher;
Si vous suivez son ordre, il faut vous dépêcher.

D'ISL-MARETS, *à Fabrice.*

Que veut-il?

FABRICE.

Je ne sais; mais vous pourrez l'apprendre
Chez Monsieur de Valcreux; il vous y doit attendre.



SCENE XIV.

CRISPIN, *seul, comptant l'argent qu'on lui a donné.*

UN, deux, trois.... Ils sont dix, le nombre est bien complet.
Me voilà, dieu-merci, bien payé du soufflet.
Tandis-qu'il y fait bon, par notre complaisance,
Tâchons d'en attrapper encor quelque finance.
Quand on est amoureux, rien ne coûte à donner;
On est libéral: mais s'en faut-il étonner?
Puisque, si quelque Belle à m'aimer étoit prête,
Je me donnerois, moi, des pieds jusqu'à la tête.
Profitons du talent & de l'occasion.

SCENE XV.

Me. FATENCOUR, LOISONNIERE, *un fusil sur l'épaule*, CRISPIN.

CRISPIN, *bas.*

MAis que vois-je venir? La laide vision!
Serrons vîte la lettre & l'argent.

Me. FATENCOUR, *à Crispin.*

Viens, approche.
Que fais-tu là?

CRISPIN, *à Me. Fatencour.*

Moi? rien.

Me. FATENCOUR.

Qu'as-tu mis dans ta poche?

CRISPIN.

Qu'y pourrois-je avoir mis?

Me. FATENCOUR.

Un papier; montre.

CRISPIN.

Quoi, Un papier? Quel papier?

Me. FATENCOUR.

Montre, te dis-je.

CRISPIN.

Moi? Je ne puis rien montrer; car je n'ai rien.

Me. FATENCOUR.

Infâme! Tu n'as rien? Çà, voyons.

CRISPIN.

Oh! s'il vous plaît, Madame!

Me. FATENCOUR.

Je veux chercher.

CRISPIN.

Parbleu! vous ne chercherez pas.

Me. FATENCOUR.

Tu fuis?

LOISONNIERE, *présentant le fusil à Crispin.*

Demeure là : si tu fais un seul pas,
Je m'en vais te sangler mon fusil dans la tête.

CRISPIN.

A l'aide ! je suis mort !

LOISONNIERE.

Ce coquin fait la bête.

CRISPIN, *à Loisonniere, voulant lever le fusil.*

Un ou deux pieds plus haut.

LOISONNIERE.

Encor ?

CRISPIN.

Quel passe-tems !
Est-ce qu'en dépit d'eux, on doit tuer les gens ?

LOISONNIERE.

Dépêche.

CRISPIN.

Quoi, dépêche ?

LOISONNIERE.

Ah ! tu m'oses répondre !

CRISPIN.

Appuyer le fusil contre un pauvre hypocondre,
Dont on a de l'esprit bouché tous les conduits !

Me. FATENCOUR, *à Crispin.*

Tu veux être hypocondre à présent ?

CRISPIN, *à Me. Fatencour.*

Je le suis ;

Ou je me donne au diable.

Me. FATENCOUR.

Il ne m'importe guere.

Viens ici.

CRISPIN.

Me voilà.

Me. FATENCOUR.

Prends garde à tes affaires :
Si tu me fais chercher, sans vouloir découvrir....

CRISPIN.

Ah ! ne me touchez pas, vous me feriez mourir ;
Je suis trop chatouilleux.

Me. FATENCOUR.

Donne donc.

CRISPIN.

Que je donne ?
Je n'ai rien à donner.

LOISONNIERE, *à Me. Fatencour.*

Vous souffrez qu'il raisonne !
Tirerai-je ?

Me. FATENCOUR, *à Loisonniere.*

Oui, tirez aux jambes, mon cousin.

LOISONNIERE.

Tout-à-l'heure ; aussi-bien, j'en dois à ce coquin.

CRISPIN, *à genoux, à Loisonniere.*

Monsieur, n'en faites rien.

LOISONNIERE, *à Crispin.*

Il faut que dans le ventre,

Je....

CRISPIN.

N'allez pas lâcher : tête-bleu ! le plomb entre ;
Ce n'est pas jeu d'enfant.

LOISONNIERE.

C'est fait ; point de quartier.

La lettre.

CRISPIN.

Quelle lettre ?

LOISONNIERE.

Ah ! tu te fais prier.

CRISPIN.

Hé ! de grace, un moment.

LOISONNIERE.

Si tu tardes, je tire.

CRISPIN.

Hé bien ! çà, je m'en vais vous la donner à lire.

Me. FATENCOUR, *à Crispin.*

Oui, je me fais droguer, au moindre petit vent ;
Et si Monsieur Chiros me visite souvent,
Je suis sa vache à lait !

CRISPIN, *à part.*

Je suis perdu ! Le diable
M'a, bien mal à propos, rendu si charitable.
De quoi m'être avisé de servir le blondin !

(*Il donne la lettre.*)

Me. FATENCOUR, *à Loisonniere.*

Tandis que je lirai, fouillez-le, mon cousin;
Cherchez ce qui lui reste encor.

LOISONNIERE.

Vuidons ses poches.

CRISPIN, *se retirant, à Loisonniere.*

Les vuider !

LOISONNIERE, *lui présentant le fusil.*

Par la sang! coquin, si tu n'approches....

CRISPIN.

Je suis tout approché : peste de l'instrument !
Là, fouillez à votre aise ; allons, sans compliment.

LOISONNIERE, *tirant les Louis.*

Cela n'est pas mauvais.

CRISPIN.

Pas mauvais? je le pense.

LOISONNIERE.

Encor! Bon.

CRISPIN.

C'est-là tout, s'il vous plaît.

LOISONNIERE.

Patience;
(*à Me. Fatencour.*)
Je veux voir l'autre poche. Il a plusieurs Louis.

Me. FATENCOUR.

Prenez-les.

LOISONNIERE.

Çà, voyons.

CRISPIN.

Elle eſt vuide.

LOISONNIERE.

Tant pis.

CRISPIN.

Mon argent !

LOISONNIERE, *le lui montrant.*

Le voilà.

CRISPIN.

Je le vois bien ; mais, diable !
Je ne l'ai pas.

LOISONNIERE.

Suffit que j'en ſois reſponſable ;
Il eſt en bonne main.

CRISPIN.

Je me ris de cela ;
La mienne eſt auſſi bonne.

LOISONNIERE.

Oh ! tu le prends par-là ?
Je te le veux garder, moi.

CRISPIN.

Combien, je vous prie ?

LOISONNIERE.

Autant qu'il me plaira.

CRISPIN.

Quoi ! garder....

LOISONNIERE.

Comme il crie !

Me. FATENCOUR, *prenant Crispin au collet.*

Il faut que je t'étrangle.

CRISPIN.

Ah !

Me. FATENCOUR.

Scélérat !

LOISONNIERE, *à Me. Fatencour.*

Faut-il,
Pour avoir plutôt fait, lui lâcher le fusil ?

Me. FATENCOUR, *à Loisonniere.*

Il le mériteroit, puisqu'il me déshonore :
Mais il n'est pas le seul ; ma fille en est encore ;
Elle aime d'Isl-marets ; & ce billet m'apprend
Qu'un rendez-vous, ce soir.... Ah !

LOISONNIERE.

Cela me surprend.
Ma cousine Angélique auroit de la tendresse
Pour le fils....

Me. FATENCOUR.

Comme moi, ce procédé vous blesse :
Mais j'en aurai raison. Il faut n'en dire mot,
Sur-tout à mon mari.

LOISONNIERE.

Suffit.

Me. FATENCOUR, *à Crispin.*

Chien de magot,

Coquin, tu me trahis !

CRISPIN.

Hé, Madame, Madame !...

Me. FATENCOUR.

Dis-moi tout ; autrement....



SCENE XVI.

Me. FATENCOUR, LOISONNIERE, CRISPIN, CHIROS.

CHIROS, *à Me. Fatencour.*

Quel courroux vous enflamme?
Rien n'est pire, pour vous, que de vous emporter;
Et votre mal de rate en pourroit augmenter.
Qu'est-ce donc? dans vos yeux je vois un trouble extrême.

Me. FATENCOUR.

Hélas! Monsieur Chiros, je suis hors de moi-même.

CHIROS.

J'allois voir un fiévreux dont le mal est pressé;
Et, vous appercevant, je me suis avancé.

Me. FATENCOUR.

J'avois cru, comme vous, qui m'en vouliez répondre,
Que Crispin, tout de bon, devenoit hypocondre.

CHIROS.

Il ne le devient pas, car il l'est tout-à-fait.

Me. FATENCOUR.

Il l'est, Monsieur Chiros?

CHIROS.

Hypocondre parfait;
Il est fou: qui dira qu'il ne l'est pas, le flatte;

Et, par l'autorité du favant Hypocrate,
Du fameux Avicene & du grand Galien,
Je m'en vais vous prouver....

Me. FATENCOUR.

Eh! ne nous prouvez rien:
Qu'il foit ce qu'il voudra, j'ai, fur une autre affaire,
Quelques difcuffions plus preffantes à faire.
(*à Crifpin.*) (*à Loifonniere.*)
Adieu, jufqu'au revoir. Suis-moi, viens. Mon coufin,
Ne m'abandonnez pas.

LOISONNIERE, *préfentant le fufil à Crifpin.*

Marche devant, coquin.

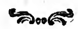


SCENE XVII.

CHIROS, *seul.*

QU'UNE femme obstinée est un cruel martyre !
Sur elle la raison ne garde aucun empire.
Ne vouloir pas qu'il soit hypocondre ! J'ai dit,
Dès l'abord, qu'il l'étoit ; il l'est, sans contredit ;
J'en suis sûr, & n'aurai jamais la complaisance
De parler lâchement contre ce que je pense.
Quand j'ai, sur quelque mal, connu la vérité,
Je tiens ferme, & je suis toujours de son côté.
Que d'autres, en flattant, amassent des richesses ;
Si je n'amasse rien, du moins point de bassesses.
O que cet Ancien fut de l'honneur jaloux,
Par qui cet axiome est venu jusqu'à nous :
« La pierre éprouve l'or, l'or éprouve les hommes » !
Belle moralité pour tous tant que nous sommes !
Quant à moi, l'on pourroit m'offrir mille trésors,
Quand j'ai dit mon avis, jamais je n'en démords :
On a beau me parler, rien ne me persuade.
Mais je m'arrête ; il faut aller voir mon malade ;
Et leur faire sentir ce que c'est que les fous,
En leur laissant le tems d'avoir besoin de nous.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

(*La scene est devant la maison de M. de Valcreux.*)

SCENE PREMIERE.

LA TOUR, CRISPIN.

(*Ils entrent de différens côtés.*)

LA TOUR.

Ah! c'est Monsieur Crispin.

CRISPIN.

C'est ainsi qu'on me nomme.

LA TOUR.

Ne vous souvient-il plus de m'avoir vu dans Rome?
Hem?

CRISPIN, *l'embrassant.*

Monsieur de La Tour, par quel rare bonheur
Vous vois-je en ce pays?

LA TOUR.

Monsieur le Gouverneur,
A qui l'on a mandé qu'en ces lieux la Noblesse,
Pour un sot démêlé, s'anime & s'intéresse,
M'envoie exprès ici, pour calmer ces transports.

CRISPIN.

Peut-être y ferez-vous d'inutiles efforts ;
Ce n'eſt pas, ce me ſemble, une choſe facile :
Ces Meſſieurs, la plupart, ſont fort chargés de bile ;
Le ſalpêtre, chez eux, ſe rencontre à foiſon,
Et d'abord ils ont peine à goûter la raiſon ;
Mais, leur fougue paſſée, ils ſont bien raiſonnables.

LA TOUR.

J'ai déja reconnu ces choſes véritables.

CRISPIN.

Entre autres, il en eſt qui ſont très-campagnards ;
Gens aimant leurs foyers, & qu'on nomme cagnards ;
Qui n'ont que rarement ſorti de la Province ;
Qui, ſur le point d'honneur, ſouffrent peu qu'on les pince ;
Braves à toute outrance, & qu'on voit, pour un rien,
Mettre la brette à l'air, & s'en eſcrimer bien.
D'ailleurs, grands diſcoureurs ſur toutes les matieres,
Et des francs hobereaux conſervant les manieres :
Quand ils ſont une fois à vanter leurs combats,
Leur Maiſon . . . . là-deſſus ils ne finiſſent pas ;
Ils en fatiguent ceux qui veulent les entendre ;
Mais, du reſte, aſſez bons à qui ſait bien les prendre.
Pour Monſieur de Fondnid & Monſieur Fatencour,
Sont à-peu-près tout comme, & faits au même tour.
Adieu ; nous nous verrons. J'ai quelque choſe à dire
A Monſieur de Valcreux.

LA TOUR.

Le ſeul bien où j'aſpire,
C'eſt de boire avec vous.

CRISPIN.

Je ſerai toujours prêt . . . .

SCENE II.

ANGÉLIQUE, FLORINE, LA TOUR, CRISPIN.

LA TOUR, *appercevant Angélique.*

Que vois-je ?

CRISPIN, *à La Tour.*

Suivez-moi ; vous ſaurez ce que c'eſt.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, FLORINE.

FLORINE.

Sans doute il eſt fâcheux qu'on ait ſurpris la lettre
Que dans vos ſeules mains Criſpin devoit remettre ;
L'accident ne pouvoit être plus malheureux :
Mais enfin nous voilà chez Monſieur de Valcreux,
Qui, ſur le rendez-vous, ſaura de votre mere,
Avant qu'elle nous voye, appaiſer la colere.
C'eſt un homme eſtimé dans tout le Vivarais ;
Sa fille eſt votre amie ; & Monſieur d'Iſl-marets,
Dès long-tems, comme vous, joint à lui d'alliance,
Lui fera de vos feux embraſſer la défenſe.

ANGÉLIQUE.

Quand à les soutenir il prendroit intérêt,
C'est toujours de l'éclat, & l'éclat me déplaît.
Que dira-t-on de moi, d'avoir, malgré nos peres,
Pris, pour un jeune Amant, des chaînes volontaires;
Et de m'être avec lui fait un engagement
Qui peut-être jamais n'aura leur agrément?

FLORINE.

Cela peut arriver; mais qu'y faire, Madame?
Il faut ici montrer une fermeté d'ame,
Ne point se rebuter, & croire que le sort,
Par des chemins fâcheux, peut vous conduire au port.
En faveur des Amans, souvent les Destinées,
Des jours infortunés, font d'heureuses journées;
Et, par elles, on voit, aux plus grands embarras,
Survenir des bonheurs qu'on ne prévoyoit pas.

ANGÉLIQUE.

Tu veux trop espérer.

FLORINE.

J'ai toujours bon courage,
Sur-tout, quand je me trouve à couvert de l'orage;
Car nous courions hazard d'un régal fort mal-sain,
Si sur nous votre mere eût pu mettre la main:
Elle a, dans certain tems, la bile dangereuse.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai, sa colere est trop impétueuse;
Et, si nous n'eussions fui, je crois que toutes deux...

SCENE IV.

CRISPIN, ANGÉLIQUE, FLORINE.

ANGÉLIQUE, *à Crispin.*

Hé bien! parlerons-nous à Monsieur de Valcreux?

CRISPIN.

On l'est allé chercher, il viendra tout-à-l'heure.

FLORINE.

Crispin, tu dois mourir de regret.

CRISPIN.

Que j'en meure!
Que peut-il m'arriver de pis, que de mourir?

FLORINE.

Mais, cependant, c'est toi qui nous fais tant courir.

ANGÉLIQUE.

N'avoir eu qu'une lettre, & ne pas....

CRISPIN, *à Angélique.*

Comment faire?
Franchement, vous avez une diable de mere,
Qui se soucieroit moins de mettre un homme à bas,
Que de tuer un lievre. On ne m'y retient pas;
Et, s'il me faut jamais paroître en sa présence,
Je n'en approche point, tout au moins, qu'à distance
Du coup de canon.

FLORINE.

Vas, vas, tu n'as point de cœur;
Et tu devois plutôt endurer....

CRISPIN, *à Florine.*

Serviteur.
Tu parles à ton aiſe : & ce fuſil d'une aune,
Toujours prêt à lâcher? Peſte! on a le bec jaune,
Quand on en voit le bout près de ſon nez: pour moi,
J'ai tout abandonné, tant j'en avois d'effroi;
La lettre & mes Louis enſemble ont fait naufrage.

FLORINE.

Quels Louis?

CRISPIN.

Des Louis beaux, pimpans.... C'eſt dommage!
On eût dit, à les voir, qu'ils venoient d'être faits.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, VALCREUX, CRISPIN, FLORINE.

ANGÉLIQUE.

AH! Monſieur de Valcreux, c'eſt en vous que je mets
Toute mon eſpérance.

VALCREUX.

A quoi, belle Angélique,
Voulez-vous m'employer?

ANGÉLIQUE.

Avant que je m'explique,
Entrons dans un lieu sûr, où je puisse, à loisir,
Vous dire, sans témoins, quel est mon déplaisir.

VALCREUX.

Ma fille est dans sa chambre; & vous pouvez, sans crainte,
M'y découvrir l'ennui dont votre ame est atteinte.

ANGÉLIQUE.

Je veux bien, comme à vous, lui conter mon chagrin.

VALCREUX.

Allons donc la trouver.

ANGÉLIQUE, *à Crispin.*

Retourne-t'en, Crispin;
Tu m'as conduite ici, c'est assez.

CRISPIN.

Votre mere
Pourra vous demander; quelle réponse faire?

ANGÉLIQUE.

Quelle? que tu ne sais où je suis.



SCENE VI.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE.

Ne fais pas
Ainsi que de la lettre.

CRISPIN.

Oh! c'est un autre cas.

FLORINE.

Visses-tu le poignard levé, mets tout au pire,
Et te laisse tuer, plutôt que de rien dire.

SCENE VII.

CRISPIN, *seul.*

Beau conseil à donner, quand on aime les gens!
Laisser faire au poignard! j'aurois perdu le sens;
Et c'est bien à ce coup, si j'en souffrois l'attaque,
Que je me montrerois plus qu'hypocondriaque.
Elle m'aime pourtant; aussi, sans vanité,
Je suis assez bien fait, droit, bien pris, bien planté;
L'œil fin, quoique petit; le nez de bonne sorte;
La bouche un peu trop grande, il est vrai, mais qu'importe?
J'en mange mieux, d'ailleurs....

SCENE VIII.

FATENCOUR, LOISONNIERE, CRISPIN.

CRISPIN, *à soi-même.*

Mais treve de raisons!
Notre Maître, suivi du cousin aux Oisons,
Vient ici; ce sera pour mes péchés, peut-être.

FATENCOUR, *à Crispin.*

Que fais-tu là, coquin?

CRISPIN, *à Fatencour.*

Vous le pouvez connoître;
Je n'y fais rien, voyez.

FATENCOUR.

Et qu'y viens-tu chercher?

CRISPIN.

Personne.

FATENCOUR.

C'est en vain que tu le crois cacher;
Je veux savoir d'où vient qu'ici je te rencontre.

CRISPIN.

D'où vient? c'est que j'y suis; ma présence le montre.

LOISONNIERE.

Comment à ce maraud ne pas donner cent coups?

Il est assez hardi....

FATENCOUR.

Redoute mon courroux ;
Ou, quoique nous soyons en maison étrangere ;
Je vais t'apprendre....

CRISPIN.

Hé bien ! puisqu'il faut ne rien taire,
J'étois venu parler à Monsieur de Valcreux.

FATENCOUR.

Que lui peux-tu vouloir ? dis.

CRISPIN.

Ce que je lui veux ?
Lui faire l'importante & très-humble priere
De mettre à la raison Monsieur de Loisonniere :
Il m'a pris vingt Louis.

LOISONNIERE, *à Crispin.*

Vingt Louis ! par la mort !
Infâme...!

CRISPIN, *à Loisonniere.*

Combien donc ? pourquoi crier si fort ?

LOISONNIERE.

Vingt Louis !

CRISPIN.

Rendez-m'en la moitié, je vous quitte.

FATENCOUR, *à Loisonniere.*

Mon cousin, c'est un fou que son accès agite.

LOISONNIERE, *à Fatencour.*

Le pendard me feroit passer pour un voleur.

FATENCOUR.

FATENCOUR.

Tout le monde vous fait Gentilhomme d'honneur.

LOISONNIERE.

Vingt Louis !

CRISPIN.

Hé bien ! dix ; rendez-les-moi, de grace.

FATENCOUR, *à Crispin.*

Coquin, si tu ne sors....

CRISPIN, *à Fatencour.*

Mettez-vous en ma place ;

Dix Louis !

FATENCOUR.

Sors, te dis-je ; ou tu pourras sentir....

CRISPIN.

Je sors, puisqu'on le veut ; mais, avant que sortir,
Je veux dire trois mots. C'est Crispin qu'on me nomme,
Monsieur : je ne suis point, Dieu merci, Gentilhomme.
Je suis, tout simplement, fils de votre Fermier ;
Mais je ne voudrois pas, pour un bras tout entier,
En faire autant que fait, sans nulle conscience,
Ce Noble à vingt carats.

(*Il sort.*)

LOISONNIERE, *allant après lui.*

Ah ! pour tant d'insolence,

Il faut....

SCENE IX.

FATENCOUR, LOISONNIERE.

FATENCOUR.

HÉ! mon cousin, vous vous fâchez en vain;
Laissez-le s'échapper; il n'a pas l'esprit sain.

LOISONNIERE.

Il faut que vous sachiez, mon cousin....

FATENCOUR.

Qu'est-ce à dire?
Ai-je rien à savoir? Mon cousin, il faut rire
Des sottises d'un fou.

LOISONNIERE.

J'en prends peu de souci.



SCENE X.

FATENCOUR, LOISONNIERE, LA TOUR.

FATENCOUR, *appercevant La Tour.*

(à La Tour.)

VOICI Monsieur l'Exempt. Vous me voyez ici,
Monsieur, fort ponctuel à tenir ma parole.

LA TOUR.

Un vrai Noble jamais n'en donne de frivole;
Et, répondant de vous, je n'avois pas douté
Que vous n'eussiez beaucoup de ponctualité.

FATENCOUR.

C'est être connoisseur: je vous suis redevable
D'un pareil jugement; &, si j'étois capable
De vous marquer, Monsieur....

LA TOUR.

Laissons le compliment.

FATENCOUR.

Au reste, vous voyez Monsieur, qui sûrement
Est un de mes cousins, & brave Gentilhomme.

LA TOUR.

Il suffit de le voir, pour le croire.

FATENCOUR.

Il se nomme
Monsieur de Loisonniere, homme rempli de cœur.

LA TOUR.

Ah! je n'en doute point.

FATENCOUR.

Délicat ſur l'honneur.

LA TOUR.

Je le crois.

FATENCOUR.

Fort civil; mais d'humeur un peu fiere.

LA TOUR.

Je....

FATENCOUR.

Qui ſert ſes amis d'une rude maniere;
Et qui, quand une fois il s'eſt déterminé,
Verroit vingt mouſquetons, ſans en être étonné.

LA TOUR.

C'eſt par la fermeté qu'une grande ame éclate.

LOISONNIERE, *à La Tour.*

Monſieur, n'en croyez pas mon couſin; il me flatte.

FATENCOUR.

Non, je ne vous dis pas tout ce que j'en connois;
Et vous pouvez, Monſieur, vous en fier à moi.

LA TOUR.

Très-volontiers.

FATENCOUR.

Je veux vous le faire connoître.

LA TOUR.

Ce me feroit honneur.

LOISONNIERE.

Bon, à moi; mais, peut-être,
Si vous me connoissiez....

LA TOUR.

Je m'en tiendrois heureux.
Mais il est tems de dire à Monsieur de Valcreux
Que vous ètes ici; je m'en vais....

FATENCOUR.

Quoi! vous-même?
Non; ma confusion, Monsieur, seroit extrême,
S'il me falloit permettre....

LA TOUR.

Hé! Monsieur, laissez-moi;
C'est un soin de ma charge.

FATENCOUR, *voulant y aller.*

Ah! Monsieur, je vous dois
Trop d'honneur; pour souffrir que vous preniez la peine....

LA TOUR, *le retenant.*

Demeurez; tout-à-l'heure ici je vous l'amene.

FATENCOUR.

Non; je l'irai chercher, Monsieur, plutôt que vous.

LA TOUR.

Mais....

FATENCOUR.

La civilité regne trop parmi nous;
Et ses loix....

LA TOUR.

Mais ses loix....

FATENCOUR.

Si j'osois les enfreindre;
Monsieur le Gouverneur auroit lieu de s'en plaindre:
Vous le représentez; & nous savons trop bien....

LA TOUR, *à part.*

(*haut.*)

Quelles gens! Mais....

LOISONNIERE, *à La Tour.*

Monsieur, vous n'y gagnerez rien.
Mon cousin a de l'âge, & trop de connoissance
De ce que lui prescrit l'exacte bienséance,
Pour ne pas supposer....

FATENCOUR.

Il faut vous rendre, enfin:
Voyez! nous voilà deux contre vous; mon cousin
Se déclare; &, par-là, la dispute est finie.

LA TOUR.

Mais, Messieurs, à quoi bon cette cérémonie?
Puisqu'on est convenu de Monsieur de Valcreux
Pour votre arbitre....

FATENCOUR.

Il est clairvoyant, vigoureux;
Dans ce qu'il entreprend, homme de poids,...

LA TOUR.

Sans doute.

FATENCOUR.

De bon sens.

LA TOUR.

Pour parler, il faut qu'il vous écoute ;
Tout ce que vous direz sans lui, ne sert de rien.

SCENE XI.

VALCREUX, FATENCOUR, LOISONNIERE, LA TOUR.

LA TOUR.

LE voici qui paroît heureusement.

VALCREUX, *à Fatencour.*

Hé bien !
Vous avez su, Monsieur, que, de votre querelle
Monsieur le Gouverneur ayant eu la nouvelle,
A dépêché Monsieur, avec un ordre exprès
De rendre enfin le calme à tout le Vivarais.

FATENCOUR, *à Valcreux.*

Oui, j'ai su de Monsieur quel est cet ordre; &, comme
Ce qu'à ses volontés doit un vrai Gentilhomme,
Lui fait toujours honneur dans l'exécution,
J'accepte le parti sans contestation ;
Et d'autant plus, Monsieur, que je vois, avec joie,
Qu'à finir nos débats c'est vous que l'on emploie.
Mais est-on assuré que Monsieur de Fondnid...?

LA TOUR, *à Fatencour.*

Oui, Monsieur; là-dessus, je sais ce qu'il m'a dit:
Il m'a, quand de mon ordre il a pris connoissance,
Marqué, pour cet accord, beaucoup d'impatience.

Il eſt dans le jardin, avec Monſieur ſon fils ;
Les ferai-je appeller ?

VALCREUX, *à La Tour.*

Faites, j'en ſuis d'avis ;
Car, dans peu, nous aurons les gens qui doivent être
Préſens à cet accord.

LA TOUR *ſort.*

SCENE XII.

VALCREUX, FATENCOUR, LOISONNIERE.

FATENCOUR.

AH! c'eſt mal vous connoître ;
Il ſuffiſoit de vous, pour l'accommodement :
Vous êtes (& chacun le ſait aſſurément)
Gentilhomme d'honneur, qui jamais ne recule....

VALCREUX.

Pour ne m'en pas trop croire, & m'ôter tout ſcrupule,
J'ai mandé des amis communs à tous les deux ;
Monſieur de Champ-courtaut, Monſieur de Moulin-
preux,
Meſſieurs de Rond-chemin & de la Caſaniere.

LOISONNIERE.

Ces Meſſieurs ſont....

VALCREUX.

Qu'en dit Monſieur de Loiſonniere ?

LOISONNIERE, *à Valcreux.*

Je dis qu'ils ſavent tous, par cent événemens,
Et le foible & le fort des accommodemens;
Que la raiſon, chez vous, eſt toujours pénétrante;

VALCREUX.

Hé! Monſieur....

FATENCOUR.

Mon couſin ne dit rien qu'il ne ſente

VALCREUX.

Quoi! vous vous uniſſez tous deux pour me flatter!
La partie eſt trop forte, on n'y peut réſiſter.

LOISONNIERE.

La louange étant juſte, on ne peut s'en défendre.

VALCREUX.

Je crois que, tout de bon, vous voulez m'entreprendre?

LOISONNIERE.

Nous ſommes ſûrement trop bien perſuadés
Que vous ſavez le fin de tous les procédés.

VALCREUX.

De grace, épargnez-moi.

LOISONNIERE.

Je parle ſans jactance;
Dix combats faits par vous en ſont l'expérience.

FATENCOUR.

On y peut ajouter ſeize éclairciſſemens.

LOISONNIERE.

Ce ſont de ſa bravoure autant de truchemens.

VALCREUX.

Hé, Messieurs !

LOISONNIERE.

Nous parlons de vous sans complaisance.

VALCREUX.

Monsieur de Loisonniere, un peu plus d'indulgence ;
Ces sentimens pour moi peuvent être douteux.

FATENCOUR.

On rencontre bien peu de Monsieurs de Valcreux.

VALCREUX.

Laissons ces complimens, encore un coup ; de grace ;
Finissez ; autrement, je vous quitte la place.

SCENE XIII.

FATENCOUR, LOISONNIERE, VALCREUX, FONDNID, LA TOUR.

VALCREUX.

Bon : Monsieur de Fondnid arrive....

LOISONNIERE, *à Valcreux.*

C'est à vous ;
Monsieur, à prendre ici la parole pour tous.

VALCREUX, *à Fatencour & à Fondnid.*

Messieurs, chacun connoît quelle est votre querelle ;
Et, sans qu'il soit besoin que j'explique & rappelle

Les divers incidens qu'elle a déja causés,
Il nous faut réunir nos esprits divisés :
J'en ai trouvé, je pense, une voie assez sûre ;
Elle est dans ce papier ; & c'est par sa lecture,
Que vous me connoîtrez dépouillé d'intérêt.
(*à La Tour.*)
En attendant les gens, lisez-le, s'il vous plaît.

LA TOUR, *à Valcreux.*

Vous n'avez qu'à donner vos ordres, j'y défere ;
C'est ce qu'expressément m'a commandé de faire
Monsieur le Gouverneur.

FATENCOUR, *à La Tour.*

Je suis son serviteur.

LA TOUR, *à Fatencour.*

Oh ! qu'il n'en doute pas....

FATENCOUR.

Et le vôtre, Monsieur.

LA TOUR, *après avoir fait une révérence à Fatencour, lit.*

« Projet pour l'accommodement à faire entre Mes-
» sieurs de Fatencour & de Fondnid, ou Messieurs de
» Fondnid & de Fatencour, qu'ils signeront, s'ils en
» sont satisfaits ».

LOISONNIERE, *à Valcreux.*

Il est aisé de voir que la judiciaire
Vous fait, à pas réglés, marcher dans cette affaire :
Tous deux nommés devant l'un l'autre, tour-à-tour,
Fatencour & Fondnid, Fondnid & Fatencour.

FONDNID.

Cela se doit ainsi.

FATENCOUR, *à Fondnid.*

Cela se doit? peut-être.

FONDNID, *à Fatencour.*

Ce peut-être est sans doute, à qui sait nous connoître;
Et Monsieur de Valcreux, qui connoît ma Maison,
Croit qu'en user ainsi, c'est suivre la raison.
Ma Maison vaut la vôtre.

FATENCOUR.

Oh! c'est ce que je nie.

FONDNID, *mettant la main sur son épée.*

Comment! me démentir!

VALCREUX, *arrêtant Fatencour & Fondnid.*

Hé! Messieurs, je vous prie;
Un peu plus de douceur, & moins d'emportement,
Et ne traversez point votre accommodement.

FONDNID.

Il ne sera pas dit que je souffre une offense.

VALCREUX.

De grace, l'un pour l'autre, un peu de tolérance.



SCENE XIV.

FATENCOUR, FONDNID, VALCREUX, LOISONNIERE, LA TOUR, CRISPIN.

CRISPIN.

MONSIEUR....

FATENCOUR.

Qu'a ce fou ? Sors.

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt fait de moi ;
Madame Fatencour.... ſa niece.... je les vois.



SCENE XV.

M. & Me. DE FATENCOUR, FONDNID, CRISPIN, VALCREUX, D'ISL-MARETS, ARPALIS, LA TOUR.

FATENCOUR, *à sa femme.*

POURQUOI venir ici ? quel sujet vous y mene ?

Me. FATENCOUR.

Votre fille, Monsieur, dont je suis fort en peine :
On dit qu'elle est céans, & je viens le savoir.

FATENCOUR.

Ce n'est pas un grand mal.

Me. FATENCOUR.

Non : mais je veux la voir ;
J'ai raison pour cela.

FATENCOUR.

Je ne la puis comprendre.

Me. FATENCOUR.

Ce n'est pas en ce lieu que je dois vous l'apprendre ;
Car.... Sortons, qu'au plutôt je vous parle en secret.

VALCREUX, *arrêtant Fatencour.*

Hé ! Madame, dans peu, leur accord sera fait ;
Après, tout à loisir, vous le pourrez instruire... ;

Me. FATENCOUR, *à Valcreux.*

Il faut qu'il fache, avant, ce que je lui veux dire.

FATENCOUR.

Mais qu'eſt-il arrivé qui vous mette en ſouci ?

Me. FATENCOUR.

Vous le ſaurez ailleurs.

ARPALIS, *à Me. Fatencour.*

Hé ! ſans ſortir d'ici ;
Ma tante, expliquez-vous. Pourquoi tant de myſtere ?
Déchargez votre cœur ; ſongez que la colere
N'eſt utile, chez vous, que pour Monſieur Chiros.

Me. FATENCOUR, *à Arpalis.*

Hé ! ma niece....

ARPALIS.

Je vais dire tout, en deux mots ;
La choſe peut ſervir, il faut que je l'explique.
(*montrant d'Iſl-marets.*)
Monſieur aime ardemment ma couſine Angélique ;
Je ſais même, de plus, qu'elle ne le hait pas :
On peut, les uniſſant, terminer leurs débats ;
Et, ſi l'on m'en veut croire, un heureux mariage,
De la paix faite entre eux, dans peu, ſera le gage.
Voilà le grand ſecret qu'on veut diſſimuler.

VALCREUX.

J'aurois pris, là-deſſus, mon tems, pour vous parler :
Mais, puiſqu'elle a tout dit, c'eſt par leur hyménée,
Que la haine entre vous doit être terminée.
Tous deux également, l'un de l'autre charmés,
Malgré vos différens, ſe ſont toujours aimés ;
Peut-on mieux réunir l'une & l'autre famille ?

ARPALIS.

Çà, mon oncle & ma tante, agréez....

FATENCOUR.

Quoi ! ma fille
Auroit pris de l'amour pour Monsieur d'Isl-marets ?

VALCREUX.

Oui, Monsieur, j'en suis sûr ; & ce sont des secrets
Que vous pouvez, sur l'heure, apprendre d'elle-même.
(*à Crispin.*)
Vas la faire venir.

CRISPIN *sort.*

SCENE XVI.

M. & Me. FATENCOUR, FONDNID, VALCREUX, D'ISL-MARETS, ARPALIS, LA TOUR.

ARPALIS, *à Fatencour.*

Puisque ma cousine aime ;
Ne vous opposez plus à l'heureuse union
Qui finit pour jamais votre division :
Votre gloire, par-là, ne sera point blessée.

FATENCOUR.

Non, non, ma niece, non, ce n'est pas ma pensée.

ARPALIS.

Oh ! je n'en doute pas : mais il faut aujourd'hui

Qu'en faveur de leurs feux, vous nous disiez un oui.

D'ISL-MARETS.

Daignez me pardonner un amour téméraire ;
Qu'un malheur imprévu m'a forcé de vous taire.
Cent fois je vous aurois déclaré cet amour ;
Mais pour nous votre haine augmentoit chaque jour.
Oubliez-la, Madame, & donnez à ma flamme,
Pour finir vos discords, Angélique pour femme ;
Et n'aidez point au sort à m'être rigoureux,
Quand il ne tient qu'à vous que je ne sois heureux.

ARPALIS.

Qui ne dit mot, consent ; je réponds pour ma tante.

Me. FATENCOUR.

Hé ! ma niece....

ARPALIS, *à Me. Fatencour.*

Mon Dieu, vous en êtes contente ;
Je le vois dans vos yeux ; pourquoi tant résister ?



SCENE XVII.

M. & M^e. FATENCOUR, FONDNID, D'ISL-MARETS, ANGÉLIQUE, ARPALIS, VALCREUX, LOISONNIERE, CRISPIN, FLORINE, LA TOUR.

ARPALIS.

AH! voici ma cousine; il la faut écouter.

FATENCOUR, *à Angélique.*

Approchez. Est-il vrai ce qu'on me fait entendre?
Aimez-vous Monsieur?

ANGÉLIQUE.

Oui; je n'ai pu m'en défendre;
Mon cœur, malgré mes soins, m'a fait y consentir;
Mais à vos volontés je sais l'assujettir:
Ordonnez, là-dessus, ce qu'il faut que je fasse;
J'obéis & me tais.

ARPALIS, *à Fatencour.*

Hé! mon oncle, de grace;
Répondez en bon pere à ces beaux sentimens;
Et rendez, par deux mots, la joie à ces Amans.

FATENCOUR, *à d'Isl-marets.*

Venez, embrassez-nous; je vous reçois pour gendre.

FONDNID, *les embrassant après.*

Quelle grace, pour lui, ne dois-je point vous rendre?

Vivons en vrais parens.

Me. FATENCOUR, *à Fondrid.*

C'eſt mon plus fort deſir.

D'ISL-MARETS.

De quel charmant tranſport mon cœur ſe ſent ſaiſir!

VALCREUX, *à d'Iſl-marets.*

L'hymen, qui va vous joindre à l'aimable Angélique,
Va rendre, en même tems, l'alégreſſe publique;
Nos plaiſirs trop long-tems avoient été troublés.

CRISPIN.

Meſſieurs, tandis qu'ici vous êtes aſſemblés,
Je cite devant vous Monſieur de Loiſonniere.

VALCREUX, *à Criſpin.*

Fais ta plainte, & voyons quelle en eſt la matiere.

CRISPIN.

C'eſt pour dix Louis.

VALCREUX.

Dix? Que répond à cela
Monſieur de Loiſonniere?

LOISONNIERE, *à Criſpin.*

Il répond: Les voilà;
Tiens.

CRISPIN, *à Loiſonniere.*

(*à Fatencour.*)
Fort bien: ſerviteur. Il faut encor Florine;
Je vous la redemande.

FATENCOUR, *à Criſpin.*

Il eſt bon qu'elle opine

Là-dessus; car ton mal....

CRISPIN.

Hé! mon mal est guéri;
Je suis sain comme il faut, pour être son mari.

FATENCOUR.

(*à Florine.*)
J'y consens. Qu'en dis-tu?

FLORINE, *à Fatencour.*

J'obéis avec joie.

VALCREUX, *à Fatencour & à Fondnid.*

Jouissez du bonheur que le Ciel vous envoie;
Et, conservant toujours la paix où vous voilà,
C'est le moyen....

SCENE XVIII.

Les mêmes, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS, *à Valcreux.*

Monsieur, tous ces Messieurs sont là.

VALCREUX, *au Laquais.*

Nous allons les trouver; vas, cours vîte leur dire.

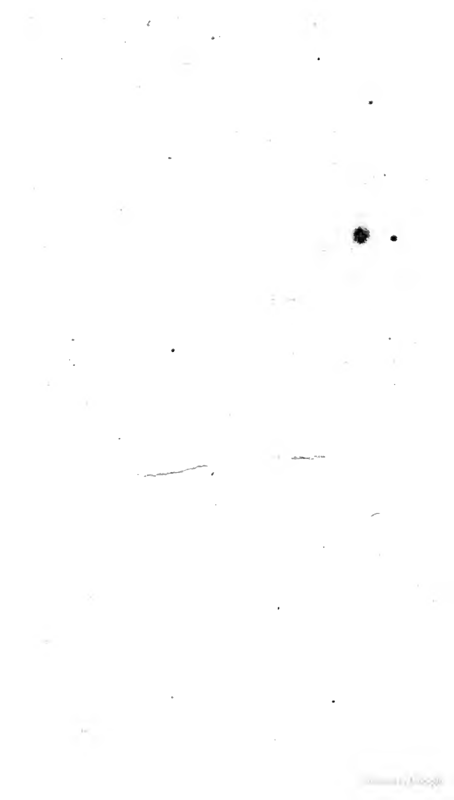
SCENE XIX, & derniere.

Les mêmes, excepté le Laquais.

VALCREUX.

JE vous régale tous ; allons ſonger à rire ;
Et noyer dans le vin l'importun ſouvenir
Des fâcheux démêlés qui viennent de finir.

Fin du Tome premier.








BIBI